This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

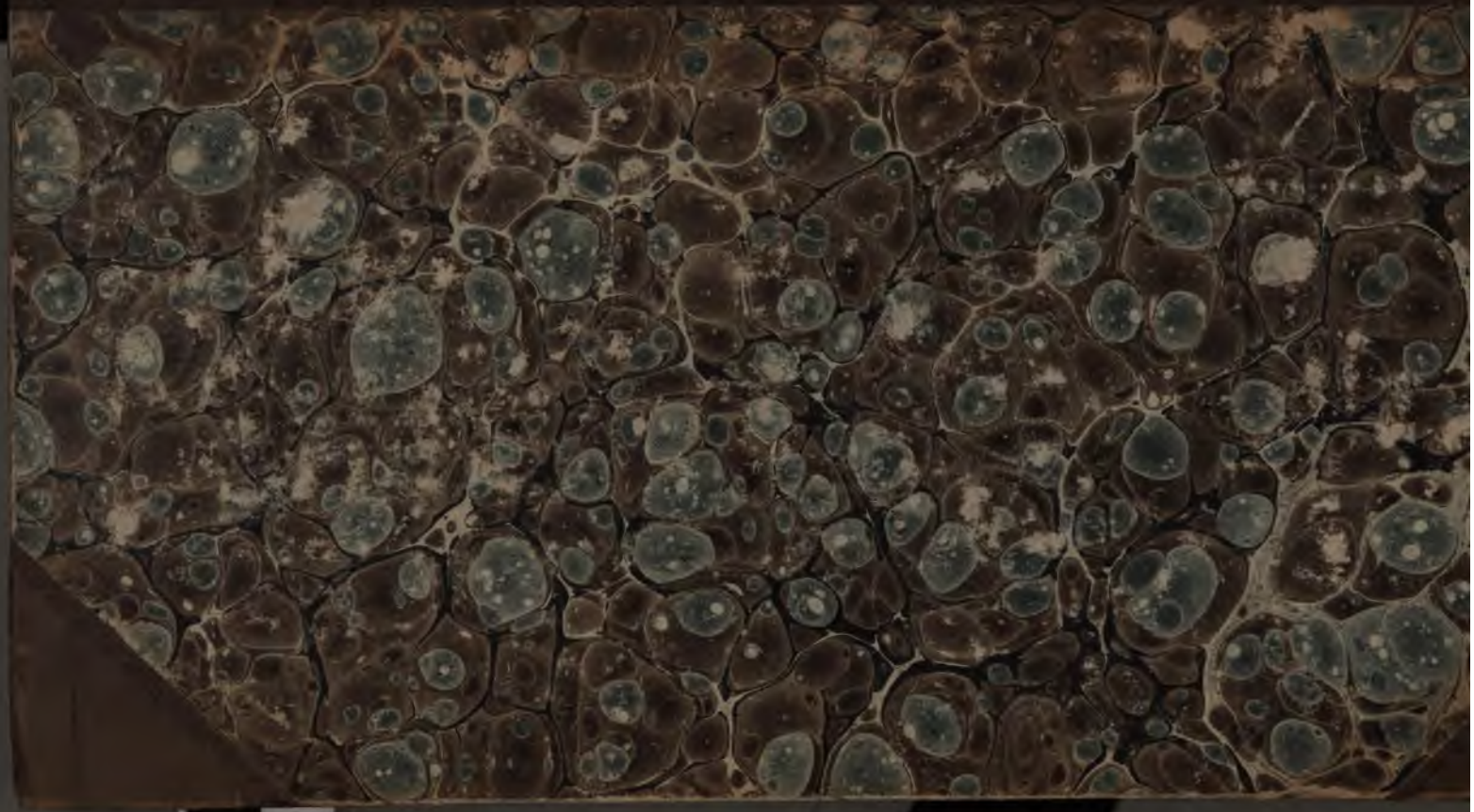
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



28.
188.

SERMONS.

A PARIS, CHEZ H. SERVIER, *rue de l'Oratoire*, N°. 6.

SERMONS

DE

A. L. C. COQUEREL,

PASTEUR DE L'ÉGLISE WALLONNE D'AMSTERDAM.

AMSTERDAM,
CHEZ LES HÉRITIERS H. GARTMAN
ET
S. DELACHAUX.
1828.

DE L'IMPRIMERIE DE C. A. SPIN.

Dans le cours d'un ministère régulier, il n'est pas sans intérêt et sans utilité, de publier, après un intervalle de plusieurs années, un nouveau recueil de sermons. C'est essayer de produire une seconde fois, d'une manière plus durable, les rapides impressions reçues dans le temple; c'est mettre l'édification, où chacun peut la retrouver, et la reprendre à loisir. On aime, en général, à lire ce qu'on a entendu; on s'arrête, pour réfléchir, où l'on aurait voulu

s'arrêter en écoutant; les fugitives émotions du moment reviennent; la lecture rappelle le débit; la voix de l'orateur semble retentir sur ces pages silencieuses; chaque trait, chaque phrase reprend pour ainsi dire l'accent, le geste, le regard, qui l'ont accompagné, et un peu de mémoire renouvelle la prédication.

Cependant ces souvenirs peuvent être au détriment de l'auteur des discours. Ses lecteurs ne seront pas tous ses auditeurs, et cet inévitable inconvénient, qui s'attache à ce genre de publications, est sans remède. Une tranquille et solitaire lecture refroidit ce que la solennité du culte public échauffe de sa ferveur. Il faudrait ne jamais oublier, en lisant des sermons, qu'ils n'ont pas été faits pour être lus, et cette justice est d'autant plus nécessaire, que la manière de les prononcer

influe puissamment sur la composition. Le style, c'est l'homme, a-t-on dit; mais le débit, c'est l'homme aussi; sa diction dépend de son éloquence; il écrit, selon qu'il parle, et dès lors, un simple lecteur ne le connaît qu'à moitié. Ce rapport de l'action oratoire et du discours est tellement intime, que dès la première page d'un sermon, dès que la plume en trace les premières lignes, on est en chaire; on se représente son auditoire; on lui parle; on le voit. Aussi, c'est une faible ressource que de reprendre en sous-œuvre son travail, de ralentir le mouvement, d'adoucir les transitions, d'effacer les négligences du premier jet, et de disposer pour la lecture ce qui n'a pas été fait pour elle. On renonce bientôt à ces froides améliorations qui n'en sont pas, qui décolorent, au lieu d'embellir, qui ôtent la verve,

et n'en compensent guères la perte. Ces dix sermons, à très peu près, et sauf quelques retranchemens, paraissent tels qu'ils ont été prononcés. Si l'on s'en souvient, on ne les reconnaîtra pas seulement à leur titre ou leur texte, et s'ils ont donné quelque édification, il m'est doux de penser qu'on la retrouvera ici.

Toutes ces pensées, qu'environ dix années ont rendues familières, étaient bien neuves pour moi, lorsqu'en 1819 j'ai hasardé d'imprimer un volume de sermons. J'ose croire encore, que les circonstances justifiaient cette précoce publication. Aucun élève de l'école de Montauban n'avait paru dans une chaire Hollandaise. La doctrine de cette académie naissante, qui a déjà si bien répondu à l'attente du protestantisme de la France, ses droits même et ses cours, étaient inconnus. Quelque incertitude avait régné

sur la pureté de son enseignement; le moyen le plus simple de la dissiper était d'en livrer, pour ainsi dire, l'orthodoxie à la presse; produire les pièces du procès, c'était le gagner, et les ouvrages périodiques ont dans le temps reconnu et secondé cette intention. Je dois surtout témoigner ma reconnaissance aux honorables critiques, qui ont rendu compte de ce volume dans deux recueils, dont on estime l'impartialité (*). D'autres articles ont paru, que leurs auteurs ont oubliés, je l'espère, aussi vîte que moi. Aujourd'hui, qu'il me soit permis de le dire, en relisant ces sermons, ils me semblent empreints d'une vive couleur d'adolescence; écrits avec beaucoup d'inexpérience et un peu de chaleur, la portée en est courte; mais la sincérité en est grande, et une étude

(*) Vaderlandsche Letteroefeningen, et Bijdragen der Godgeleerde Wetenschappen.

que les observations dont ce recueil a été l'objet, m'ont donné souvent occasion de faire, et que j'oserais recommander comme plus féconde qu'on ne pense, est de comparer de temps en temps les premiers essais, aux prédications d'un ministère plus avancé. Par ce moyen, on sait où l'on en est; on revoit le chemin parcouru; on note les changemens de direction, et après quelques années, il ne faut que peu de franchise pour se critiquer soi-même avec fruit.

Toutefois, ces comparaisons, qui se font mieux sur des imprimés que sur des manuscrits, compensent à peine les désavantages d'une publication de sermons faite au début d'un ministère. C'est une mesure, d'après laquelle on est longtemps jugé; l'auditoire compare le volume d'autrefois aux prédications plus récentes; s'il remarque

des progrès, il ferme un livre, qui ne représente plus son auteur; s'il n'en voit pas..... ce n'est plus l'ancien recueil qui le mécontente. Tous ces jugemens sont inévitables et justes; nul, après s'y être exposé, n'a droit de s'en plaindre; mais chacun est libre d'en appeler, et la seule conséquence à tirer de ces réflexions, ou plutôt de ces faits, est qu'après avoir publié un volume de sermons à l'entrée de la carrière, on est comme forcé tôt ou tard d'en donner un second. Je crois remplir un devoir de franchise et d'humilité, en rendant compte de ces pensées. Les critiques diront peut-être, s'il y a, ou non, un intervalle d'environ dix années entre ces discours, et les premiers, et si le désir de profiter de leurs bienveillans conseils a porté ses fruits; mais j'espère qu'on y verra les traces de plus d'études, de plus de

travail, et j'aurai rempli mon but, de montrer à une église, dont les titres à ma reconnaissance me sont si chers, que je ne me suis point endormi sur ses premiers encouragemens, et que j'ai essayé par de constans efforts de les mériter.

Il reste un aveu à faire, qu'il serait vain de retenir. Dans les commencemens, on voit de trop loin, on connaît trop peu l'étendue de ses devoirs, pour s'en effrayer; c'est à mesure qu'on avance, que l'avenir allarme, et depuis que le seul intérêt de l'église m'a forcé, malgré mes craintes, de changer les fonctions de Pasteur Extraordinaire contre celles d'un ministère entier, chaque année qui passe rend plus inquiétante l'année qui vient; le temps s'accourcit au milieu de travaux multipliés, devant un auditoire, qui a trop le droit d'être exigeant, pour ne

pas en user, et trop de mémoire, pour faire grâce à des répétitions fréquentes; les jours de Dimanche semblent se suivre de plus près, et la prédication, plus facile du haut de la chaire, augmente considérablement en difficultés secrètes et sans cesse renaissantes, qu'on ne voit point. Un sermon est une œuvre de tête, de plume, et de mémoire; il faut penser, écrire, et apprendre; si l'on s'est prescrit pour règle de méditer longtemps, de saisir des jours de verve pour mettre le tout sur le papier, et des jours de patience, pour mémoriser mot à mot, sans rien laisser au hasard de l'improvisation, il serait trop dangereux d'essayer une méthode nouvelle. J'ose dire que je ne puis, ni ne dois en changer; mais profondément pénétré des difficiles devoirs du ministère sacré, tel que l'Église Wallonne d'Amsterdam l'exige et l'impose,

mon seul dessein est que ce recueil soit une preuve de plus, que j'y ai consacré jusqu'à ce jour, tout mon temps, toutes mes forces, toutes mes pensées, et quant à l'avenir, mon seul vœu est qu'il me laisse assez de loisir, non pour moi, mais pour mes enfans.

Amsterdam, Avril, 1828.

A. L. C. COQUEREL.

TABLE DES SERMONS.

SERMON I.

LES DEUX VENUES DU CHRIST.

Sur St. Matthieu XXIV. 36. *Quant à ce jour là, et à l'heure, personne ne le sait, non pas même les Anges du ciel, mais mon Père seul.* Pag. 3.

SERMON II.

ICABOD.

Sur 1 Samuel IV. 21. *L'épouse de Phinées nomma son enfant Icabod, en disant: la gloire de l'Éternel est transportée d'Israel!* . . . . . Pag. 33.

SERMON III.

LA GARANTIE DE L'IMMORTALITÉ.

Sur St. Jean XI. 25. *Jésus dit à Marthe: Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra!* . . Pag. 63.

SERMON IV.

LE REGRET DES TEMPS PASSÉS.

Sur Ecclésiaste VII. 10. *Ne dis point: d'où vient que les temps passés ont été meilleurs que ceux-ci; cette demande n'est point selon la sagesse.* Pag. 93.

SERMON V.

LA CONSCIENCE.

Sur Actes XXIV. 16. *Je travaille toujours à avoir la conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.* . . . . . Pag. 125.

SERMON VI.

SAINT PIERRE MARCHANT SUR LA MER.

Sur St. Matthieu XIV. 28—31. *Pierre répondit et dit: Seigneur, si c'est toi, commande que je vienne à toi sur les eaux.*

Et il lui dit: viens! Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus.

Mais voyant que le vent était fort, il eut peur, et comme il commençait à s'enfoncer, il cria: Seigneur, sauve moi!

Aussitôt Jésus étendit sa main, et le prit, en disant: Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? . . . . . Pag. 157.

SERMON VII.

LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME.

Sur 1 Corinthiens I. 13. *Paul a-t-il été crucifié pour vous?* . . . . . Pag. 191.

SERMON VIII.

LES PRINCIPES DE LA RÉFORMATION.

Sur Pseaume CXVI. 10. *J'ai cru; c'est pourquoi j'ai parlé!* . . . . . Pag. 227.

SERMON IX.

LE GAIN DU FIDÈLE.

Sur 1 Timothée VI. 6, 7. *La piété, avec le contentement d'esprit, est un grand gain.*

Car nous n'avons rien apporté au monde, et il est évident aussi que nous n'en pouvons rien emporter. . . . . . Pag. 263.

SERMON X.

DÉMÉTRIUS.

Sur III Jean 12. *Tous rendent témoignage à Démétrius, et la vérité même le lui rend.* Pag. 297.

LES DEUX VENUES DU CHRIST.

LES DEUX VENUES DU CHRIST.

SERMON

SUR ST. MATTHIEU XXIV. 36.

Quant à ce jour là, et à l'heure, personne ne le sait, non pas même les Anges du ciel, mais mon Père seul.

MES FRÈRES,

Voilà donc un secret que Dieu a gardé pour lui; voilà un oracle qu'il n'a permis à aucun prophète de prononcer, un évènement sur lequel il a laissé le voile accoutumé de l'avenir. Quand on considère en général et en grand la création, la providence et l'évangile, il est facile de s'humilier devant la prévoyance et la sagesse suprême, de reconnaître avec Salomon que l'Eternel habite dans l'obscurité, et de convenir que ses pensées ne sont point nos pensées, que ses voies ne sont point nos voies. Mais

---

1 Rois VIII. 12. Esa. LV. 8.

lorsqu'il s'agit d'appliquer en détail ces principes, lorsqu'on en vient à déterminer avec exactitude où s'arrêtent la raison et la foi, lorsqu'il faut distinguer d'une manière précise ce qui est révélation et ce qui est mystère, la borne entre notre savoir et notre ignorance semble un point presque imperceptible; on ne sait où placer la limite entre tant de lumière et tant de ténèbres; on craint d'être trop hardi, en disant: je puis comprendre encore, ou d'être trop timide, en disant: je ne comprendrai plus. Ici, la borne est posée par Dieu même, comme une des barrières du Sinai au jour du décalogue, et nul ne peut s'avancer au delà.

La force extraordinaire des paroles du texte leur vient surtout de ce qu'elles sont sorties de la bouche du Christ. C'est Jésus qui a dit: Mon Père seul le sait! Sa déclaration est expresse, et ne laisse à l'intelligence humaine aucune lueur d'espérance d'en savoir un jour davantage. Qui nous révélera ce que Jésus ne nous a point révélé? Libre dans ses oracles, il pouvait selon sa sagesse dévoiler l'avenir ou le laisser inconnu, annoncer le martyre à St. Pierre, et désappointer sa curiosité, en gardant le

silence sur le sort de St. Jean; il n'a prédit que les choses utiles à prédire, et tout ce qui nous est caché de l'éternité future, il nous est bon de ne pas le savoir.

Toutefois, cette incertitude dans laquelle Jésus nous laisse, n'a rien qui humilie; personne ne le sait, a-t-il dit, pas même les Anges du ciel; certes, nous pouvons ignorer sans murmure et sans honte ce que les Anges ignorent. Ces intelligences célestes, qui contemplent Dieu face à face et portent ses messages de mondes en mondes, ne savent pas ce secret; dans la poudre de cette terre, nous ne prétendrons pas à des connaissances refusées aux Esprits de lumière, et notre orgueil ne peut se plaindre qu'un mystère pour eux, en soit un pour nous.

Quel est donc, me demanderez-vous, ce grand secret, ignoré et du monde et du ciel? M. F., il s'agit du moment où les cieux et la terre passeront, c'est-à-dire, de la consommation des siècles, de l'époque où la destinée terrestre de la race humaine sera remplie, où tous les fils d'Adam encore à naître auront vécu, où il n'y

---

Jean XIX. 18.

aura plus ni naissance, ni vie, ni mort, ni temps, où il n'y aura plus que l'éternité; de l'époque enfin où Jésus viendra rendre à chacun selon ses œuvres, et dire à l'assemblée des générations que Dieu sera dorénavant tout en tous. Il est évident que le discours du Christ, dont le texte fait partie, n'a pas été tenu de suite et sans pauses, sans interruptions, tel qu'il est rapporté dans les trois premiers évangiles. Ses disciples l'avaient interrogé sur trois sujets différens, son avènement, la ruine de Jérusalem, et la fin du monde; accoutumés, selon les opinions du temps, à comparer, à confondre ces idées et ces attentes, ils ont probablement multiplié leurs questions confuses, et le discours du Christ offre l'ensemble de ses réponses. Les mots: ce jour là, sont dans l'original une expression consacrée, qui désigne le jour du dernier jugement, et ce qui prouve évidemment qu'il s'agit ici d'évènemens distincts, c'est que de l'un Jésus dit: cette génération ne passera point que ces choses ne soient arrivées, et que de l'autre il dit au contraire: mon Père seul en sait le jour et l'heure.

Mat. XXIV. 3. 34. Marc. XIII. 30. Luc. XXI. 32.

Il peint à grands traits, en se servant d'images empruntées aux livres poétiques des prophètes, le siège affreux de Jérusalem et la ruine des Juifs, et il ajoute: cette génération ne passera point que ces choses ne soient arrivées; l'histoire s'accorde avec cet oracle; cette génération n'était point éteinte; St. Jean, au moins, vivait encore; puis, le Christ dit: les cieux et la terre passeront, et il ajoute: quant à ce jour là, et à l'heure, personne ne le sait, pas même les Anges du ciel, mais mon Père seul!

C'est donc de la seconde venue du Fils de Dieu qu'il est ici question. Il viendra certainement; il viendra terminer son œuvre, suivre ses voies de justice, et remplir ses promesses de miséricorde; il viendra prendre ces élus dont il doit dire à son père: Me voici, avec ceux que tu m'as donnés! Il viendra.... mais quand? Dieu seul le sait, et Dieu ne l'a dit ni aux Anges, ni aux hommes. M. F.! ce secret divin fait naître une pensée, qui peut devenir féconde en souvenirs et en conseils salutaires. Ce Jésus, qui doit paraître en ce monde comme juge, y est

---

Heb. II. 13.

apparu comme Sauveur; sa dernière venue, celle que nous attendons, est et sera toujours un secret; mais sa première mission n'a jamais été tenue secrète; elle a été annoncée à travers quatre mille ans de révélations successives, et par une différence bien digne d'attention, l'homme a su quand son Sauveur devait venir, et l'homme ne sait point quand son juge viendra. Je vous propose d'étudier ce sujet, qui embrasse et le passé et l'avenir de l'humanité. Le Christ est venu, le Christ doit venir, dans ce peu de mots sont renfermés tout souvenir et toute espérance. Le monde a duré quarante siècles, et la venue du Seigneur en grâce a été constamment annoncée; depuis, le monde a duré dix-huit siècles déjà, et la venue du Seigneur en justice est aussi bien cachée qu'au moment où il disait sous les oliviers de Gethsémané: mon Père seul le sait. La crêche et la croix séparent ces deux grandes époques; plaçons nous entre elles, afin de les considérer tour à tour.

Que l'homme aît été racheté par l'envoi d'un Sauveur, qui, acceptant cette mission généreuse,

est venu nous donner un modèle parfait de vie et de mort, c'est là un bienfait immense, dont les Anges mêmes ont dû s'étonner dans leur gloire, et qui ne peut trouver ici-bas assez de reconnaissance et d'admiration. Que l'homme doive un jour être jugé selon ses œuvres, quitter avec tous ses semblables cette terre d'exil, et entrer dans le séjour éternel où son Créateur l'attend, c'est là le développement naturel de notre existence; c'est ainsi seulement que la rédemption pouvait porter ses fruits, et que ce monde pouvait finir. Mais ce qui doit achever de frapper notre raison et d'émouvoir notre cœur, ce qui met le comble à ces merveilles de miséricorde, ce qui prouve jusqu'à l'évidence l'accord de notre nature et de notre rédemption, de notre vie et de notre immortalité, c'est que le même médiateur est chargé de ces deux missions si différentes; nos espérances et nos craintes se rapportent également à Jésus, et nous ne serons pas jugés par un nouveau maître, par un étranger, par un inconnu, mais par ce Jésus, que nous connaissons si bien comme Sauveur. Cette gloire lui revenait sans doute, en compensation de son abaissement volontaire, et ce double ministère, l'union de

ces deux messages démontre combien l'alliance de grâce forme un ensemble complet et régulier, où rien ne manque, où rien n'est de trop, où le Christ est tout. Cependant cette grande œuvre se divise en périodes distinctes, et varie dans ses progrès.

Vous savez quand la grâce a commencé sur la terre; la première annonce d'une rédemption a été faite le jour même du premier péché, et peut-être la rédemption ne pouvait-elle commencer plus tard; peut-être le moindre délai aurait-il perdu à jamais notre monde. Depuis lors, aucun temps n'a manqué de promesses et d'oracles; Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage; chaque génération a reçu sa part de lumière, et si la foi de siècle en siècle avait été constamment attentive, quel fidèle en mourant n'aurait pu dire comme le patriarche: O Eternel, j'ai attendu ton salut! Considérez surtout que les voies de la providence ont été sans cesse d'accord avec les annonces de la révélation. C'est une erreur commune, quand on se met froidement à compter les avertissemens qui ont préparé la venue du Sauveur, de

---

Actes XIV. 17. Gen. XLIX. 18.

chercher dans les prophéties bien plus que dans les faits; sans doute notre foi repose aussi sur ces preuves; Moise, David, Esaie, Michée, Daniel, sont des témoins, que l'incrédulité contredit encore, et qu'elle n'ose plus récuser. Mais les évènemens que Dieu dirige, valent les oracles qu'il inspire; on peut dire que les quarante siècles de durée de la promesse et de la loi, forment un seul et immense avertissement, et, pour ne citer qu'un exemple, qu'on m'explique, sans l'Evangile, la vocation d'Abraham. Non, nier Christ, c'est nier Abraham. Eh quoi! Parmi tous les hommes, un homme est choisi, et s'appelle l'ami de Dieu; cette faveur si étrange doit conduire à un but particulier, à moins d'être une éclatante injustice. Sa postérité forme un peuple élu; tous les peuples ne sont-ils donc pas peuples de Dieu; quelles vertus, quel culte ont mérité à cette nation ce privilège extraordinaire; quels droits peut-on lui reconnaître d'avoir une patrie, une religion, une providence à part? Le titre seul de peuple de Dieu, et d'un Dieu unique, est une chose que l'esprit humain n'aurait jamais imaginée. Et cette patrie,

---

Jaq. II. 23.

que Dieu lui donne à force de miracles, est située à distance égale des trois continens de l'ancien monde, au centre de la civilisation de tous les temps, sur le chemin où tous les peuples doivent passer pour se voir, au fond du vaste golfe, qui sera, jusqu'à l'Evangile au moins, la grande voie de communication des guerres, des sciences, des arts, des richesses et des cultes. Cette position, unique sur la terre, a-t-elle été choisie sans dessein; le hasard se place-t-il ainsi au centre de tout? Cherchons donc l'issue de ces dispensations; est-ce pour donner une couronne à tant de rois impies, que Dieu a fait tant de grandes choses; est-ce pour laisser traîner ce peuple en esclavage sur les bords de l'Euphrate, que Dieu l'a tiré de la servitude du Nil; est-ce pour faire détruire enfin son temple et sa ville dans la guerre la plus affreuse qui fut jamais, que Dieu a brisé les fers de sa seconde captivité, et l'a ramené du fond de l'Asie, ou bien ces longues merveilles ont-elles été seulement opérées, pour enseigner au monde le décalogue de Moise? Non, le décalogue n'est sorti de la Judée qu'avec la rédemption. Non, il faut une autre explication à ces faits; cette énigme de tant de siècles,

compliquée des destineés de tant de cultes et de peuples, doit avoir un autre mot, plus sublime, plus saint, plus digne du Seigneur. Mais pour que la grande vérité de l'unité de Dieu ne fut pas oubliée de toutes parts, il a fallu que Dieu se choisit un peuple, et le fit instruire par Moise; pour que le Rédempteur naquit ici-bas, il devait avoir des ancêtres parmi les hommes, et la race de David s'est conservée, avec ou sans couronne; il fallait une patrie à cette nation, une demeure à cette famille, et la terre de Canaan fut promise, avant que la main d'un Israelite eut secoué un seul de ses oliviers, et Michée prédit que l'obscure Bethléhem ne sera pas la plus humble des cités de Juda. A mesure que les siècles s'écoulent, le peuple Juif sort de ses limites, et se mêle avec les nations, et leur dit ce qu'il sait de l'avenir; de toutes parts se répand l'espoir d'un Messie; les payens eux-mêmes sont dans l'attente, et aux derniers jours, Jérusalem attendait avec tant de confiance un Sauveur, que cette grande pensée était devenue familière, et que les fidèles se rassemblaient dans le temple, pour se demander s'il était venu. L'homme

---

Mich. v. 2.

aurait-il jamais pensé de lui-même que Dieu enverrait un Rédempteur; non, mais Dieu l'en a informé, comme un bon maître annonce d'avance la liberté à son serviteur. Jean Baptiste n'a fait que mettre la dernière main à ce que tant de prophéties, tant de dispensations avaient commencé, et quarante siècles n'étaient pas trop attendre; il fallait ce temps, pour préparer le monde à un bienfait si saint et si grand.

C'est ainsi que les sentiers du Seigneur ont été aplanis d'avance. Enfin, il est venu, et n'est reparti qu'après avoir dit: tout est accompli, et nous, ses disciples, nous qui avons hérité de sa première mission, nous attendons la seconde, placés entre l'ère du salut et celle du jugement, vivant en cette période intermédiaire, la meilleure sans nul doute de l'existence de l'humanité, qui s'écoule entre l'ascension du Christ, et son dernier avènement. Nous sommes le second peuple de Dieu; mais la voix prophétique a cessé de se faire entendre; un silence de dix-huit siècles règne sur la terre, et depuis les derniers accens du disciple bien-aimé, l'apôtre qui a survécu à tous ses

---

Jean XIX. 30.

frères, aucune parole du ciel n'a retenti; le voile de l'avenir est levé, autant qu'il le sera jamais; le royaume des cieux viendra, inattendu comme un éclair; quant au jour et à l'heure, a dit Jésus, mon Père seul le sait! Ce n'est pas que l'inquiète curiosité de l'homme aît respecté ce mystère, et nulle recherche n'est plus digne d'occuper le philosophe chrétien, que l'étude des opinions qui ont eu cours au sujet de la fin du monde, et du temps où il doit finir. En dépit de la parole du Christ, on a voulu longtemps deviner ce secret, connu de Dieu seul; par ignorance, par fanatisme, par peur, on a mille fois prédit la consommation des siècles, comme si l'on pouvait la prédire sans révélation, et dans les temps de barbarie et de ténèbres qui ont précédé la Réforme, l'homme, accablé des maux qu'il s'était faits, semble avoir pensé qu'en ce déplorable état le monde ne pouvait durer; on remarque dans l'histoire une époque, où l'on croyait presque universellement dans la chrétienté qu'il était près de finir; alors les terres étaient à vil prix, parce qu'on s'imaginait avoir peu de temps à en jouir, et l'on voyait tomber la

---

Mat. XXIV. 27.

nuit, en craignant que le soleil ne se lèverait plus. Depuis, l'homme s'est délivré de ces craintes, s'est dégouté de ces prédictions chimériques, et de superstitieux, il est devenu, sur ce point, incrédule. L'astronome lui a dit que la terre ne pouvait être détruite, que le système du monde a besoin de notre planète, et il s'est rassuré; il suffit pourtant à la vérité des oracles que la terre devienne inhabitable pour nous; le genre humain peut finir sans elle, et ce globe, plus vieux que l'homme, subsistera sans doute après lui. Mais que nous importe, à nous, citoyens des cieux, ce que deviendra ce lieu de notre exil, ce globe, qui ne sera plus assez bon pour nous, désormais inutile à notre race, au point que nous n'y aurons pas même besoin d'un tombeau! Et cependant la fin du monde, loin d'apparaître à la raison humaine comme un point fixe dans l'avenir, sert de texte à des plaisanteries sans élégance et sans gaité, ou de date à des promesses ironiques, à des attentes désespérées. Quand l'esprit humain cessera-t-il de se jeter d'un extrême dans un autre? Les prophéties sont loin d'être accomplies; les brebis égarées ne sont pas rentrées au bercail, et les peuples ne forment pas encore un

seul troupeau sous un seul pasteur. Mais parce que la consommation des siècles ne semble pas prochaine, faut-il en rire, pour éviter d'en trembler, considérer à la légère cet évènement, comme s'il ne nous regardait pas, et parler du dernier jugement, comme si nous ne devions point y paraître? N'est-ce pas une noble et sainte idée, que d'attribuer au souverain Créateur des mondes le pouvoir et le droit de mesurer leur durée, d'en prolonger l'organisation actuelle, ou d'en changer la face, d'en renouveler la gloire, et de fixer le moment où ils entrent en une période nouvelle de leur incalculable existence? Le choix de l'époque de ces révolutions est sans doute en harmonie avec les conseils de la providence universelle, et la connaissance de ces époques entraînerait celle des plus intimes volontés de Dieu. Une rénovation pareille est réservée à notre race; mais quant au jour et à l'heure, Jésus a dit: mon Père seul le sait.

L'Ancien peuple a donc su quand le Messie devait paraître, et nous ignorons quand il doit

revenir. Pourquoi cette différence profonde; pourquoi ce mystère, après tant de révélations; ce silence, après tant de discours; pourquoi ne marchons-nous qu'à tâtons vers cet imposant avenir? La raison et la foi semblent ici changer de rôle; d'ordinaire, c'est la raison qui s'enhardit et demande à savoir; c'est la foi qui s'humilie et consent à ignorer; mais ici, la raison se résigne sans murmure à ce secret qui lui échappe; elle sent qu'il n'est pas de son ressort, et qu'elle ne gagnerait rien à le pénétrer; la foi, au contraire, ignore à regret quand elle sera changée en vue, et si elle pouvait obtenir un seul oracle de plus, elle demanderait celui-ci. Ne pensez pas que ces émotions soient imaginaires; bien des fidèles s'inquiètent et s'affligent de ces incertitudes, de ces retards; ce monde, avec ses péchés et ses tombes, dure trop longtemps à leur gré; ils voudraient que les triomphes de l'évangile ne fussent pas si éloignés; ils voudraient hâter le règne de Christ; ils languissent de voir que tous les peuples soient frères; ils ne prononcent qu'avec amertume le dernier vœu du disciple bien-aimé: viens, Seigneur Jésus, viens

---

Apo. XXII. 20.

bientôt, trop persuadés que ce vœu ne peut de longtemps s'accomplir, et ils portent envie aux justes de l'ancienne alliance, qui saluaient de loin la journée du Seigneur, et avaient un Daniel parmi eux pour compter les siècles de leur attente.

Une seule pensée d'un développement facile suffit, toutefois, pour expliquer la différence de leur avenir et du nôtre, pour dissiper ces regrets et ces doutes, et replacer les deux alliances sous leur vrai point de vue. Quel était le désiré des nations qu'attendaient les Juifs, et quel sera le désiré des nations qu'attendent les Chrétiens?... Transportez-vous en idée dans l'étable de Bethléhem; cet enfant, couché dans une crêche, enveloppé de langes, exposé à tous les maux, à tous les besoins d'une enfance purement humaine, qui n'a de fortune que le sein de sa mère, et dont la vie a commencé par une humiliation.... voilà le désiré des Juifs, voilà l'attente d'Israël! Suivez-le dans le cours de son ministère; ce fils de l'homme, semblable à nous en toute chose, excepté le péché, dont la

Heb. XI. 13. IV. 15.

jeunesse s'est passée obscurément dans un atelier de Nazareth, qui n'a pas un lieu où reposer sa tête, qui ne choisit ses disciples que près d'une table de péage ou d'une barque de pêcheur, qui accepte les secours d'une humble amitié, qui parle de délivrer Israel, et qui rend à César ce qui est à César.... c'est encore le désiré des Juifs et l'attente d'Israel! Montez enfin sur ses pas au sommet du Calvaire; ce malheureux, accusé de sédition et de sacrilège, et mis au rang des malfaiteurs; ce condamné, dont une couronne d'épines est la seule terrestre couronne, que ces verges ont déchiré, que ce breuvage enivrera, s'il le veut, pour qu'il souffre un peu moins, que ces clous doivent attacher jusqu'à la mort au bois de cette croix, dont cette lance va percer le côté, dont cette tombe, qui n'est pas même à lui, va recevoir le corps ruisselant de sang....; M. F.! c'est toujours le désiré des Juifs, et l'attente d'Israel! Je vous le demande, si quarante siècles de prodiges et d'oracles ne l'avaient annoncé, si le décalogue ne l'avait précédé de quinze cents ans, et le temple de mille, si Abraham n'avait été choisi, et Moise suscité, si David n'avait été qu'un roi conquérant, et

non le roi-prophète, si Esaie n'avait comme écrit d'avance un évangile, si Daniel n'avait point compté de semaines, qui aurait reconnu en cet enfant, en cet homme, en ce crucifié le Sauveur du monde et le Fils de Dieu? Pour qui l'aurait-on pris? La foi nouvelle, scandale aux yeux des Juifs et folie aux yeux des Grecs, n'aurait pas même été cela; elle n'aurait été rien. Nul fidèle n'aurait dit à Christ: à qui pourrions-nous aller qu'à toi; on aurait mieux aimé n'aller vers personne. Et qu'auraient pu entreprendre dans ce monde quelques péagers, quelques pêcheurs, aidés d'un faiseur de tentes; quelle sorte d'église auraient-ils fondée en un sang ordinaire? Non, il ne faut que quelques instans pour élever un trône, et le faire servir; mais il a fallu quarante siècles, pour dresser une croix dans ce monde, et la faire adorer. Retrancher l'ancienne alliance, c'est retrancher l'évangile; c'est effacer du livre la première page, qui seule fait comprendre et croire la seconde; sans l'ancien Testament, le Christ n'est plus pour nous le Christ, et la gloire du Tabor est impossible, sans la gloire du Sinai.

---

1 Cor. I. 23. Jean VI. 68.

Dieu ne pouvait donner son Fils, sans en avertir le monde; si des avis continuels n'avaient entretenu l'attente de sa mission, la Judée entière aurait dit, en le voyant paraître: pour celui-ci, nous ne savons d'où il est, et au lieu d'être Chrétiens, nous répéterions tristement cette parole aujourd'hui.

Mais nous, que Dieu n'avertit plus, et qui ne saurions à qui demander un oracle, quel sera notre désiré des nations? Le verrons-nous d'abord faible, et dormant dans une crèche; faudra-t-il qu'un nouveau précurseur nous le montre au milieu de la foule, et nous dise: voilà l'agneau de Dieu; n'aura-t-il pas un lieu où reposer sa tête, et un autre Pilate fera-t-il dresser une autre croix et sceller une autre tombe? Non; Jésus, à sa dernière venue, paraîtra dans sa gloire; l'humiliation n'était que pour la première. Les cieux doivent s'ouvrir.... et les sépulcres aussi; le genre humain s'assemblera; environné des saints Anges, revêtu de puissance et de majesté, Jésus se montrera comme Fils unique du Dieu vivant, et à l'exemple de St. Jean, quand

---

Jean IX. 29. I. 29.

il le reconnut sur les bords du lac de Génézareth après sa résurrection, le genre humain tout entier pourra dire: c'est le Seigneur! En ce moment suprême, la foi, sans violence et sans effort, se changera en vue; de quoi serviraient donc les avertissemens? Il ne s'agira plus de remonter le cours des âges, et de redescendre lentement, de promesse en promesse et de révélations en révélations, jusqu'au temps d'un Messie, apparaissant sous la forme d'un serviteur; frappés de terreur comme Saul, ou ravis en extase comme Etienne, il s'agira seulement de lever les yeux, et de dire: je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme à la droite de Dieu! Notre temps, hélas! comme celui qui a vu naître l'évangile, compte encore des hommes, à qui la voix de tant de prophètes ne dit rien, qui ont des oreilles et qui n'entendent point, et qui cherchent les ténèbres, parce que leurs œuvres sont mauvaises; mais, alors, ils écouteront, car le Seigneur lui-même parlera; alors ils verront, car il n'y aura plus de ténèbres, où ils pourraient encore regarder sans voir; alors, ils croiront de force,

---

Jean XXI. 7. Actes VII. 56.

et comme le Centenier au pied de la croix, ils seront contraints d'avouer que ce Jésus est le Fils de Dieu.

Il est vrai, me direz-vous, l'avènement rendra l'incrédulité impossible; elle est de ce monde, et doit finir avec lui; qui sera incrédule dans le monde avenir? Mais en attendant, ne serait-ce pas un avantage pour la foi, de savoir quand le divin consommateur de la foi viendra? Non, la piété n'y gagnerait rien. Auriez-vous alors une raison de plus de vous tenir prêts; la communion vaudrait-elle mieux, quand vous sauriez combien de fois elle sera célébrée encore; les Dimanches deviendraient-ils plus saints, si vous pouviez compter combien il en reste, et quand il vous serait donné de prévoir le jour de la résurrection, la mort en serait-elle moins la mort? Que l'économie présente finisse quand Dieu l'ordonnera; nous n'avons à nous occuper que de notre sort, quand elle sera finie, et que le monde et le christianisme durent des milliers de siècles encore, ou qu'ils cessent demain, vous n'en aurez pas moins été chrétiens en votre temps. Laissons

---

Mat. XXVII. 54.

donc tranquillement s'accumuler les siècles; ils s'arrêteront, quand ils devront s'arrêter; un jour est pour Dieu comme mille ans, et mille ans comme un jour; pourquoi serions-nous impatiens et pressés; nous avons l'éternité devant nous; fut-ce au bout de siècles encore innombrables, le Christ viendra; mais quant au jour et à l'heure, il a dit lui-même: Mon Père seul le sait. Garde donc, O Dieu, tes secrets; tu nous as révélé tes grâces, et nous reposant sur ta parole, c'est assez pour le moment; le reste est réservé pour l'éternité.

Esaie disait aux Hébreux: Voici, les choses anciennement prédites sont arrivées; je vous en annonce de nouvelles, et je vous les annonce, avant qu'elles soient arrivées. S'il était jamais permis de comparer de loin nos humbles méditations aux paroles d'un prophète, c'est-là, M.F., ce que j'oserais vous dire aujourd'hui. L'évangile sans doute ne présente à notre foi aucun objet

---

2 Pierre III. 8. Esa. XLII. 9.

plus grand, que la seconde venue du Christ comparée à la première. L'époque seule fait ici le mystère, le reste n'a rien de mystérieux, et la raison et la foi nous montrent de concert que le Christianisme ne peut autrement finir..... Finir! Oui, car rien n'est encore fini; la tâche et la destinée du genre humain sont loin d'être remplies; l'église qui combat ne ressemble pas assez à celle qui triomphe; la chrétienté ne peut demeurer ce qu'elle est; il lui faut plus de gloire, plus d'empire, d'indépendance, et de sainteté; tous les hommes ne sont pas libres; il reste des continens à civiliser, des races entières à affranchir, et l'on parle sur la terre des langues dans lesquelles l'écriture n'est pas traduite. Les prières humaines peuvent donc continuer; il faut que les premiers vœux de l'oraison du Seigneur soient plus exaucés; la foi est bonne; mais elle est loin d'être prête à se changer en vue; l'espérance est douce; mais elle n'est pas arrivée au point de s'éteindre dans la possession; la charité est la plus excellente des vertus; mais elle ne l'a pas assez prouvé par des faits, et le Christ ne reparaîtra plein de majesté dans ce monde, que lorsque la chrétienté sera digne de

lui. Toutefois, ayez confiance en l'avenir; il est plus riche que nous ne savons; admirez comment tout se développe et se continue dans les œuvres divines; admirez comment Dieu, qui ne se lasse jamais, achève tout ce qu'il commence, et soyez persuadés qu'à la fin comme au commencement, Dieu verra que tout ce qu'il a fait est bon..... Et nous, O M. F., nous le verrons aussi; nous le saurons par expérience; nous, serviteurs inutiles et pauvres pécheurs, nous entrons chacun pour une part dans ces soins immenses; nous aussi, nous sommes quelque chose dans l'univers; Dieu ne nous perd pas de vue; il a pensé à nous, en donnant son Fils au monde; nos jours sont comptés; nos soupirs sont entendus; nos pleurs sont recueillis; nos deuils sont marqués un à un; nos tombeaux seront gardés, pour s'ouvrir, et dans les cieux, une place nous attend. Lorsqu'on se tient ainsi un moment au pied de la croix et au milieu de la création, qui peut se retenir de s'écrier: qu'est-ce que l'homme pour que Dieu le visite, et de demander ce que nous faisons au milieu de dispensations si grandes? De quoi

---

Ps. VIII. 5.

remplir cette courte vie, jetée comme au hasard entre le salut qui nous est offert, et le compte qui nous sera demandé? Dans le passé, nous voyons les promesses accomplies; dans l'avenir, les rétributions universelles; que pouvons-nous faire, enchaînés que nous sommes au présent qui passe si vîte, et quelle part prendre à ces évènemens, qui embrassent le temps, et l'église, et le monde, et le ciel, et l'éternité? Chrétiens, nous pouvons beaucoup, nous pouvons attendre; ce mot si simple fera sourire une raison légère; mais attendre, ce n'est pas s'asseoir dans une paresse inutile, et retarder de jour en jour d'être fidèle; attendre, c'est croire; c'est ne pas perdre un moment; c'est ne rien oublier; c'est veiller sur soi-même; attendre, c'est se souvenir de son Créateur, avant que les jours mauvais arrivent, où l'on n'y trouverait plus de plaisir; attendre, c'est se connaître, et se dire, avant que Nathan condamne: tu es cet homme-là; attendre, c'est se préparer, et se dire, avant qu'Esaie avertisse: dispose de ta maison; car tu vas mourir! Serviteurs de Jésus, soyons donc prêts au moment que le

---

Eccl. XII. 3. 2 Sam. XII. 7. 2 Rois XX. 1.

maître viendra, et alors .... s'ouvre quand voudra le tombeau, commence quand voudra l'éternité! Le jugement inévitable ne nous surprendra point, et quel que soit le jour de notre départ de ce monde, notre dernière pensée, en nous en allant par le chemin de toute la terre, sera celle de Siméon: Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix!

Luc. II. 29.

ICABOD.

ICABOD.

SERMON

SUR 1 SAMUEL IV. 21.

L'épouse de Phinées nomma son enfant Icabod, en disant: la gloire de l'Eternel est transportée d'Israel!

MES FRÈRES,

C'est d'un petit enfant que je viens vous entretenir aujourd'hui. Toute son histoire se réduit au jour de sa naissance; son nom ne reparaît que dans une généalogie; l'écriture n'en dit rien de plus, et cependant cette histoire sitôt finie est féconde en graves pensées et en utiles leçons. Les malheurs les plus affreux qu'il soit possible d'imaginer, ont entouré le berceau d'Icabod, et s'il a prolongé une existence commencée sous de si tristes auspices, aucun jour de sa vie n'a été aussi terrible que le premier.

---

1 Sam. XIV. 3.

Vous frémiriez tous en vos cœurs, et des larmes couleraient des yeux de toutes les mères qui m'écoutent, si vous pouviez un moment tenir dans vos bras un enfant nouveau-né, accablé déjà de tant d'infortunes. J'ai besoin de commencer ce discours par émouvoir votre pitié, et je me hâte de vous dire en peu de mots quels étaient ces malheurs. Le jour même de la naissance d'Icabod, sa patrie a passé sous un joug étranger; la fleur de la nation a péri dans une défaite sanglante; l'arche sainte, la gloire d'Israel, le symbole auguste de la protection et de la présence divine, a été prise; son aïeul, juge et pontife, est tombé mort, en recevant ces fatales nouvelles; son père et son oncle ont perdu la vie sur le champ de bataille, et sa mère expire en lui donnant le jour.

Sans doute, de tous les objets qui excitent la pitié, un enfant malheureux est le plus attendrissant. On plaint les adversités d'un homme; mais on suppose qu'il aura la force de les souffrir et de les réparer; on s'émeut des chagrins d'un vieillard; mais on sait qu'il n'a pas longtemps à pleurer ici-bas, et que ses larmes seront bientôt essuyées pour jamais. Un enfant, au contraire,

orphelin dès sa naissance, laissé seul dans ce monde où il vient d'arriver, et manquant même d'un sein qui le nourrisse, est un objet digne de toucher les cœurs les plus durs, et de tirer quelques larmes des yeux qui savent le moins pleurer sur autrui. L'insensibilité, sans doute, a d'ingénieuses excuses, pour se dispenser de s'apitoyer sur le sort d'un enfant; elle peut dire qu'un enfant au berceau ne sait et ne sent rien, n'a aucune connaissance de sa position, ignore ses propres malheurs, et ne trouve aucune différence entre des soins maternels ou mercenaires; ce n'est pas être malheureux, que de le devenir sans le savoir; il faut attendre, et quand la raison de l'enfant sera venue, quand l'expérience lui aura expliqué ses infortunes, il sera temps de gémir avec lui. Mais en attendant, nous qui savons ce qu'il ne sait pas, nous qui voyons commencer ses malheurs, qui pouvons en juger l'amertume et en prévoir la suite, comment nous défendre de déplorer ses précoces infortunes, et d'anticiper ainsi sur les chagrins qu'il doit connaître un jour? Et lorsqu'arrive le triste contraste de la gaîté naturelle d'un enfant, et des maux qui pèsent sur lui, lorsqu'on voit se divertir

un enfant en deuil, et qu'on entend le bruit de ses jeux éclater dans la maison mortuaire, il y a là quelque chose qui pénètre le cœur d'une tristesse pénible; on ne sait s'il faut le contenir ou le laisser libre; on redoute ses chants et ses ris; et si on le contient, on redoute plus encore son étonnement et ses questions. Ainsi donc, sous quelque point de vue, tout sur la terre est vanité, tout, même l'affliction et la mort. Cette pensée est plus profonde qu'il ne semble; oui, la joie d'un enfant couvert d'habits de deuil, est une protestation contre le coup qui l'a rendu orphelin, une preuve que l'homme n'a pas été fait pour souffrir, une garantie qu'en un monde meilleur il n'aura plus à pleurer.

Mais ce monde meilleur, ce futur asile, où les réparations seront universelles comme ici-bas les douleurs, est bien loin encore du jeune enfant; il a toute une vie à traverser pour y venir, et si la pitié qu'inspirent ses malheurs est aussi juste que facile, elle n'est pas toujours sans danger; elle peut suivre une fausse direction; elle inquiète la foi; elle ébranle la confiance; elle porte à murmurer contre les voies de la providence, et après avoir fait pleurer sur les maux

d'une vie qui commence, souvent elle demande: pourquoi cet enfant est-il si malheureux? Quelle cause attire sur sa tête débile tant d'orages, dont il ne comprend rien? Quelle explication de ce mystère fournit une religion, où le Fils de Dieu nous est représenté comblant de joie des mères pieuses, et disant à ses apôtres: laissez venir à moi ces petits enfans; car le royaume des cieux appartient à qui leur ressemble, et comment la providence a-t-elle visité un être si faible de tant d'épreuves qui en annoncent tant d'autres?... Voilà, M. F., la question, en apparence obscure et difficile, que je vous propose de méditer aujourd'hui. Examinons ce triste secret de la vie humaine; ne craignons pas de mettre les objections dans tout leur jour; les réponses en seront plus fortes et plus sincères. Ce sujet nous intéresse tous.... qui n'a pas vu des orphelins dans ce monde?

Lorsqu'il s'agit d'expliquer des malheurs, le moyen le plus simple et qui s'offre le premier, est de les considérer comme des châtimens. Voilà

un infortuné; dites qu'il est coupable et qu'il est puni; vous en avez dit assez; la providence est juste, et ses voies n'ont rien d'obscur. Le monde s'est longtemps contenté de cette solution du problème, qui plaisait surtout aux heureux; aussi, c'est une des plus anciennes et des plus longues erreurs; le livre de Job n'en est qu'une poétique réfutation; elle régnait dès le temps de Joseph, dont les frères s'écriaient en Egypte: c'est à cause de lui que ces angoisses nous sont arrivées, son sang nous est redemandé; elle régnait encore au temps du Christ, à qui les apôtres disaient: Maître, qui a péché, celui-ci, ou son père ou sa mère, pour qu'il soit ainsi né aveugle? Ce système, toutefois, peut être juste, lorsqu'il s'agit d'un homme, mais non lorsqu'il s'agit d'un enfant; de quels péchés un enfant peut-il être coupable? Le jour où tant de désastres ont frappé Icabod était celui de sa naissance; est-on criminel, avant de naître, et peut-on transgresser avant d'agir? Non, il faut penser, pour commettre un péché, et un enfant ne pense pas. Non, attendez que cet enfant puisse

---

Gen. XLII. 21, 22. Jean. IX. 2.

prendre sa part du déplorable héritage de nos premiers parens; attendez qu'il sente s'échauffer au fond de son cœur les funestes penchans qu'ils nous ont transmis; attendez que les inévitables passions se développent; alors vous verrez par son exemple aussi que nous bronchons tous en plusieurs choses, et que l'innocence n'est plus de ce monde. Vous m'objecterez peut-être que nous ne savons jamais quand le péché commence en nous; que nous importe de le savoir? Nous serait-il bien avantageux de pouvoir nous dire les uns aux autres: demain tu seras en âge de pécher; demain tu commenceras! Non, l'âge de discernement que la justice humaine, dans sa faiblesse, a dû fixer au même moment pour tous, ne peut à la rigueur être fixé que par la conscience de chacun, et par l'équité suprême de celui qui est plus grand que la conscience. Un peu plus tôt, un peu plus tard, selon les caractères, les tempéramens, les exemples, les éducations, selon ces mille circonstances imperceptibles qui nous font ce que nous sommes, cette époque arrive; mais très certainement elle ne commence pas avec la vie, et pour confondre les fauteurs de cette désolante doctrine, injurieuse

à la raison et funeste au Christianisme, sans leur prouver que l'évangile n'offre pas un mot qui l'appuie, sans venger St. Paul qu'ils ont osé en croire le partisan, je voudrais simplement les conduire au berceau d'un nouveau-né, soulever les voiles qui le couvrent, contempler avec eux ce sourire d'innocence, et leur dire: regardez, quel mal fait-il? Ah! sans doute l'inventeur de ce dogme déplorable ne connaissait pas le bonheur d'être père! L'enfance ne serait rien dans la vie sans l'amour maternel; elle est sans vertus, mais aussi elle est sans transgressions; Dieu n'y trouve rien à punir; il attend que l'enfant devienne homme; attendons comme lui!

Cependant, quoique exempt de tout péché, l'enfant ne peut-il être puni des péchés de ses pères? Cette idée, M. F., n'est pas de nos jours, et sur les rivages des fleuves de Babylone, les Hébreux en ont donné l'exemple; ils se plaisaient à s'expliquer ainsi les malheurs de leur génération; un adage populaire avait cours à ce sujet; les pères, disaient-ils, ont mangé la cervoise, et les dents des enfans ont été agacées! Il est facile

---

Rom. v. 12. Ezé. xviii. 2. Jer. xxxi. 29.

de reconnaître en ce vieux proverbe le même esprit qui règne dans les nôtres, une image simple et frappante, l'énergie et la justesse de ces mots familiers, que le peuple invente sans savoir comment, qui passent de bouche en bouche, se conservent à travers les siècles mieux que des chefs-d'œuvre, et sont adoptés par tous, parce qu'ils expriment les sentimens de tous. Cette comparaison triviale: les pères ont mangé la cervoise, et les dents des enfans ont été agacées, a quelque chose de mordant et d'ironique, qui peint bien l'esprit d'une génération corrompue, jalouse de se justifier aux dépens de ses ancêtres, hardie contre Dieu, et murmurant d'être punie, sans vouloir avouer qu'elle le mérite. Mais qu'arriva-t-il aux Juifs, lorsqu'ils osaient oublier à ce point le génie des lois de Moise, s'indigner de leur sort, dire leurs pères coupables pour mieux se dire innocens, et se consoler par des blasphèmes? Ezéchiel, le grave Ezéchiel fut chargé de leur répondre, et dans un des plus magnifiques discours que contiennent nos livres saints, il condamne ce reproche qui fait Dieu

---

Deut. XXIV. 16.

injuste, atteste que Dieu ne visite jamais l'iniquité du père sur le fils, ni celle du fils sur le père, et déclare que l'ame qui péchera sera celle qui mourra. Cette réponse d'Ezéchiel ne sera-t-elle pas bonne encore de nos jours? Et comment croire que ce Dieu, qui a la justice et l'équité pour fondemens de son trône, punisse les enfans des fautes de leur père? Un péché ne se transmet point; un péché est inaliénable de sa nature; celui qui l'a commis, le garde, pour ainsi dire; chacun dans ce monde a les siens, mais nul n'en a d'autres; Dieu connaît toutes les différences de nos conduites; un châtiment divin ne peut tomber que sur le vrai coupable, et la justice divine ne se trompe jamais.

Si les malheurs d'un enfant ne sont la punition ni de ses propres péchés, puisqu'il n'a pu en commettre, ni des péchés de ses pères, puisqu'il n'en est point coupable, quelle voie reste ouverte à la justification de la providence? La difficulté se résout par un seul principe, simple et clair, comme toutes les vérités universelles, savoir: que chaque action humaine a des suites inévitables. Pour bien vous faire saisir cette idée, il est inutile de chercher loin des

exemples, ou de vous fatiguer de raisonnemens subtils; une preuve s'offre, à la portée de tous, et votre présence dans ce temple m'en servira. Vous êtes venus assister au culte public; eh bien! voyez quelle foule de conséquences, sur aucune desquelles vous ne pouvez revenir, résulteront de cet emploi de la matinée de ce jour. Nous avons prié ensemble, et cette prière est montée en mémoire vers le ciel; vous ne pouvez l'en faire redescendre, et le Seigneur, qui entend tous les vœux, l'exaucera ou ne l'exaucera point selon les conseils de son adorable sagesse; mais il faut absolument que cette prière soit remplie ou rejetée; envain les siècles s'écouleront; d'âge en âge, il sera vrai que vous avez prié aujourd'hui, et l'éternité ne détruira pas un mot de notre commune oraison. Et si pendant le service divin, une distraction, impure ou mondaine, s'est glissée dans votre cœur, au détriment de votre piété et de votre attention, l'instant a fui, et vous êtes impuissans contre elle; pouvez-vous faire que cette distraction ne soit pas venue; pouvez-vous faire que vous écoutiez, quand vous n'écoutiez pas? Si cet écart de l'imagination vous a fait perdre un

conseil utile, une pensée salutaire, une consolation, une espérance, voilà une suite de cette distraction que vous ne pouvez plus éviter. Etendez ce principe au monde entier; vous le retrouverez partout, d'un pôle à l'autre, depuis le berceau jusqu'au sépulcre de chacun. Nous sommes tous soumis à nos propres actions; nous en recueillons le fruit, ou nous en supportons le dommage. Libres de faire ce que bon nous semble, nous sommes esclaves de ce que nous avons fait. Le présent est comme un serviteur docile, et nous l'employons à notre gré; le passé est un maître irrésistible; il nous domine, il nous tient assujétis; il est inexorable, et ne rend rien de ce qu'on lui redemande. M. F., Pilate disait aux Sacrificateurs: ce qui est écrit, est écrit; on peut toutefois effacer des lettres imprudemment tracées; mais ce qui est fait, est fait, et on ne l'efface point.

Le dernier développement de ce grand principe, que toute action a des suites, est que ces suites inévitables n'embrassent pas notre vie seulement, mais la vie de nos enfans, et

---

Jean XIX. 22.

descendent de génération en génération. Cette transmission, cette hérédité est une loi constante du gouvernement moral de ce monde, une règle dont la providence ne s'écarte jamais, et le fondement du christianisme; ce que l'ancienne théologie, qui espérait tout préciser et qui osait tout définir, a nommé dans son hardi langage le péché originel, n'en est que le premier exemple, que la première application, et ce n'est pas un dogme inventé après coup pour expliquer notre destinée actuelle, ni le produit d'une convention tacite, ni un accident de notre sort, ni un choix de notre volonté, ni même un des premiers résultats de l'état de société, c'est une loi de nature; c'est une affaire de nécessité; aussi, elle commence avec notre race. Etes-vous hommes; alors vous êtes placés entre une génération qui passe, dont vous hériterez, et une génération qui s'avance pour hériter de vous; telle est votre place, et nul ne peut en sortir; ce serait sortir de l'humanité. Notre sort, à travers nos tombes, se lie au sort de nos descendans, et ils profiteront ou souffriront un jour de ce que nous faisons aujourd'hui; nous leur laisserons, pour inévitable héritage, les conséquences de notre

conduite et les résultats de notre vie, et ce legs, nul ne peut le répudier. Richesses, honneur, santé, religion même, tout le bien et tout le mal de cette existence, comme les langages humains, tout est assujéti à cette règle invariable. Un père de famille dissipe sa fortune en dépenses licencieuses, ou la perd en spéculations imprudentes; il laisse ses enfans dans la misère; comment empêcherez-vous cette cause de produire cet effet? Vous pouvez tirer de l'indigence ces enfans malheureux, et leur donner une fortune égale à celle dont ils auraient joui; mais ce ne sera jamais la fortune de leur père; elle est perdue sans retour, et vous avez tout réparé, mais vous n'avez rien refait, parce que les actions humaines ne se recommencent pas, et restent à jamais ce qu'elles sont d'abord. Il y a plus; un père déshonore son nom par un crime; la société le rejette de son sein, et ses enfans souffrent de sa honte. C'est un injuste préjugé, direz-vous; l'opprobre d'un malfaiteur ne devrait pas rejaillir sur les siens; le fils d'un homme abominable peut être un homme de bien, et alors, pourquoi laisser retomber sur lui une infamie qu'il ne mérite point? A cette

objection, dont je ne conteste pas la force, il n'est qu'une réponse; c'est l'expérience, c'est le cri de tous les cœurs, l'autorité de tous les peuples, l'exemple de tous les temps. Oui, une aversion irrésistible et involontaire pèse sur un homme, dont le père s'est flétri par un crime; ce n'est pas le tort du fils, c'est son malheur; il peut être digne de toute estime, et vous l'estimerez alors, vous le plaindrez, mais de loin; vous ne contracterez aucune liaison de confiance avec lui; vous ne l'admettrez point dans votre intimité, et sans doute cette aversion, fondée sur notre horreur pour le mal, tient de trop près à notre nature, pour être injuste; ce serait la seule injustice commune à tous les temps et tous les lieux, la seule que le Christianisme n'aurait pas attaquée. Envain l'on veut étouffer ce sentiment indomptable; il est plus fort que nous; une seule occasion l'emporte sur mille argumens; quand on croit un moment l'avoir éteint dans son ame, on s'étonne de découvrir encore de nouvelles infamies, assez puissantes pour le réveiller.... qui aurait tendu la main à un fils de Judas? C'est un instinct, plutôt qu'un sentiment; aussi, il faut se garder

de le faire passer dans les lois, et ce qui achève de justifier ces émotions d'horreur, c'est qu'elles n'arrêtent point l'essor de la charité; on sert, on nourrit, on protège, on sauve le fils d'un criminel; mais on ne veut rien avoir de commun avec lui, hors ces actes de bienfaisance. Enfin, cet éloignement n'est jamais inspiré que par le crime; le supplice, la condamnation ne l'inspire point. Ah! lorsque nos pieux ancêtres périssaient sur les échafauds, lorsqu'ils arrivaient dans ce temple les bras marqués par les fers réservés aux plus vils criminels, leurs fils en ont-ils été honteux? Non, le signe de l'infamie n'est rien, et l'infamie seule est comptée. M. F., à tant de preuves, vous devez le reconnaître; les suites de nos actions nous survivent, restent dans ce monde, quand nous n'y sommes plus, et passent à nos enfans.

A cette loi de l'humanité, par laquelle le fils succède en toutes choses au père, Dieu ne peut rien, sans briser à chaque instant l'ordre de ce monde, sans opérer à chaque instant des miracles, sans se contredire lui-même, sans démentir ses propres desseins, sans s'opposer à la liberté dont il nous a doués, et c'est là le sens de cette menace

du décalogue : je punirai l'iniquité des pères sur les enfans jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Vous êtes trop accoutumés au style de l'écriture, pour prendre ces mots à la lettre, et pour oublier que les Hébreux, surtout au siècle de Moise, considéraient tous les évènemens de ce monde comme des actes directs de la volonté divine ; delà l'expression simple et forte : je punirai. Cette menace s'arrête à la troisième ou à la quatrième génération, et ce terme ne sert pas seulement à faire ressortir ces mille générations, pendant lesquelles Dieu promet de pardonner et de bénir. Consultez l'expérience, et vous verrez que les résultats héréditaires des péchés et des crimes ne s'étendent guères plus loin, et cessent alors d'être sensibles ; l'infamie elle-même alors s'efface. Vous ne croirez donc pas qu'Ezéchiel donne un démenti à Moise, et que Dieu punisse les enfans des fautes de leur père ; d'aucun texte il n'est plus vrai de dire, que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Mais Dieu peut-il à chaque imprudence, à chaque transgression, en prévenir les suites ? Peut-il, à

Ex. xx. 5. I Cor. III. 6.

la mort de chaque pécheur, remettre, pour ses enfans, les choses dans l'état où elles auraient été, s'il n'avait point péché? Dieu peut-il remédier à nos déréglemens par autant de miracles? Ce monde alors deviendrait un monde différent; l'humanité ne serait plus l'humanité, et nul ne sait ce qu'elle serait; celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, s'occuperait sans cesse à le réparer; nous pourrions transgresser à notre aise, sûrs d'être les seuls à en souffrir; le Seigneur se tiendrait toujours prêt à remettre en ordre ce que nous aurions dérangé, et aucun lien n'unirait plus les enfans et les pères. Ah! ne demandons pas à Dieu l'impossible; ne lui demandons pas de bouleverser le monde, parce que nous sommes pécheurs, et de conformer jour par jour sa providence à nos fautes! Non, Dieu laisse les choses humaines suivre leur cours. Il a donné à l'homme une raison, une conscience, une foi, et la liberté; c'est à lui d'user bien ou mal de ses nobles facultés, et ses enfans, après lui, ne peuvent moissonner que ce qu'il a semé.

Hab. I. 13.

Voilà les principes; considérons maintenant les devoirs et les faits.

Héli était juge et pontife d'Israel; il n'a point profité des avantages du rang suprême, pour donner à ses fils une éducation religieuse et sainte; il a négligé ce devoir sacré. Dieu devait-il le remplir pour lui; Dieu devait-il réparer sa faute, apprendre à ses fils ce qu'il ne leur avait point appris, et sanctifier leur cœur, parce qu'Héli l'avait laissé se corrompre?.... Qu'est-il arrivé? Hophni et Phinées ont déshonoré le sacerdoce, en ont fait un moyen de pécher avec plus d'audace, et ont porté au dernier excès leurs profanations et leurs impuretés. Héli, juge et pontife, pouvait déployer contre eux cette double autorité; qui sait s'il était trop tard, si une rigueur salutaire ne les aurait pas ramenés; si, dépouillant pour un jour le vieillard et le père, il n'aurait pu arrêter leurs péchés en arrêtant d'abord leurs scandales, en se montrant comme chef et grand-prêtre, comme vengeur de la religion nationale? Mais non; il se contente de leur adresser quelques légers reproches, et ne met aucun empêchement à leurs désordres. Encore une fois, Dieu devait-il le faire; sa providence

pouvait-elle condescendre à ce point? La guerre alors éclate entre les Philistins et les Hébreux; après une première défaite, les chefs du peuple osent concevoir l'idée de traîner à leur suite sur les champs de bataille l'arche sainte, jusqu'alors inviolable à Silo, dans le sanctuaire où Josué l'avait placée; ils espéraient ainsi forcer en quelque sorte l'Eternel à les protéger; selon toutes les lois et les institutions de Moise, ce sacrilège était le plus grand; l'idolâtrie à peine était pire; la religion d'Israel était attachée à la conservation de cette arche mystérieuse, où nul n'osait regarder, et qui servait de symbole à la présence de Dieu. Pour la transporter, il fallait des sacrificateurs; accoutumés à ne reculer devant aucune hardiesse d'impiété, Hophni et Phinées se prêtent à cette profanation. Héli, le faible Héli, qui n'avait pas eu la force de s'y opposer, va s'asseoir tristement sur le chemin, attendant des nouvelles de l'armée. Un messager accourt, et jette l'alarme dans Silo; il annonce qu'Israel est vaincu, que l'arche est prise, que Hophni et Phinées ont péri; en apprenant ce désastre,

---

Jos. XIII. 1. Nom. IV. 20. 1 Sam. VI. 19.

le vieillard, presque centenaire, est frappé comme d'un coup de foudre; sa force l'abandonne; il tombe de son siège sur la poussière du chemin, se rompt la nuque du cou, et meurt de sa chute. Les mêmes nouvelles, annoncées sans ménagement à sa belle-fille, sont la cause d'un autre malheur; l'épouse de Phinées, saisie tout-à-coup des douleurs maternelles, donne le jour à un fils, et sa naissance coûte la vie à sa mère. Envain les personnes qui l'entourent, la consolent, et lui adressent ces mots si doux à l'oreille d'une femme; réjouis-toi; car tu as un fils! Non, elle ne peut se réjouir dans un jour si fatal; les désastres de sa famille et de sa patrie sont plus grands, même que la joie maternelle; elle ne voit que la gloire d'Israel, perdue avec l'arche du Seigneur; elle n'a que le temps de dire; nommez l'enfant Icabod; car notre gloire n'est plus, et rend le dernier soupir près du berceau de son fils..... Ce nom était triste à donner; mais il a fallu respecter ce dernier vœu d'une mère.... M. F.! Quelle scène de deuil! Que de malheurs en un seul jour! Le voilà donc, ce déplorable enfant, qui dès le premier moment de sa vie, a tout perdu! Petit-fils du chef

suprême et du souverain pontife d'Israel, combien de mères en Israel ont envié pour leurs fils le sort qui lui semblait réservé, et à l'heure de sa naissance, sa patrie est esclave; le sang de milliers d'Israelites a coulé; sa religion est dépouillée de son monument le plus auguste; les cheveux blancs de son aieul sont descendus avec douleur au sépulcre; son père, son oncle tombent sous le fer des infidèles, et pour comble de deuil, sa mère..... vous savez combien un petit enfant a besoin de sa mère; vous savez combien il est rare et difficile de remplacer les soins maternels, combien il est triste de n'avoir jamais connu sa mère, eh bien! c'en est fait, et pour comble de deuil, jamais ce petit enfant ne dormira sur le sein de sa mère! Ah! lorsqu'on se place au bord de son berceau, et que l'on ne songe qu'à lui, on est tenté de s'écrier: qu'a-t-il fait? Dieu est-il juste?..... Mais remontez plus haut dans son histoire; rappelez-vous la vie de son père, et vous comprendrez la sienne; rappelez-vous les crimes, et vous comprendrez les malheurs. Savez vous ce qu'il aurait fallu pour rendre heureuse la naissance d'Icabod; il aurait fallu deux choses, des injustices et des miracles. Non, le gouvernement

de ce monde vaut mieux, tel que Dieu l'a fait; sa providence se reconnaît mieux dans cet enchaînement de circonstances, dans ce concours de malheurs, qui tous sont la suite inévitable des faiblesses d'Héli et des crimes de ses fils. La naissance d'Icabod est une des plus grandes leçons que le peuple Hébreu aît reçues; cet enfant infortuné était témoin pour Dieu contre Israel; son berceau, sanctifié en quelque sorte par ces dispensations divines, remplaçait pour le moment l'arche sainte enlevée, et Israel, en pleurant sur ce triste et faible rejeton de la race d'Ithamar, devait avouer que le méchant fait une œuvre qui le trompe, et que Dieu est juste en toutes ses voies.

Je vous ai offert aujourd'hui un triste, mais utile sujet de méditation et d'étude; je vous ai dépeint les malheurs d'un enfant, et son père en était l'auteur! Que vous dirai-je de plus, après ce simple résumé, et que manque-t-il à la force de cet exemple? Ainsi donc, nos transgressions portent préjudice à nos semblables, à nos amis, à nos proches; le lien qui nous unit

Prov. XI. 18.

durant la vie et à travers la mort, est si intime, que nous ne pouvons être pécheurs seulement à nos dépens, et que pour transgresser, il faut nuire, surtout à ceux qu'on aime le plus. A ces pensées, sous quel hideux aspect le péché se présente! Si par nos fautes et nos imprudences nous pouvions ne faire tort qu'à nous-mêmes, si nous seuls y perdions, si notre repos seul était détruit et notre bonheur seul empoisonné, alors chaque pécheur pourrait s'envelopper dans son égoïsme, et ne songer qu'à son avenir; mais non, il fait toujours tort à autrui; des chagrins étrangers sortiront de ses fautes, et des larmes couleront d'autres yeux que les siens, peut-être avant qu'il ne pleure lui-même. Quel droit alors avons-nous de lâcher la bride à nos passions, d'exposer à d'amers chagrins et la vieillesse de nos parens et la jeunesse de nos enfans, et de semer autour de nous des tristesses par nos transgressions? Nous sommes responsables à Dieu du bonheur de ceux qui nous environnent, depuis le plus intime de nos amis jusqu'au plus humble de nos serviteurs; leur sort nous est confié; c'est un dépôt sacré, qui se perd au milieu de nos péchés. Et combien je pourrais agrandir ces

pensées, en les suivant depuis l'enfant indocile qui fait pleurer sa tendre mère, jusqu'à ces persécuteurs si prodigues de martyres, et ces tyrans dont la méchanceté pèse sur tout un peuple, et ces conquérans à qui toute une génération redemande, comme à Pharaon, ses fils aînés! Partout le bonheur de l'homme dépend de l'homme, et partout, pour un seul coupable, soyez sûrs qu'il y a plusieurs malheureux. Mais les infortunes dont il est cause, finissent par retomber sur lui, et de tous les remords, les plus poignans sont inspirés par la vue des malheureux qu'on a faits. Qu'aurait dit ce Phinées, au milieu de ses désordres et de ses voluptés, si une voix prophétique lui avait crié: tu as des biens amassés en abondance pour un grand nombre d'années; mange, bois, et te réjouis, mais songe que par ces choses tu feras le malheur de ton enfant!.... Et lorsque le tableau change, lorsqu'aux suites du mal nous comparons celles du bien, lorsque de la troisième ou de la quatrième génération que Dieu punit, nous passons à ces mille générations auxquelles il fait grâce, M. F., que de miséricorde, de gloire, et de joie! Il est si doux

Luc. XII. 19.

de penser que par une vie d'intégrité, on fait du bien et à soi-même et à d'autres; il est si doux de penser qu'on laisse à ses enfans un héritage de bénédictions et d'honneur; il est si doux de penser qu'ils recueilleront les fruits des devoirs que nous aurons pratiqués, et qu'ils seront plus heureux, si nous sommes plus fidèles! Oui, Chrétiens! Votre piété, votre foi, votre vertu vous survivra; vous mourrez, et ne serez plus; votre vertu sera encore; elle appartiendra à vos enfans, et Dieu déclare dans sa parole que la postérité du juste sera bénie! Oui, votre fidélité peut protéger votre race, même jusqu'en ses tombeaux; voyez tout Israel ensevelir avec honneur un prince tel qu'Achazia, en disant: c'est le fils de Josaphat, qui a recherché l'Eternel de tout son cœur!.... Comment, à ces pensées comment un père peut-il s'abandonner à des penchans déréglés, sans avoir pitié de ses enfans; et comment un fils peut-il pécher en songeant à sa mère, à sa mère, qui ne l'a pas enfanté pour qu'il devint méchant et malheureux?... Parens Chrétiens, responsables à Dieu de l'avenir de votre famille, remplissez vos devoirs par amour pour elle; ne

Ps. cxii. 2. 2. Chron. xxii. 9.

diminuez pas le respect que vos enfans vous doivent, ni le bonheur que vous leur devez; pensez à eux, pour dompter les mauvaises pensées; réfugiez vous en leur présence, pour fuir les séductions; sont-ils au berceau: songez à leur innocence, et ne mettez pas le péché si près d'elle; sont-ils dans la jeunesse: comment les retiendrez-vous sur le bord du précipice, s'ils en apprennent à votre suite le chemin?.... et vous, jeunes gens, quand les tentations se multiplient, dites vous ce que Juda se disait en Egypte, et ce qu'il aurait dû se dire au bord de la citerne de Dothaïn, dites vous avant un péché: que je ne voie point l'affliction qu'en aurait mon père! Songez que vos parens seront malheureux, si vous n'êtes point fidèles; lorsque vous aurez fait descendre avec douleur au sépulcre les cheveux blancs de ceux à qui vous devez la vie, il sera trop tard de les consoler; vous péchez aujourd'hui, et s'ils meurent demain, que ferez-vous pour réparer à temps ce tort, pour sécher leurs larmes; ne prenez plus ce soin; la mort l'aura fait pour vous; mais soyez persuadés que le plus amer sentiment de ce monde est de se pencher sur

Gen. XLIV. 34.

un tombeau, en se disant; j'ai fait le malheur de celui qui y repose! O M. F., que dans notre temple, la poudre retourne paisiblement à la poudre, sans jamais réveiller un tel souvenir; qu'aucune tombe ici ne donne lieu à un tel remords..! Et pourtant, en ce monde de misère et de deuil, que de sépulcres ont dû l'exciter!.... Ecoutez, écoutez les cris de fureur de tout un peuple: que son sang soit sur nous et sur nos enfans! Ecoutez la réponse du Christ à ce vœu déplorable: Filles de Jérusalem, disait-il en gravissant le Calvaire, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous et sur vos enfans; et demandez, demandez à l'histoire comment ont coulé ces larmes, que Jésus prédisait malgré lui!.... Mais plutôt détournons les yeux de ces tableaux déchirans, et laissez moi, en finissant, déposer dans vos cœurs cette maxime du plus sage des rois, cette espérance qui peut faire la joie des familles, cette promesse si douce et pour la tendresse paternelle et pour la piété filiale: les enfans du juste, qui marchent dans son intégrité, seront heureux après lui!

Luc. XXIII. 28. Prov. XX. 7.

LA GARANTIE DE L'IMMORTALITÉ.

LA GARANTIE DE L'IMMORTALITÉ.

SERMON.

SUR ST. JEAN XI. 25.

Jésus dit à Marthe: Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra!

MES FRÈRES,

Dix-huit siècles de Christianisme ont accoutumé le monde à l'espérance de l'immortalité, et cette croyance est devenue une opinion populaire. Personne aujourd'hui n'en doute; ceux même qui affectent d'en douter, y croient, quand leur tour vient de mourir; parvenus sur le bord de la tombe, ils jettent un regard plus loin; leur superbe raison cesse de dédaigner l'avenir, et s'humilie devant cet instinct d'immortalité, que le Christianisme a réveillé de toutes parts. Autrefois, dans le monde civilisé des payens, que disait-on à un jeune enfant, qui redemandait son père ou sa mère, enlevé par

la mort; on n'avait rien à lui dire; on le conduisait hors des murs de la cité, pour lui montrer un mausolée sur le bord du chemin; on plaçait entre ses mains débiles l'urne funéraire; on lui disait que c'était là ce qui restait de son père, et telle était souvent la sagesse des sages, l'intelligence des intelligens! Aujourd'hui, dans le Christianisme, est-il un orphelin, à qui des bords de la tombe paternelle on ne montre le ciel, en lui disant que son père y est, et que son père l'y attend? Et il importe peu que dans sa naive espérance l'enfant prenne l'azur et les nuages pour le ciel dont on lui parle; attendez, attendez sans inquiétude, et ces nuages qui passent deviendront à ses yeux le palais de la sainteté, le séjour de la gloire. Ils le sont devenus pour tous ces fidèles, simples et sincères, qui ne lisent pas nos livres et ne comprennent pas nos systèmes, qui n'ont de connaissance que celle de Christ et de Christ crucifié, et qui vont à lui pour recevoir la vie. L'immortalité, dans leur manière de voir, n'est pas seulement un dogme; elle est un sentiment et un besoin; ils en conçoivent

---

1 Cor. II. 2. Jean V. 40.

la nécessité, plus qu'ils n'en prévoient l'excellence; ils savent que la vie présente n'est ni assez longue, ni assez heureuse, ni assez sainte, et qu'il faut bien qu'une autre vie les attende. Chose étrange, cependant, de trouver des pensées si élevées, dans l'esprit du simple artisan, dont tout l'avenir mortel est renfermé entre les murs de l'atelier où il travaille, dans l'esprit du pauvre laboureur, qui ne connaît de la terre que le sillon tracé par sa charrue! Oui, M. F., ils connaissent mieux le monde futur que celui-ci, et ces deux hommes dont toute la prudence et la félicité terrestre est de savoir qu'à chaque jour suffit sa peine, ces deux hommes, quand ils prient Dieu, lui demandent des siècles sans fin, de bonheur sans mélange; et ils savent comment les obtenir, ils savent qu'ils ne demandent pas trop; ils déclarent qu'ils ne seront pas contens à moins! Vous-mêmes, qui placés plus haut dans l'échelle sociale, avez reçu plus d'instruction, vous qui avez lu tant de livres et écouté tant de discours, vous qui pouvez suivre de nation en nation et de siècle en siècle l'histoire des opinions humaines, l'idée de l'immortalité est aussi populaire pour vous que pour

les plus humbles de vos frères; vous ne pouvez y mettre de la science; vos émotions l'emportent toujours sur vos réflexions, et quand un lit de mort se prépare, quand un tombeau se creuse, qui vous intéresse vivement, tout votre savoir est mis de côté, et l'espérance de l'immortalité s'offre à vous dans sa magnifique simplicité. C'est une lumière si pure, qu'elle n'a pas besoin d'aliment; elle est comme la lampe inextinguible, que la fable plaçait dans les sépulcres; elle est allumée pour toujours.

Et comment ce grand résultat a-t-il été atteint? Comment la poudre et la cendre ont-elles appris qu'un jour elles revêtiraient l'incorruptibilité? Comment ces doctrines profondes sont-elles devenues populaires? M. F., la sagesse humaine n'est jamais arrivée là; elle a su fonder des écoles; mais, pour bien des raisons, jamais elle n'a su ouvrir des églises; à force de méditations, elle a su ravir à la mort quelques unes de ses terreurs, et confusément entrevoir une immortalité, qu'elle ne savait de quoi remplir; mais jamais elle n'a réussi à rendre ces doctrines

1 Cor. xv. 53.

populaires, à les faire sortir de l'enceinte de ses séances, à les répandre au loin parmi ceux qui pleurent, à les proclamer de tombeaux en tombeaux. Et qu'importait à un manœuvre d'Athènes, surtout avant l'arrivée de St. Paul, que sous les arbres ou les portiques de son voisinage, des sages eussent péniblement découvert que cette vie ne pouvait se nommer une existence, que le développement suivrait la mort, et que par elle on arriverait à posséder cette beauté suprême, cette bonté suprême, vers laquelle on doit tendre sans cesse. Il n'y avait là rien qui pût rassurer une de ses terreurs, ni sécher une de ses larmes; il n'y avait là rien de positif, qu'il pût saisir; c'était à son oreille l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit, sons harmonieux et doux, il est vrai, mais qui se perdent dans la profondeur des sépulcres, et ne laissent rien après eux. Aussi, voyez à quoi toute cette philosophie avait conduit le siècle le plus policé de l'antiquité payenne; voyez son poète le plus habile à peindre en beau les joies terrestres, ériger partout en système cette triste gaité, qui se borne à jouir du jour qui passe, et à détourner ses regards du lendemain; cette

triste gaité si bien résumée dans cette antique ironie, renouvelée par l'évangile: mangeons, et buvons, car demain nous mourrons! Voyez les plus délicats des mondains de l'antiquité faire apporter sur leurs tables somptueuses l'effigie élégante d'un squelette, pour mieux se souvenir et se persuader, qu'il fallait se hâter de jouir, avant de devenir comme lui. Voilà donc où en étaient les plus illustres, les plus riches, les plus sages; c'était là leur joie, leur vie, leur mort! Et que leur manquait-il donc pour en savoir, pour en croire davantage? Certes, on avait assez raisonné sur l'immortalité; assez de docteurs en avaient fait une partie de leur science; d'une manière ou d'autre, elle avait été admise par tous les philosophes, dépeinte par tous les poètes, consacrée par tous les cultes, reconnue par tous les peuples. Oui, mais la poudre instruisait mal la poudre au sujet d'une vie future; la pourriture de la mort semblait toujours démentir ces incertaines leçons, et il ne se trouvait aucun docteur, qui sans reprendre l'argumentation où les hommes l'avaient laissée,

---

Esa. XXII. 13. 1 Cor. XV. 32.

mît en évidence l'immortalité, en portât toutes les preuves réunies en sa personne, et pût donner sa propre vie pour une démonstration de la vie éternelle, en disant, comme Jésus à la sœur de Lazare: je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra.

Cette parole du Seigneur exprime à la fois la garantie de notre immortalité: je suis la résurrection et la vie! et la condition de notre immortalité: celui qui croit en moi, vivra.

Au premier aspect, si vous ne saviez de quelle bouche est sortie cette parole: je suis la résurrection et la vie, vous pourriez vous étonner de l'idée et de l'expression, et demander avec inquiétude quel est le sens d'un mot si étrange. L'évangile offre divers exemples analogues: je suis la lumière du monde; je suis le chemin, la vérité et la vie; je suis le commencement et la fin, et la seule difficulté qu'ils présentent, est qu'on ne

---

Jean VIII. 12. XIV. 6. Apo. XXII. 13.

peut en développer la force, sans en détruire la simplicité. Je suis la résurrection et la vie!.... ces mots expriment, ce me semble, ces idées: Comme le Père a la vie en soi-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi-même; ma seule présence sur la terre est donc une démonstration de l'immortalité; j'en suis la preuve visible et vivante; je la porte en moi tout entière; ma mort apprendra ce que c'est que la mort; ma résurrection, ce que c'est que la résurrection, et dispensateur de cette immortalité qui m'appartient, je viens lever l'antique sentence prononcée contre l'homme: tu mourras de mort; je viens dire à mes fidèles: parce que je vis, vous vivrez!

Admirez d'abord, à travers ce faible développement que je vous propose, et que vous pouvez tous pousser bien plus loin; car les mots manquent ici, et non les sentimens; admirez l'autorité que cette parole suppose; ce n'est point une preuve, c'est une simple déclaration; il importe peu, quand un argument est juste, de savoir qui l'a proposé; mais cette parole: je suis la

---

Jean v. 26. Gen. II. 17. Jean XIV. 19.

résurrection et la vie, que signifie-t-elle, pour quiconque ignore qui l'a prononcée? Elle perd toute sa valeur; elle n'est plus que le rêve d'un fanatique, ou le mensonge d'un imposteur. Aussi, nous devons hautement l'avouer; une assertion pareille prouve tout ou ne prouve rien; aucun milieu n'est possible; c'est une fausseté ou une certitude; c'est la mort vaincue ou triomphante; c'est l'immortalité mise en évidence, ou bien... que vous dirai-je? c'est notre ame attachée plus que jamais à la poudre. Reconnaissez donc l'autorité que cette parole suppose; reconnaissez combien celui qui l'a prononcée sur les bords même d'un sépulcre, devait être sûr de lui-même, sûr de l'avenir, sûr de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, s'il lui fallait mourir et ressusciter, sûr que l'Eternel ne le laisserait pas éprouver la pourriture du tombeau, sûr des oracles de tous les siècles passés et des promesses de tous les siècles futurs, sûr de tout, en un mot; car l'immortalité, c'est tout!... Et qui de vous l'ignore, une seule voix sur cette terre creusée de tant de sépulcres, pouvait dire:

Ps. XVI. 10.

je suis la résurrection et la vie! une seule voix, celle de Jésus, le prince de la vie, qui s'est rendu les prémices de ceux qui dorment, et dont l'apôtre déclare qu'il n'était pas possible qu'il fut retenu par les liens de la mort. Pour parler ainsi, il fallait mourir.... mais non pas comme vous et moi devons mourir, contre notre gré, en dépit de nous-mêmes, malgré nos terreurs, nos vœux, nos larmes, malgré les larmes de nos amis, et en un jour, que nous ne connaissons pas d'avance; il fallait mourir volontairement, rester maître même de sa mort, et pouvoir dire: personne ne m'ôte la vie; je suis libre de la donner et libre de la reprendre! Pour parler ainsi, il fallait ressusciter.... mais non pas comme vous ressusciterez, quand le genre humain aura rempli sa tâche et duré son temps, quand un nouvel ordre de choses remplacera l'état actuel; ressusciter alors ne sera ni une gloire ni une sainteté; c'est ce que nous ferons tous, et les sépulcres finiront avec les hommes; il fallait ressusciter de soi-même, montrer par son propre exemple que l'immortalité

---

1 Cor. xv. 20. Actes ii. 24. Jean x. 18.

n'est qu'une continuation de la vie présente, et laisser sur la terre un tombeau vide, pour témoigner de deuil en deuil que tous les tombeaux un jour ressembleront à celui-là. Enfin, pour parler ainsi, il fallait s'en aller de ce monde, qui n'est pas le séjour de l'immortalité, non comme Hénoch, qui ne parut plus, parce que Dieu le prit, ou comme Elie, que l'Eternel enleva dans un tourbillon enflammé, mais seul, sans assistance, sans guide, sans soutien, seul, comme fils unique du père, seul en droit de compter les demeures dans la maison paternelle, et de nous préparer le lieu. Alors, M. F., et seulement alors, seulement avant de mourir, de ressusciter et de s'élever ainsi dans les lieux très hauts, il était possible de dire: je suis la résurrection et la vie!

Aussi, rien ne ressemble, même dans les révélations divines, à cette parole de Jésus; personne, en ce monde, n'a rien dit d'approchant, parce que sa croix et sa tombe sont des choses uniques, et qu'il n'y a qu'une rédemption et qu'une immortalité. Si vous cherchez quelle

---

Jean XIV. 2.

voix que la sienne aurait pu parler aux hommes de la mort avec assez de puissance; quels envoyés divins pouvaient donner en preuve contre elle leur exemple ou leur persuasion, vous trouverez quelques triomphes, quelques prodiges; mais ces rares exceptions ne garantissaient rien à ceux qui n'en étaient que les témoins. La mort n'a pas eu d'aiguillon pour Hénoch, ni pour Elie; mais le patriarche, que Dieu a pris, ne pouvait supplier le Seigneur de prendre ses frères avec lui, et le prophète ne pouvait recevoir personne à ses côtés sur le char brûlant qui l'a emporté dans les cieux. Abraham, près du bûcher d'Isaac, croyait que Dieu le pouvait ressusciter; l'aurait-il cru d'un autre que de son fils, et qu'est devenue cette foi, après son retour du sommet de Morija? Sarepta et Sunem ont vu la mort soumise à Dieu; mais la joie de la veuve de Sarepta et de la femme de Sunem n'a rien ôté à la douleur de tant de Rachels, qui ont refusé d'être consolées, parce que leurs enfans n'étaient plus. Il est beau sans doute d'entendre les patriarches professer

---

Heb. XI. 19. Jer. XXXI. 15.

qu'ils sont étrangers et voyageurs sur cette terre; mais ont-ils pu ouvrir et montrer à leurs contemporains notre véritable patrie; il est beau sans doute d'entendre Jacob s'écrier à son dernier moment: O Eternel! j'ai attendu ton salut! cette attente, et non un accomplissement, est donc tout ce qu'il a laissé à ses fils, et si Josué les eut introduits dans le repos, jamais il n'aurait été question pour les y introduire d'un autre jour, que les héros de l'ancienne alliance, ses rois et ses prophètes, ont salué de loin, que tant de justes ont désiré de voir, et que nous avons vu. Moise lui-même, l'homme dont la mission, à quelque distance qu'elle reste de l'œuvre du Christ, est celle qui s'en rapproche le plus; Moise, quoique le Dieu qu'il annonce soit le Dieu vivant, quoiqu'à cette question: quel est ton nom, il reçoive cette réponse: je suis celui qui suis, Moise lui-même reste à une distance infinie de cette garantie: je suis la résurrection et la vie! Il a sanctionné ses lois, en disant aux Hébreux: vous vivrez par elles; mais écoutez

---

Heb. XI. 13. Gen. XLIX. 18. Heb. IV. 8. XI. 13. Mat. XIII. 17. Ex. III. 14. Lev. XVIII. 5.

St. Paul commenter cette parole: le commandement ordonné pour être ma vie, a tourné, dit-il, à ma mort, parce qu'il fallait garder toute la loi, et quiconque venait à faillir en un seul point, était coupable de tous, et retombait sous l'empire de la sentence: au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. M. F., où chercher ailleurs? Vous le voyez, Christ seul a les paroles de la vie éternelle.

Tous ces exemples ne font donc qu'ajouter, s'il est possible, au droit suprême qu'avait Jésus de tenir ce langage; aussi, quelle force, quelle évidence dans la garantie que nous donne cette déclaration! Ici les idées se présentent en foule; mais le souvenir de l'admirable récit de St. Jean m'entraîne, et je chercherais envain à séparer les réflexions et les faits; d'ailleurs, dans l'application, on sent mieux la préférence que mérite sur tout autre argument la preuve de notre immortalité que fournit l'évangile. En quelles circonstances le Christ a-t-il dit: je suis la résurrection et la vie? Sur le bord d'un sépulcre, où bientôt il allait pleurer lui-même, et au

---

Rom. VII. 10.

milieu du deuil de toute une famille. Et à qui le Christ s'adressait-il alors? A une sœur éplorée, qui attribuait presque la mort de son frère à l'absence de leur divin ami, et qui, après avoir un moment espéré le plus grand des prodiges, tremblait de voir remettre son espérance aux résurrections du dernier jour; Jésus, pour mieux éprouver sa foi, évite de s'expliquer ouvertement, ne lui offre qu'une consolation générale, et lui dit: je suis la résurrection et la vie. Vous pouvez donc tous prendre un moment la place de la sœur de Lazare; tous vous sauriez pleurer comme elle; eh bien! laissez moi changer le langage, qu'elle eut le bonheur d'entendre, et vous faire juger ainsi la garantie qu'il renferme.... Marthe, pourquoi pleures-tu? Ton frère était poudre et cendre comme nous tous, et il est retourné à la poudre; c'était son chemin, comme ce sera le tien; mais la mort, ce violent effort de la nature pour briser et dissoudre le corps, n'affecte que lui; l'ame est immatérielle; ton frère n'a donc éprouvé qu'un changement, par lequel s'est renouvelé son être; ton frère est immortel.... M. F., l'argument est juste; mais console-t-il autant que cette parole:

je suis la résurrection et la vie!... Marthe, ton frère était un homme juste, et pourtant il a été affligé, tandis que des méchans ne l'étaient pas; sa vertu n'a point reçu dans ce monde sa récompense; il faut donc qu'elle la reçoive ailleurs; il faut que toutes ces injustices soient réparées; espère donc en une vie future; compte sur un asile au delà du tombeau..... M. F. l'argument est juste; mais vaut-il cette parole: je suis la résurrection et la vie!.... Marthe, ton frère aspirait comme nous tous à plus de bonheur, de science et de sainteté, qu'on ne peut en posséder ici-bas; d'où naissait ce désir; qui l'avait mis dans son ame, si ce n'est Dieu; Dieu le remplira donc dans une existence meilleure.... M. F., l'argument est juste encore; mais vaut-il cette parole: je suis la résurrection et la vie! Ah! sans multiplier ces comparaisons, voyez combien est profonde la différence de la voix des hommes et de la voix de votre Sauveur? Reconnaissez combien ces chemins détournés sont plus incertains et plus pénibles, que le chemin droit et sûr qui conduit au trône de la grâce, et à l'éternité par delà? Reconnaissez combien il est plus facile d'aller jeter un regard dans le

tombeau du Christ, et de revenir en disant, comme l'apôtre; j'ai vu et j'ai cru, que d'aller secouer de tombeaux en tombeaux la poussière des siècles, pour chercher si elle n'offre aucun reste de vie, aucun signe d'immortalité. O M. F., le témoignage de l'Eternel est assuré, donnant la sagesse au simple, et comme l'Eternel, selon la pensée d'un écrivain sacré, lors de ses promesses à Abraham, jura par lui-même, ne pouvant jurer par un plus grand, ainsi le Christ, afin de briser l'aiguillon de la mort, se donne lui-même pour preuve de l'immortalité, et dit: je suis la résurrection et la vie!

Vous venez de voir combien est certaine et précieuse la garantie de notre immortalité, que présente cette parole puissante: je suis la résurrection et la vie! Il nous reste à examiner envers qui Jésus daigne se rendre garant de l'avenir éternel. M. F., cette garantie, aussi ferme que la pierre angulaire qui soutient l'édifice

---

Jean xx. 8. Ps. xix. 8. Heb. vi. 13.

de l'église, aussi ferme que le rocher des siècles qui ne peut être ébranlé, cette garantie tombe, pour quiconque ne croit pas. Jésus a dit: celui qui croit en moi, vivra.

Mais ce mot de croire, me direz-vous, ce mot si vaste et si vague, qui embrasse tant de connaissances et de mystères, qui suppose tant de lumière et de ténèbres, ce mot nous inquiète, nous épouvante, et en désirant de croire, nous craignons de ne croire pas. M. F., c'est vous qui devez vous rassurer vous-mêmes; seuls vous pouvez mesurer la portée de votre croyance, juger votre foi, approfondir votre espoir; seuls vous savez ce que vous désirez et ce que vous attendez du Sauveur des hommes; si dans les profondeurs de votre ame, vous ne vous sentez pas réconciliés avec Dieu par Christ, qui osera vous dire que cette réconciliation est faite? On croit du cœur, pour devenir juste, et on confesse de la bouche, pour obtenir le salut; cette foi, nul ne peut la voir en vous; cette confession, nul ne peut la faire en votre nom; un chrétien ne peut envoyer personne à sa

---

Rom. x. 10.

place au jugement de Dieu. Mais évidemment, et par une conséquence irrésistible, si, avec une entière sincérité, quand le Christ déclare qu'il est la résurrection et la vie, vous ne l'en croyez pas, sa garantie tombe pour vous, et c'est vous qui la faites tomber; elle ne vous instruit, ne vous assure, ne vous console de rien, et je vous défie d'en profiter. Il est vrai; l'on a vu de timides incrédules renier Jésus avec autant de courage que Félix renvoyait St. Paul, laisser en cas de besoin un peu de place libre dans leur cœur pour la foi, tenir en quelque sorte la porte étroite entrouverte devant leurs pas, et se contenter de douter vaguement, afin de profiter encore du Christianisme, si en dernière analyse il se trouve être vrai. On ne peut garder ces ménagemens avec Christ; il nous demande tout notre cœur; aussi, ces vaines ressources de la peur, honteuses au point qu'on en fait mystère, ne dissipent pas même la peur qui les invente, et ceux qui passent leur vie à se dire sous mille formes: si pourtant le Sauveur était le Sauveur!.... sont ceux qui vivent avec le

---

Actes XXIV. 26.

plus d'inquiétude, et qui meurent avec le plus de trouble. Non, aucune alliance n'est possible entre la foi et l'incrédulité; elles sont distinctes, autant que le savoir et l'ignorance, et l'incrédule ne peut rien demander à Jésus ni pour les heures de la mort, ni pour les siècles de l'éternité. C'est là son malheur, mais c'est là son droit; car il reste libre, et Dieu ne nous force pas plus à croire qu'à pratiquer; ce n'est donc pas une contrainte; c'est une condition, légitime, inévitable, que tous ont moyen de remplir assez; ceux qui disent: je voudrais être chrétien, ne savent pas bien ce qu'ils veulent; sans quoi, ils le seraient; la foi ne peut être un vil calcul d'intérêt; il faut croire d'abord, et ensuite on profite de sa confiance; mais on ne peut commencer par tirer avantage de l'évangile, en se réservant par la suite d'y croire, et supplier à tout hasard le Christ d'accorder la vie et la résurrection, sans être fermement convaincu qu'il les possède pour les donner, c'est lui faire une offense, et non une prière; c'est lui porter un défi, et non lui rendre un hommage. D'ailleurs, vous avez vu que cette parole: je suis la résurrection et la vie, n'a plus de sens ni de

valeur, si ce Jésus, qui l'a dite, semblable à nous en toute chose excepté le péché, n'était pas maître absolu de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, de son retour dans les cieux; voilà les bases de l'espérance qu'il vous offre; si vous détruisez les fondemens, que restera-t-il; vous ne pouvez renier le garant, et accepter la garantie. Que donc les incrédules se résignent à leur propre incrédulité, et qu'en rejetant la foi, ils rejettent l'immortalité avec elle! Mais quoi, me direz-vous, la vie future est indépendante du Christianisme, et l'on ne peut y renoncer; si tous les tombeaux doivent s'ouvrir, qui pourra rester dans le sien; qui pourra s'empêcher d'être immortel? Chrétiens, il est vrai; mais une différence s'élève, dont Dieu seul connaît la profondeur; quiconque a pu croire et n'a point cru, est immortel, parce que la poudre retourne à la poudre, et que l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné et qui le jugera; quiconque a cru, ne possède pas seulement cette immortalité de nature; il sait de plus que la vie éternelle, est de te connaître, toi, seul vrai Dieu, et Jésus Christ, que tu as envoyé!

Heb. IV. 15. Ecc. XII. 9. Jean XVII. 3.

Et remarquez, dans le texte même, l'un des traits les plus frappans de cette différence entre le croyant et l'incrédule, l'un des plus précieux avantages de cette garantie; la mort, qui pour tous, incrédules et croyans, est l'entrée commune dans la vie à venir, la mort, pour le fidèle, est réduite à rien; celui qui croit en moi, a dit Jésus, encore qu'il soit mort, vivra!.... Aiguillon du trépas, ténèbres de la tombe, silence et terreurs de ces momens, amertumes inexprimables des séparations dernières, que devenez-vous après cette parole du Sauveur, qui n'a laissé dans son sépulcre qu'un linçeul, pour montrer qu'il y avait été!... Retournons, ce mot à la bouche, retournons au milieu de ces scènes de deuil, qui ressemblent si bien à nos deuils. Jésus a cessé de parler de sommeil; il a dit ouvertement à ses disciples que son ami n'était plus.... qu'importe la longueur de ce dernier sommeil; encore qu'il soit mort, le fidèle vivra! Les deux sœurs, l'une après l'autre, sortent à la rencontre de leur divin maître, et lui disent toutes deux, avec cet accent de tendre reproche et de profond regret, que l'affection inspire à la douleur: Seigneur, si tu eusses été

ici, notre frère ne serait point mort..... qu'importe le moment, où commence le secours de celui qui vient toujours à temps; encore qu'il soit mort, le fidèle vivra! La tombe a été ouverte, et la tombe a été fermée; et depuis quatre jours, qui ont paru si longs et qui ont passé si vîte, depuis quatre jours la pierre funèbre a été roulée à l'entrée du sépulcre, et même, déjà cette poudre donne le signe accoutumé et terrible qu'elle retourne en poudre; déjà, il est trop tard pour revoir les traits d'un ami..... mais ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu; encore qu'il soit mort, le fidèle vivra! Non, il est impossible de porter plus loin que dans cette parole le juste dédain du trépas; il est impossible de le réduire à moins, et de jeter plus de lumière au sein de ses ténèbres; il est impossible de proclamer plus simplement et plus clairement que la mort n'est rien pour le fidèle, rien qu'un instant de repos au bout du voyage, rien qu'un nouveau chemin à prendre, un dernier pas à faire; rien qu'un ressort qui s'arrête, un lien qui se brise, un souffle qui s'exhale, un voile qui tombe, et laisse voir au disciple de Christ les saintetés, les

sciences, et les béatitudes d'une existence meilleure. Il ne faut pas craindre de multiplier ces images, et de laisser chacun choisir et développer celle qui le rassure le mieux; mais il faut convenir que l'évangile seul leur donne assez de réalité, et que la foi seule nous met hors des atteintes de la mort, sans argumenter contre elle. Par la foi seule, la vie et la mort, toutes deux dépouillées d'illusions, apparaissent ce qu'elles sont vraiment, se balancent justement l'une et l'autre, et sont estimées selon leur valeur; la vie, comme une vapeur toujours incertaine, quelquefois douce, enivrante, tranquille, plus souvent agitée, sombre et pesante; la mort comme une décharge d'un emploi fatigant, comme une renaissance pleine de gloire et de sainteté, de paix et de joie.

Oui, M. F., et c'est là le dernier bienfait qui me reste à rappeler, le dernier espoir que je dois affermir. Ne pensez pas que cette déclaration du Christ: je suis la résurrection et la vie, ne soit que l'annonce d'une existence future; ne pensez pas que cette promesse: celui qui croit en moi, vivra, donne simplement au fidèle l'assurance de revivre.... Revivre! serait-ce assez

pour vous? Voudriez-vous courir le risque d'une vie immortelle, semblable à cette vie? Aimeriez-vous à être en doute sur les choses dont votre éternité sera remplie, et à ne pas savoir ce que vous ferez de l'autre côté du tombeau; à ne pas savoir si vos passions seront éteintes ou rallumées, si vos tristesses seront consolées ou encore poignantes, si vos deuils auront reçu le seul dédommagement possible, celui d'une réunion, qu'aucune mort ne menacera plus, ou si dans les cieux comme ici-bas vous regarderez tristement, sans voir à vos côtés ceux que vous avez tant chéris...! Revivre, serait-ce assez pour vous qui languissez de quitter ce corps de mort, qui luttez péniblement contre une imagination corrompue, que le poids de vos propres péchés fatigue, et qui cherchez envain sur cette terre assez de pureté, de sainteté, et de force, pour devenir parfaits comme votre père qui est aux cieux est parfait.... Revivre, serait-ce assez pour vous que l'ardeur de connaître dévore; dont la vie s'use et s'épuise à penser, qui demandez à ce monde des secrets qu'il ignore, et qui espérez que les vers mêmes du sépulcre en savent davantage.... Revivre, serait-ce assez

pour vous, dont l'existence s'est traînée lentement d'amertume en amertume, qui ne laisserez sur la terre que la trace de vos larmes, et qui maudiriez, comme Job, le jour de votre naissance, même en présence de vos amis.... Mais que sert de chercher à compter ici les imperfections et les maux de l'humanité? Hélas! Chacun de nous a quelque chose de trop ou de trop peu dans sa vie; chacun de nous a quelque chose qui lui pèse ou qui lui manque, et le plus heureux, le plus insouciant même ne voudrait pas que son immortalité ressemblât en tout à sa vie. Disciples de Jésus, soyez rassurés; le sang de Christ crie de meilleures choses que le sang d'Abel; il y a d'autres richesses en réserve pour vous dans le trésor de votre Sauveur, et lorsque vous vous en irez par le chemin de toute la terre, vous pourrez secouer contre elle sa poussière, sans rien en emporter dans les cieux! Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, vivra! Selon la force de l'original, dans cette parole et cette promesse, la vie, c'est la félicité, et vivre, c'est revivre pour

---

Heb. XII. 24.

la félicité éternelle, le salut et le pardon. Que manque-t-il donc aux miséricordes de votre Dieu, à la garantie de votre immortalité, à votre attente, s'il ne manque rien à votre foi? L'avenir que Jésus vous assure, ne ressemblera, vous le voyez, au présent, que dans tout ce que le présent a de bon; les développemens de votre intelligence, les progrès de votre foi, les effusions de votre piété, vos prières et vos aumônes montées en mémoire, les bienfaits que vous aurez répandus, les pardons que vous aurez accordés, un verre d'eau donné au nom de Christ, deux pites prises, non sur le superflu, mais sur le nécessaire, ces tendres affections qui vous unissent à vos proches et à vos amis, vos soins pour amener vos enfans à vous dire: ton Dieu sera mon Dieu, O M. F., tout cela est bon; tout cela restera; tout cela, vous le retrouverez, épuré et sanctifié, pour ne le perdre jamais. Mais les passions, les scandales, les impuretés, les querelles, les ingratitudes, les défiances, les calomnies, toutes les espèces de tristesse, les tourmens de la pauvreté, et ceux de la richesse aussi, le

---

Marc. IX. 41. Luc. XXI. 4.

poids des remords, les erreurs de la raison, les folies de la superstition, les excès du fanatisme, toutes les sortes de tyrannie, les rêveries douloureuses de l'imagination, et surtout les souvenirs de deuil, de séparation et de mort,.... tout cela est mauvais et terrestre; et rien n'en restera, puisque la vie, c'est la félicité, puisque revivre, c'est revivre pour elle. Tenons donc, mortels que nous sommes, nous qui avons quelques années pour nous préparer à des siècles sans fin, nous constamment occupés en ce monde où règne la mort, à nous avancer vers elle, à pleurer de ses coups, à la craindre pour ceux que nous aimons, à la subir à notre tour, tenons donc nos regards fixés sur cet avenir, plus éloigné pour les uns, plus prochain pour les autres, mais qui lors des rétributions dernières, sera le même pour tous les croyans; et armés ainsi contre les deux inévitables ennemis de notre existence actuelle, l'affliction et la mort, laissons leur sans murmure ce court triomphe de quelques années, de quelques jours, de quelques instans peut-être, ce court triomphe que nous ne pouvons leur ravir; notre triomphe en Christ sera pour l'éternité!

LE REGRET DES TEMPS PASSÉS.

LE REGRET DES TEMPS PASSÉS.

SERMON.

SUR ECCLÉSIASTE VII. 10.

Ne dis point d'où vient que les temps passés ont été meilleurs que ceux-ci; cette demande n'est point selon la sagesse.

MES FRÈRES,

Un des sentimens les plus naturels à l'homme est le regret du passé. Un instinct irrésistible nous y ramène, et y reporte sans cesse nos regards; nous y tenons encore, quoiqu'il soit déjà loin de nous, et comme le faible enfant qui dans les caprices de ses jeux, veut ralentir le mouvement d'une eau qui s'écoule, nous voudrions retenir le passé qui nous échappe, et remonter le cours du temps, que nous avons descendu. C'est là une de nos rêveries les plus douces, une de nos méditations les plus faciles. Quand on fait ainsi le compte de ses jours, on est libre

de s'arrêter où l'on veut, de passer vîte sur les jours de tristesse, de se représenter plus longuement ceux de joie et de gloire. Chacun de ces retours vers les années écoulées augmente d'autant notre fonds d'expérience, et tous sans doute vous vous êtes souvent repliés sur vous-mêmes; tous vous pouvez repasser en idée par les chemins divers, qui des voiles du berceau vous ont amenés si vîte à cet âge, à ce jour, à ce moment.

Toutefois la mémoire, aidée de l'imagination, nous reconduit dans le passé bien en arrière de notre naissance, et nous place au milieu d'hommes qui n'ont pas été nos contemporains. Admirez combien ces images, si animées et si vivantes, s'accordent avec les phénomènes de notre vie, et les facultés les plus mystérieuses de notre ame. L'avenir n'est rien pour nous; c'est une nuit profonde où nous n'apercevons aucune lumière, et le présent, qui seul nous appartient, le présent, notre unique et court empire, nous pèse souvent au point que nous languissons après ce trompeur avenir, qui nous en délivrera. Alors, en attendant, on se réfugie dans le passé; là, le champ est plus vaste, plus ouvert,

plus libre, et l'on peut le parcourir à son aise; là, sont des jours, des années, des siècles, dont l'imagination s'empare, comme d'un domaine sans possesseur, pour en faire presque ce qu'elle veut; alors nous revivons en quelque sorte un âge en un instant; nous recommençons à notre gré l'existence; nous existons une seconde fois. Ce rappel du passé, ce pouvoir de se transporter tout entier en des temps qui ont fui pour jamais, ce don de la mémoire, sans lequel notre intelligence deviendrait un vil instinct, est un des plus nobles attributs de notre nature; il nous rend plus forts que le temps qui nous entraîne, et prouve qu'en dépit de l'apparence, qui ferait croire que nous sommes à lui, il est au contraire à nous. Cet attribut est aussi un des fondemens de la religion, un des moyens de la foi; car un être sans mémoire sera un être sans religion; il faut pouvoir se souvenir, pour entrer en relation avec l'Éternel, et en revanche, la mémoire de l'homme est une des preuves de l'éternité de Dieu.

Laissons cependant ces hautes pensées, et revenons humblement à des méditations plus faciles. Il n'est, hélas! aucune prérogative de

notre nature, aucune faculté de notre esprit, dont nous ne puissions faire un bon ou mauvais usage, et la mémoire même, qui semble de toutes la plus innocente, n'est pas exempte de cette loi commune. Comme tous les instrumens dont l'homme se sert, elle a ses dangers; les souvenirs du passé se changent souvent en regrets, vagues, stériles, amers, qui tourmentent; par cela seul que l'homme se rappelle et se représente le temps écoulé, il est enclin à le comparer au temps qui s'écoule; ces deux exercices de la pensée sont presque inséparables; l'un conduit à l'autre; aujourd'hui et autrefois sont des mots qui se tiennent, et il est rare que l'un sorte de nos lèvres, sans que l'autre l'y suive à l'instant. Sous ce rapport, la mémoire n'est qu'une balance, où nous pesons le présent et le passé; l'essentiel est donc de la tenir juste; mais quelle main est assez ferme? L'expérience ne l'a que trop montré; on l'incline toujours en faveur du passé; il y a dans le cœur humain une mystérieuse propension à louer ce qui fut, aux dépens de ce qui est; les exemples en sont innombrables dans les littératures et les philosophies de toutes les nations, en remontant aux premiers poèmes

de la Grèce, et, comme le texte le fait voir, aux premiers écrits moraux d'Israel, en remontant même au discours que Jacob adresse à Pharaon. Chaque génération à son tour semble s'être efforcée de croire qu'elle avait dégénéré, et si toutes avaient eu raison, nous, les derniers venus, où donc en serions-nous?.... Vous savez à quelles époques dans l'histoire des peuples ce sentiment prédomine; vous savez quand il est le plus injuste et le plus sombre; c'est après ces bouleversemens terribles, qui froissent la société entière; c'est après de longues calamités publiques, au sortir de guerres inutiles et désastreuses; c'est le lendemain de révolutions et de tyrannies, lorsque le monde, un moment ébranlé, cherche à se reconnaître et commence à se rasseoir; alors on s'est accoutumé à être inquiet et mécontent; une anxiété universelle s'est emparée des cœurs; les derniers orages grondent dans le lointain; le moindre bruit effraie comme une tempête; on ne se fie pas à la sérénité des cieux, et le soleil de justice semble encore obscurci. En des temps pareils, les payens disaient à la vertu: tu n'es qu'un vain nom; les chrétiens, qui ne peuvent blasphémer contre la vertu, murmurent

contre la providence, se dégoûtent du présent, et voudraient rentrer dans le passé. Mais la voix du sage parle plus haut que ces regrets, traverse les siècles, et crie aux mécontens: ne dites point d'où vient que les temps passés ont été meilleurs que ceux-ci; cette demande n'est point selon la sagesse.

Examinons, M. F., ce sentiment, dont aucun âge de notre monde n'a été exempt. Ne vous méprenez pas sur le sujet que je vous invite à méditer; je ne viens point discuter avec vous, si notre siècle vaut mieux ou vaut moins que le temps passé; de si tristes débats ne conviennent point à notre chaire paisible; je m'abstiendrai de me livrer à des critiques ou à des éloges des choses modernes; je me garderai surtout de descendre dans le champ stérile de la politique; il ne peut être ici question de la politique des hommes; il s'agit de bien plus, il s'agit de la providence. Je viens donc simplement rechercher avec vous, si nous avons le droit de regretter le passé, quel que puisse être le présent, et j'espère vous montrer que ce regret est déraisonnable

---

Gen. XLVII. 9.

sous le point de vue historique, et téméraire sous le point de vue religieux.

Le regret du passé, l'idée que les temps écoulés valaient mieux que les temps actuels, et que l'on aurait vécu plus heureux, si l'on avait vécu autrefois, est déraisonnable sous le rapport historique. Vous conviendrez que pour justifier ce regard d'envie jeté en arrière, pour regretter à bon droit le passé, il faudrait le bien connaître, et le connaissons-nous assez? Il semble, quand on songe au nombre immense de livres, qui racontent si longuement les faits du passé, il semble que chacun puisse s'en rendre compte, et juger après quelques lectures s'il était meilleur que le présent. Mais regardez de plus près à ce qu'enseigne l'histoire; elle nous expose le sort des nations en grand, bien plus qu'en détail; les évènemens publics, et non les évènemens privés; elle nous retrace l'ensemble d'une époque quelconque, les fortunes d'une guerre, les phases d'une révolution, la fondation, la chute, ou le partage d'un empire, l'asservissement ou la délivrance d'un peuple, un règne de justice ou de

tyrannie; mais tous ces tableaux sont peints en traits généraux; l'histoire ne peut entrer en tous ces détails de misère et de joie, de pauvreté et d'abondance, d'inquiétude et de sécurité, qui nous intéressent le plus, nous qui ne remplissons pas les principaux rôles de ces grandes scènes, et qui, perdus dans la foule, éloignés du centre des évènemens, ne recevons que les contre-coups. L'histoire ne sait que dire des prospérités particulières et inférieures; elles échappent à ses vastes regards; le bonheur domestique n'est pas de son ressort; il y a telle victoire, qu'elle raconte en une page, et dont le récit nous transporte aujourd'hui, qui dans son temps a coûté des larmes à des milliers de familles, et les descendans des vainqueurs, à la vue de leurs trophées, oublient le deuil qu'ont porté les contemporains. Non, l'histoire nous promène dans les palais, les temples, les sénats, les conseils, partout où se voit la vie publique; mais elle ne peut nous ouvrir l'intérieur des maisons plus humbles où la médiocrité habite, ni des ateliers de l'industrie, ni des chaumières de l'agriculture, ni des asiles de l'indigence, et c'est là qu'il faudrait aller frapper de porte en porte, pour savoir si une

époque a été plus malheureuse ou plus prospère que la nôtre. Quoique des calamités soient plus faciles à décrire que des prospérités et des améliorations, il en est des désastres comme des triomphes; les malheurs publics d'une période sont connus; la part de misère qui en revient aux individus, ne peut être appréciée. L'histoire nous aurait appris peut-être qu'Hérode avait fait égorger les enfans d'un village, nommé Bethléhem; elle aurait raconté en quelques lignes ce trait de barbarie, qui a causé le désespoir de tant de mères; mais sans l'évangile, qu'aurions-nous su des fatigues, des dangers, des angoisses, des longs ennuis de la retraite de Marie en Egypte! L'histoire nous aurait appris peut-être que sous le règne d'Achab une famine avait désolé la Palestine, et en effet, un historien profane en a parlé; suivez Elisée dans la chaumière de la veuve de Sarepta; c'est là que vous verrez une humble famille aux prises avec une calamité nationale. Mais pour un tableau de ce genre, combien nous en manque-t-il, et tant que nous n'aurons pas le moyen de connaître en détail le bonheur ou le malheur d'une époque, il sera vrai de le dire, demander pourquoi les

jours passés ont été meilleurs que ceux-ci n'est point selon la sagesse.

Les prestiges de l'imagination s'unissent à la grandeur, à la rapidité des récits de l'histoire, pour défigurer à nos yeux les temps écoulés. On peut comparer la raison à la vue, et l'on se trompe, en contemplant le passé, autant que lorsqu'on regarde dans le lointain. Une scène de la nature, vue de loin, prend un aspect d'ordre et d'arrangement; les aspérités s'effacent; les montagnes s'unissent à la plaine par des pentes faciles; les torrens paraissent des ruisseaux paisibles; on n'aperçoit pas les traces laissées par les dernières tempêtes, et la lueur funeste d'un incendie semble un feu de joie. Ainsi, lorsqu'à travers les années et les siècles, nous regardons vers le passé, une illusion, difficile à dissiper, nous égare; tout nous semble plus paisible, plus beau, plus heureux, et notre raison, séduite presque à son insçu, s'abandonne à cet enchantement, qui n'est troublé par aucun bruit de gémissemens ou de larmes. Qu'y a-t-il de plus magnifique dans l'histoire, que la sortie d'Egypte sous Moise? Ces miracles éclatans, si convenables à cette contrée, à cette entreprise,

à cette époque; cette colonne de nuées sombre ou lumineuse au besoin; cette mer qui s'entrouvre ou se referme, instrument de justice et de délivrance; cette religion qui commence avec le peuple qui la professera; cette loi écrite, et non écrite de main d'homme, voilà ce qui nous frappe et nous éblouit. Mais savons-nous bien ce qu'il en a coûté à Israel? Chaque émigrant n'a point trouvé à chaque pas un miracle, pour le soutenir et le soulager en ce terrible voyage; à côté des merveilles de cette liberté naissante, que de souffrances ont dû prendre place! Les anxiétés du départ, les longueurs du chemin, les ennuis du désert, et les infirmités des vieillards, les fatigues des enfans, les inquiétudes des mères redoublées par le souvenir du deuil qu'elles laissaient derrière elles, les difficultés sans nombre d'une si grande entreprise, dont chacune pesait sur quelqu'un, voilà ce qu'on oublie, et ce qu'il ne faudrait pas oublier..... Et pour vous citer en preuve un évènement plus rapproché de nos jours, quel siècle est plus rempli de choses magnifiques, que celui qui a vu le refuge de vos pères? Quand auraient-ils pu laisser plus de gloire dans la patrie qu'ils abandonnaient,

et en trouver davantage dans la terre hospitalière qu'ils adoptaient pour seconde patrie? Qui n'aurait aimé à voir de près les splendeurs de cette époque, et à rencontrer ses hommes de génie? Mais en ce siècle si brillant, que de larmes ont coulé, auxquelles à peine on prend garde; par quels sacrifices il a fallu payer tant de grandeur, et quand la liberté, la religion, la patrie ont-elles compté plus de martyrs? Voyez donc combien il est difficile de se faire une juste idée du passé, combien d'oublis et d'erreurs se glissent dans les tableaux que l'imagination prévenue en dessine, combien notre main est faible pour tenir la balance des siècles et des générations!

Il arrive même que dans ces jugemens si souvent prononcés à la légère, nous oublions combien un froid souvenir diffère d'un chagrin actuel. Nos prédécesseurs sur cette terre ont emporté leurs afflictions au tombeau; ces misères ne sont pas les nôtres; nous en savons ce qu'ils ont pu nous en dire, et nous contemplons le tableau de leurs douleurs, sans les éprouver ni les craindre. Souffrir, cela occupe toute notre énergie, et remplit toute notre pensée; cela revient d'instant en instant, ou pour mieux dire, cela

ne cesse point, et des maux de notre temps, il faut que nous prenions toute notre part. Mais des maux d'autrefois, dont le souvenir est tout ce qui reste, nous ne recevons qu'une impression vague, rapide, peu profonde, dont la moindre nouveauté nous distrait, et le sentiment de nos propres infortunes, qui nous affecte bien plus vivement que le souvenir d'infortunes anciennes, nuit à la justesse des comparaisons. Il est impossible même de dire avec précision combien cette disposition de notre cœur, cet égoisme de nature contribue à peindre en beau les siècles écoulés, et à rembrunir sous nos regards l'aspect du temps où nous vivons.

Mais enfin laissez moi ramener la question à ses termes les plus simples; l'histoire à la main, cherchez le temps où vous auriez préféré de vivre; laissez moi vous proposer l'un après l'autre les siècles passés, et vous donner à choisir. Prenez garde avant tout qu'il serait imprudent de ne choisir que pour vous seuls, parce que tout homme est placé entre les parens dont il a reçu le jour, et les enfans auxquels il l'a donné; si votre père vit en un temps de désastres, il est bien apparent que vous en subirez

les suites, et que vous souffrirez de ses malheurs; si au contraire la vie de vos enfans semble devoir correspondre à une époque de calamités, vous souffrirez d'avance pour eux; de cruelles inquiétudes, l'ennui de mille incertaines précautions, et de pénibles sacrifices pour désarmer l'avenir, rempliront vos derniers jours. Vous ne pouvez donc choisir pour vous seuls; il faut trouver un temps qui convienne à près de trois générations à la fois, à la vieillesse au moins de vos parens, à votre vie entière, à la jeunesse au moins de vos enfans; c'est là le partage et le cours ordinaire de notre existence.... Eh bien! cherchez, parcourez les annales de l'histoire, interrogez les contemporains de tous les âges; vous ne trouverez aucune période de bonheur, qui soit assez longue; les désastres ici-bas se suivent de plus près; vous trouverez des temps de paix, des règnes de justice, des époques de prospérité; mais vous trouverez aussi, mêlés à ces momens favorables, une guerre, une tyrannie, une révolution, une servitude, des fléaux naturels, ou des persécutions religieuses, qui vous feront dire à chaque instant: non, ce temps ne me plait pas, et rejetant tous les siècles les uns après

les autres, vous redescendrez, sans vous en apercevoir, au temps même où nous vivons, tout étonnés de n'avoir pas fait votre choix. Enfin, songez au poids que devrait jeter dans la balance votre foi, votre culte; car vous comptez sans doute parmi les bienfaits de vos jours la religion que vous professez, la religion que l'on oublie trop au milieu de ces plaintes. Ainsi, lorsque vous demandez avec regret d'où vient que les temps passés ont été meilleurs que ceux-ci, vous ne parlez pas des temps antérieurs au Christianisme, où la meilleure adoration était celle du Dieu Inconnu, où le monde attendait et ne connaissait pas son Sauveur. C'est donc là qu'il faut commencer; le Mosaisme même n'a aucun siècle qui vaille les âges chrétiens. Mais, lors de l'évangile, pendant la vie de Jésus, savez-vous pour qui vous l'auriez pris? Une foi ardente regrette de n'avoir pas vu la crêche, la croix, la tombe, et se place en idée à côté de Siméon dans le temple, de Jean sur le Calvaire, de Joseph à la grotte du sépulcre; une foi plus humble se souvient de St. Pierre, et

---

Actes XVII. 23.

bénit Dieu de n'avoir pas couru le risque d'ajouter un reniement aux siens. Pendant le règne trop court de l'église primitive, pendant les premiers siècles de notre ère, voyez naître les premières sectes, rameaux funestes qui s'étendent de tous côtés et cachent le tronc d'où ils sont sortis; voyez le paganisme s'épurer pour mieux attaquer l'évangile, et l'antique philosophie, en désespoir de cause, le ranger parmi ses systêmes; surtout, comptez les persécutions et les martyres, et jugez s'il était alors facile de rester ferme dans la foi. Cette époque n'est pas close encore, que déjà le culte en esprit et en verité est défiguré; mille inventions humaines s'introduisent dans l'église, et corrompent la simple piété, et vous, les disciples de la Réformation, vous qui professez le Christianisme tel que Dieu nous l'a donné, fondé sur une parfaite liberté d'examen, de conscience et de rites, vous ne regrettez point les temps qui en ont précédé le réveil. Qu'ai-je besoin dès lors de vous traîner à travers toutes les horreurs du moyen âge, et de vous demander si vous les auriez aimées; époque funeste, telle que ce monde n'en reverra plus, et que Dieu

semble avoir permise, pour apprendre à l'homme ce qu'il deviendrait sans Christianisme, ou avec un Christianisme faux, et un évangile fermé! Trois siècles environ restent, entre lesquels il semble que votre choix pourrait hésiter. Mais lors des premiers essais et des longs commencemens de la Réforme, savez-vous si vous auriez préféré les ténèbres ou la lumière, et dans quel esprit vous auriez lu la Bible retrouvée, et dans quel doute involontaire ou intéressé vous auriez langui? Pendant les guerres sanglantes et les persécutions acharnées par lesquelles la réforme a passé, oserez-vous dire que votre foi serait sortie victorieuse et pure de ces combats? Depuis l'époque où la religion s'est contentée d'une paix politique, ne pouvant en obtenir d'autre, quelle triste alternative pour un chrétien protestant, d'être persécuteur au nord de la chrétienté, ou persécuté au midi! Enfin, dans le siècle qui précède le nôtre, pendant cette guerre à mort, que l'incrédulité a déclarée au Christianisme, et qui a entraîné tant d'esprits supérieurs, êtes-vous sûrs que l'arme du ridicule, qu'ils maniaient si bien, n'aurait pas triomphé de vôtre piété: êtes-vous sûrs que vous ne vous

seriez pas assis près d'eux à ce banc des moqueurs, qui est presque vide aujourd'hui? Non, nous savons tous ce que nous sommes; mais nul ne sait ce qu'il aurait été.

Jusqu'ici, M. F., je ne vous ai parlé que de l'homme, de ses illusions et de ses erreurs; il est temps de vous parler de Dieu; il est temps de faire intervenir dans la discussion du droit de juger et de regretter le passé, cette providence suprême, pour qui un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour, et dont les voies impénétrables embrassent les intérêts et les siècles de l'humanité entière. Voyons si l'humble soumission que la religion exige, n'est pas ici d'accord avec la prudente réserve que nous conseillent les leçons de l'histoire. Une première réflexion se présente. L'homme a péniblement calculé le cours de sa vie; il a compté les jours nécessaires, pour qu'une génération naisse, vive et meure; il a placé en quelque sorte des berceaux à une extrémité de cet intervalle; à l'autre bout, il a creusé des tombes;

2 Pierre III. 8.

il a mesuré l'espace compris entre ces langes et ces linçeuls, et à force d'expérience, il s'est arrêté à diviser chaque siècle entre trois générations; il donne à chaque génération environ trente-trois années. Voilà ce que l'homme a dit; mais Dieu n'a rien dit de pareil; Dieu a simplement déclaré dans sa parole, qu'il y a un temps pour toutes choses, et entre autres, un temps de naître et un temps de mourir. C'est là le seul compte de la vie qui soit véritable, le seul qui convienne à Dieu, le seul qui s'accorde avec sa providence. Toute autre mesure, tout autre calcul n'est qu'un artifice qui aide la mémoire, ou une expression qui embellit le langage. Dieu n'introduit point les hommes dans ce monde, et ne les en rappelle point, par générations; il ne nous compte pas ainsi; nous n'arrivons pas au même instant ici-bas, et un même instant ne nous voit point repartir; Dieu choisit pour chacun l'époque où il doit vivre, comme il a choisi pour Adam celle où il l'a créé; Dieu marque dans l'éternité qui est à lui, notre part de temps. Est-ce à nous de murmurer de son choix, d'être jaloux de nos ancêtres, de désirer un autre

Eccl. III. 2.

partage dans les siècles, de redemander le passé, et de trouver que le temps de notre vie n'est pas assez bon? Lors de la mission de Moise, Dieu sanctionnait toutes ses lois, en disant: je suis l'Éternel! Voilà, M. F., la sanction de notre vie; car le temps appartient à celui auquel appartient l'éternité; seul, il en dispose; nous, nous devons prendre humblement ce qu'il en donne, ne regarder en arrière que pour marcher avec plus de confiance en avant, et, quand sa voix toute-puissante nous appelle du sein du néant, remplir sans murmure la tâche de notre vie, quel que soit le siècle qui passe, comme un enfant docile étudie sa leçon, quelle que soit l'heure qui sonne.

Mais appliquons un moment aux voies de la providence ces calculs humains; admettons que Dieu se détermine, comme nous, par jour, par année, par siècle; supposons que dès le premier jour de chaque génération nouvelle, Dieu lui prépare sa destinée terrestre, sa part de bonheur et de malheur, et pour vous citer un exemple qui explique parfaitement cette idée, supposons que Dieu en agisse avec le genre humain comme avec Israel sortant d'Egypte; qu'il décide ainsi

le sort particulier de chaque génération, lui promette une abondance de manne, et lui dise en quel désert tomberont ses cadavres. Alors, je vous le demande, Dieu fait-il quelque différence entre les générations humaines; est-il partial envers elles; peut-il aimer l'une plus que l'autre; les hommes de tous les âges ne sont-ils pas égaux à ses yeux, comme ceux de tous les pays; ne sont-ils pas tous, au même titre, ses enfans, ses créatures, et pour nous protéger, pour nous bénir, qu'importe à ce Dieu éternel le temps où nous vivons? Jamais il ne s'est laissé sans témoignage, et ses yeux ont été constamment ouverts sur notre monde, sur toutes les naissances, les vies, et les morts de l'humanité. Ce Dieu, qui nous a faits libres, qui nous laisse recueillir les fruits de nos œuvres, et qui rend nos générations responsables entre elles, ne peut donner à des siècles de barbarie, d'ignorance, d'idolâtrie et de guerre, les avantages de la civilisation, de la vérité, de la paix; mais le principe demeure incontestable, que la providence n'est jamais entachée de partialité; car Dieu est

---

Actes XIV. 17.

le Dieu de tous. Lorsque le prophète Samuel, frappé de la stature majestueuse d'Eliab, le frère aîné de David, se disait en lui même: voici l'élu de l'Eternel, il entendit la voix divine répondre à sa pensée: Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes, Dieu n'a égard qu'au cœur! M. F., sa providence suit pour les générations les mêmes voies de justice que pour les individus. Il semble, je l'avoue, quand on jette sur le passé un regard superficiel, il semble que quelques générations aient été plus favorisées; que tantôt plus prodigue, tantôt plus avare, la bonté divine observe dans le partage de ses dons des règles inconnues, seconde un jour et retarde un autre les progrès de l'humanité, allège au hasard ou appesantisse ses chaînes, et verse sans choix l'abondance ou la fertilité sur le vaste champ de la civilisation. Il n'en est point ainsi. Vous savez qu'on remarque dans l'histoire quatre siècles plus brillans que les autres, plus remplis de génie, de gloire et de grandeur, qui portent quatre noms célèbres auxquels on les reconnaît, et qui vivront

---

1 Sam. XVI. 6.

éternellement dans la mémoire; jamais on n'a vu plus de grands hommes s'élever à la fois; jamais plus de chefs-d'œuvre, plus de monumens admirables, de découvertes étonnantes, d'ouvrages sublimes, et comme nous avons tous dans la vie des momens heureux, où notre esprit prend l'essor, et se sent capable de plus de mémoire, de travail, d'attention, de talent que d'ordinaire, on croirait que dans le cours des âges le genre humain de temps en temps se réveille, s'élance en une phase nouvelle de sa destinée, agrandisse sa sphère d'activité, et recule les bornes de son intelligence. Mais Dieu n'a point égard à ces apparences, et chose remarquable! ces quatre époques si fameuses n'ont pas été, de beaucoup s'en faut, des époques de calme, de paix et de prospérité publique. Quand les passions humaines sont vivement excitées, alors viennent les chefs-d'œuvre, et nous ne le savons que trop, les plus grands génies apparaissent, comme les plus brillans phénomènes, au sein des orages. Mais tandis que les hommes s'agitent ainsi sur cette poudre où ils doivent rentrer, la providence poursuit silencieusement ses impénétrables desseins, tous dirigés vers un

grand bien final, qu'elle est sûre d'atteindre, et que seule elle voit dans l'avenir. Dieu ouvre sa main, et les enfans des hommes sont rassassiés; il la ferme, et la famine les dévore; il détourne sa face, et les nations périssent; il regarde, et elles revivent; il livre la terre à un homme, ou il envoie quelques flocons de neige, auxquels on pense trop tard.... et la face du monde est changée,.... et nous, imperceptibles au milieu de ces grandes choses, nous qui ne sommes que d'hier et qui demain ne seront plus, nous oserions demander à la providence pourquoi nous vivons aujourd'hui, plutôt que demain ou hier..... Pourquoi? Parce que Dieu l'a voulu, et il ne s'agit pas d'en savoir davantage; il s'agit de vivre, puisqu'enfin nous sommes, et que Dieu nous a faits.

Une preuve incontestable que les générations humaines sont égales aux yeux du Seigneur, est la différence même des dispensations qu'il leur envoie; car cette différence provient de ce qu'il envoie à chacune les dispensations qui lui conviennent le mieux. Deux moyens, dont la simplicité

Ps. CXLV. 16.

et la sagesse étonnent, servent à cette fin. Le premier est qu'il règne je ne sais quel accord secret, un système admirable de compensation entre les destinées et les forces humaines, et que l'homme est fort, selon qu'il a besoin de l'être; il s'élève à la hauteur des évènemens de son siècle, et son énergie s'accroît en proportion. Voyez dans l'histoire de tous les peuples, lorsqu'une tyrannie sanglante l'emporte, lorsque les échafauds servent si souvent qu'on n'a pas le temps de les défaire, voyez avec quelle facilité on meurt; on se familiarise avec les supplices; on s'accoutume aux bourreaux; une résignation tranquille s'empare des esprits, et contient même les pleurs; la jeunesse regrette à peine ses beaux jours; l'opulence, ses trésors; la science, ses études; la gloire, ses trophées; tout ce qu'on demande, c'est de mourir ensemble, et les méchans seuls meurent avec lâcheté. Appliquez encore cette loi de notre nature à la patrie, à la liberté, à la religion; partout, l'amour de la patrie se réveille avec ses dangers, ses hontes et ses malheurs; la liberté a le plus de partisans pendant une servitude, et souvent ce sont les despotes qui, sans le vouloir, délivrent les peuples; la

religion ne manque jamais de martyrs prêts à mourir pour elle, et pour la faire fleurir, il suffit de la persécuter..... Et le second moyen, par lequel la providence accorde à chaque génération ce dont elle a besoin, est que les découvertes, les inventions, les établissemens, et même les hommes viennent toujours à propos. Cette pensée nous ouvre un champ trop vaste pour essayer de le parcourir; laissons les choses, et parlons des hommes. M. F., on dispute si les grandes circonstances font les grands hommes, et s'ils suivent le torrent plus qu'ils ne le dirigent, ou si, créateurs en quelque sorte de leur destinée, ils s'élèvent par eux-mêmes et font de leur temps ce qu'il veulent; la vérité peut-être est dans ces deux pensées réunies; mais peu nous importe, à nous qui croyons en une providence. Depuis les premiers âges jusqu'à nos jours, il est certain que le monde a vu paraître à temps les hommes extraordinaires dont il a eu besoin, et l'histoire seule de la religion est une longue démonstration de ce fait. Le monde a attendu son Sauveur; mais, excepté lui, il n'a attendu personne. Il fallait un vrai croyant, dans toute la simple beauté de ce titre, pour être le père

des croyans, et sauver d'un oubli universel et irréparable l'unité de Dieu et la promesse du Rédempteur; Abraham a paru. Il fallait un législateur pour former le peuple dépositaire de ces deux vérités, et pour mettre par écrit la religion pure, que la tradition ne pouvait plus conserver; Moise a paru, Moise, étonnant pour tous les siècles, et surtout pour le sien! Il fallait un chef pour établir ce peuple, et ce qui semblait impossible, Moise, hors de sa famille, trouve un successeur digne de lui, Josué. Quand ces tribus nomades se sont lentement changées en nation agricole et sédentaire, il fallait un roi conquérant, pour donner gloire à ses armes, David fonde la monarchie d'Israel; un roi pacifique, pour donner gloire à son culte et à ses lois, Salomon le met à la tête de la civilisation du temps; un dominateur pour le châtier, et Nébucadnetzar vient frapper aux portes de Jérusalem, et la captivité extirpe en Israel l'idolâtrie, que rien n'avait pu détruire; un libérateur, alors, pour lui rendre sa religion avec sa patrie, et Cyrus a été appelé d'avance par son nom. Dans l'intervalle du dernier prophète et du précurseur, il était bon d'unir les trois continens et d'y

répandre la langue future de l'évangile, pour que le Christianisme y entrât à la fois; les victoires d'Alexandre et des Romains l'ont fait. Il était bon ensuite de pacifier, un moment au moins, le monde, et la faible main d'Auguste a fermé le temple de la guerre. Alors, il fallait fonder l'église; il fallait les Apôtres, et quels hommes ont été ces péagers et ces pêcheurs; qui leur ressemble entre tous les enfans d'Adam? Vainqueur des philosophies, des idolâtries et des persécutions, le Christianisme, en combattant encore, devait subir, comme toutes les bonnes choses de la terre, l'épreuve de la puissance et de la prospérité, et Constantin l'a placé sur le trône. Dès ce jour, riches en mondains avantages, les chrétiens se sont appauvris en foi et en charité; l'esprit de secte remplace de plus en plus l'esprit de l'évangile; tout un continent commence à se séparer d'eux; les ténèbres du moyen âge se déploient, et quand le Christianisme, devenu méconnaissable, semblait perdu pour jamais, quand l'évangile en manuscrit était presque sorti de la mémoire des hommes, on a découpé quelques lettres de bois, on a fondu quelques lettres de métal; cette simple invention

a sauvé le Christianisme; quatre-vingt ans après, nos glorieux réformateurs lui ont rendu sa vérité primitive, et aujourd'hui, à force de civilisation et de liberté, la Chrétienté est maîtresse du genre humain; sa petite Europe vaut le reste du monde; elle le domine, avant de le convertir, et pour détruire aujourd'hui le Christianisme, il faudrait anéantir à la fois tous les exemplaires de l'écriture qui existent, et tous les moyens de les renouveler..... M. F., qui peut méconnaître à de tels traits le vouloir de Dieu et le règne de Christ? La providence n'est qu'un vain mot, si elle n'est pas dans ces grandes choses. Convenez donc que tout regret du passé n'est point selon la sagesse, et que si l'homme est toujours homme, Dieu est toujours Dieu! Quelle profonde confiance doivent nous inspirer ces pensées! Avec quel courage nous devons lutter contre les imperfections qui restent, souffrir notre part des maux qu'elles causent, et vivre avec nos contemporains, en reconnaissant qu'ils sont dignes de l'être. Il faut donc, sans regrets, abandonner le passé aux morts, et accepter avec confiance le présent; il faut le prendre tel qu'il est, et ne lui demander que ce qu'il peut

donner; il faut examiner sans relâche, retenir ce qui est bon, délaisser ce qui est mauvais, compter beaucoup sur l'avenir, et commencer, même sans espoir de finir. A chaque jour suffit sa peine! Cette parole du Christ est vraie pour l'existence de l'humanité, comme pour la vie de chaque mortel. Oui, à chaque génération suffit son temps, et à l'avenir du genre humain suffira ce qui reste de siècles avant leur consommation, et à l'éternité suffira l'éternité!

---

1 Thes. v. 21. Matt. vi. 34.

LA CONSCIENCE.

LA CONSCIENCE.

SERMON

SUR ACTES XXIV. 16.

Je travaille toujours à avoir la conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.

MES FRÈRES,

Un des faits les plus remarquables de ce monde, un de ceux dont tous les hommes font l'expérience, et qui confirment avec le plus de clarté ce grand principe, le fondement de toute religion et de toute philosophie, que Dieu nous a créés pour nous rendre heureux, est la différence profonde des deux sortes de biens qui remplissent notre vie mortelle: les uns, que nous pouvons perdre à chaque instant; les autres, dont rien ne peut nous priver, et que nous ne perdons jamais que par notre faute. Cette distinction, qui nous échappe au milieu de l'ardeur de nos jouissances, de l'entraînement

de nos désirs, ou du tumulte de nos regrets, cette distinction peut-être vous étonne au premier aspect, et peut-être même refuserez-vous d'abord d'y croire. Nous sommes si accoutumés à entendre parler de l'incertitude et de la fragilité des avantages d'ici-bas, nous sommes si accoutumés à entendre retentir à notre oreille le mot de Salomon : vanité des vanités, tout est vanité ! qu'une exagération involontaire nous fait trouver les choses terrestres plus légères et plus vaines qu'elles ne sont; delà vient que souvent nous n'attachons pas assez de prix à des facultés et des droits, qui en ont beaucoup; delà vient qu'on nous trouve incrédules, en parlant de biens terrestres que rien ne peut nous enlever. Gardons de nous laisser aveugler par ces tristes préjugés, où se complait le fanatisme; notre vie est une vapeur; mais cette vapeur même a son poids; sans doute au milieu de la poudre où nous vivons, on voit beaucoup de maisons bâties sur le sable, que les vents et les torrens détruisent; mais il en est d'autres en grand nombre, bâties sur le roc,

---

Ecc. I. 2. Mat. VII. 24, 26.

et que les orages de ce monde ne peuvent détruire.

Les exemples abondent, pour confirmer tout ce que je viens de vous dire, et votre expérience va se trouver d'accord avec ces réflexions. En première ligne parmi les choses terrestres que chaque instant peut nous enlever, les plus pauvres d'entre vous savent qu'il faut compter les richesses. En vain l'on s'efforce de leur donner un fondement inébranlable; leur nature est de ne pas en avoir; combien d'indigences imprévues et subites l'ont montré; souvent, tandis que l'on s'endort sur la foi d'une tranquille opulence, au milieu de trésors héréditaires, au sortir de fêtes somptueuses, il suffit d'une amitié infidèle ou imprudente pour se voir enveloppé dans une ruine éloignée, et devenir pauvre tout à coup, quand on se croyait riche comme à l'ordinaire....! Et quels honneurs a-t-on inventés, qui soient sûrs pour plus d'un jour? La faveur des cours et des sénats, des peuples et des armées, n'est souvent qu'un moment de caprice, et combien de favoris, entrant pleins d'orgueil dans le palais de leur maître, n'en sont sortis que pour conduire par la bride le cheval de leur concurrent,

de leur ennemi! La gloire, qui semble plus indépendante, n'est aussi qu'une éclatante tromperie; il suffit d'un effort de trop pour la perdre, d'un mot de calomnie pour la noircir, d'une courte absence, pour ne pas la retrouver au retour, et une fois descendu de son char, il est rare qu'on y remonte jamais. La santé peut à tous les momens de la vie nous quitter sans espoir; on sort le matin plein de vigueur et de force; c'est assez d'un faux pas en chemin, d'un souffle dans les airs, du moindre accident, de la plus légère blessure, de quelques gouttes d'un breuvage, de quelques miettes d'un aliment, pour rentrer le soir avec le germe d'une maladie ou d'une infirmité, qui ne s'arrêtera pas avant que les vers du sépulcre l'arrêtent. La vie enfin, la vie est plus incertaine à elle seule que tous les biens qui l'embellissent, et notre œil ne jette aucun regard, notre poitrine n'exhale aucun souffle qui ne puisse être le dernier. Toutes ces choses, vous le voyez, n'ont rien de stable et de fixe; elles nous échappent comme une ombre, quand nous croyons le plus fortement les tenir, et quelque différente que soit leur valeur, toutes appartiennent à la partie la moins noble de notre

être, à la moitié la moins sainte de notre existence; toutes dépendent jusqu'à un certain point de ce corps, qui n'est que poudre, et qui doit y rentrer.

A ces biens si fugitifs, opposez ceux qui ne le sont pas, vous les reconnaîtrez à l'instant pour les meilleurs, les plus précieux, les plus utiles, et aussi les plus sublimes et les plus saints. Qui peut enchaîner l'indépendance de vos pensées; qui peut vous empêcher d'exercer à votre gré votre intelligence et votre imagination, de regarder autour de vous en liberté, et de vous approprier en idée tout l'univers? Si vous avez nourri votre esprit de nobles connaissances et rempli votre mémoire de nobles souvenirs, ces fruits de vos veilles, est-il possible de vous en priver? Admirable arrangement de notre sort! Quand l'homme a étudié, ses études sont à lui pour toujours, et son savoir forme un bien dont rien ne peut le dépouiller. Emprisonné pour avoir annoncé le mouvement du globe de la terre, l'astronome tracera sur les murs de sa prison l'orbite qu'il parcourt, et quand on a jeté dans d'obscurs cachots des malheureux, condamnés au supplice de ne rien faire,

livres et instrumens, on pouvait tout leur ôter, tout leur interdire, excepté leur raison, leur mémoire, et les trésors dont elle était enrichie. Votre foi, votre espérance, votre piété, le pouvoir et le moyen de prier vous restent toujours; rien ne vous rendra incrédule et impie, si vous ne voulez pas l'être; personne ne peut vous faire oublier Dieu, que vous-mêmes. Votre paix domestique, cette joie, cette consolation sans laquelle aucune félicité ne peut être douce, ni aucune peine soulagée, vous appartient sûrement, et il ne tient qu'à vous d'en jouir, jusqu'au moment où la paix des cieux, qui seule est meilleure, la remplacera. Vos affections, enfin, celles qui demeurent encore parmi les vivans, celles qui ont à traverser des tombeaux, vos affections sont des liens, que le monde entier ne peut rompre, et libres dans ces tendres sentimens, amis, parens, famille, nous sommes maîtres d'aimer jusqu'à la fin ceux que nous aimons, et de nous souvenir sans cesse de ceux qui ne sont plus. Tous ces avantages, ces pouvoirs, ces droits, les vrais titres de noblesse de la nature humaine, les biens les plus dignes de créatures formées à l'image de

Dieu, douées d'intelligence et destinées à une immortalité de lumière, d'amour et de sainteté, sont indépendans des vicissitudes de ce monde; dépouillés de tout ce qu'il peut nous ravir, ces biens nous restent, comme un dernier débris de notre primitive innocence, comme un premier gage de notre grandeur future; la source en est au ciel; elle ne peut tarir, et de ces meilleurs de nos biens, le seul, peut-être, qui reste à signaler, est celui que St. Paul recherchait avec tant d'ardeur, une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes!

Toutefois, je me hâte d'en convenir; ce n'est pas sans exception et sans réserve que ce bien compte parmi nos avantages assurés; car il s'agit ici de la conscience, non pas seulement quand elle se replie sur elle-même et se félicite de sa paix intérieure, mais quand elle s'ouvre aux regards et réclame des témoignages d'approbation. Suivons donc fidèlement les pensées du texte, où chaque mot a sa valeur.

C'est devant le gouverneur Félix, en réponse au discours de Tertulle, orateur mercenaire, gagé

par les Juifs pour soutenir leur accusation de sédition et de sacrilège, que St. Paul a fait cette déclaration mémorable, où brillent toute la noblesse et la force de son caractère. Mais dans le fond, les conjonctures où l'apôtre alors se trouvait placé, et les calomnies qui pesaient sur lui, n'ajoutent que faiblement à l'intérêt de cette parole et à l'utilité de cet exemple; car il n'est aucune circonstance où nous ne devions tenir ce langage et déployer ce sentiment. La paix de la conscience est une affaire de tous les momens et de tous les lieux, que les vicissitudes de la vie n'interrompent pas; nous emportons partout et toujours notre conscience avec nous; agitée ou tranquille, elle est sans cesse un fardeau ou un soutien; il faut qu'elle soit l'un ou l'autre, et cela n'est pas vrai seulement au pied du tribunal de Félix et au bruit du discours de Tertulle, cela est vrai partout.

Si l'occasion où cette parole a été prononcée, n'a que peu d'importance pour qui l'étudie, le sens en offre beaucoup. Les termes, dont St. Paul se sert, ont une force et une concision, qu'il faut désespérer peut-être de bien rendre; mais

on n'affaiblit point cette profession de foi morale, en la développant, et il était nécessaire d'en avertir, pour ne pas encourir le reproche de dire plus que le texte indique et contient; cette énergie, cette profondeur est toute dans les nuances du sens, et c'est précisément lorsqu'il s'agit de conscience, que les nuances les plus délicates ont un grand intérêt. Quand David, dans la caverne de Henguedi, se contente pour toute vengeance de couper le pan du manteau de Saul endormi, au lieu de le frapper, l'historien sacré ajoute: David fut touché en son cœur de ce qu'il avait coupé le pan du manteau; on peut entendre ces mots de deux manières; ils expriment simplement l'émotion naturelle, que cette rencontre et cette générosité avaient excitée dans l'ame du héros Hébreu, ou bien un secret reproche de sa conscience, qui après coup lui faisait voir un peu trop d'ostentation dans ce pardon magnanime, un trop grand soin d'humilier son ennemi, en l'épargnant. Cet exemple vous montre combien, quand la conscience est en jeu, les moindres sentimens

---

1 Sam. XXIV. 6.

sont dignes d'étude, et les moindres mots dignes d'attention. Ne craignons donc pas d'entrer en trop de développemens; la conscience de St. Paul, autant que celle de David, mérite qu'on l'approfondisse. D'ailleurs, ce n'est pas la seule fois qu'en se rendant justice à lui-même, St. Paul emploie ces expressions; il semble les avoir affectionnées; on les retrouve souvent dans ses discours et ses écrits, et c'est en rapprochant ces témoignages et ces aveux dispersés dans les Actes et les Epitres, que nous pourrons nous élever à l'idée imposante de tout ce que St. Paul entend par une conscience sans reproche. En plaidant sa cause devant le sanhédrin, avant de venir la plaider devant le gouverneur, il avait déjà dit: Hommes Frères, je me suis conduit en toute bonne conscience devant Dieu jusqu'à ce jour. Il montre quel empire la conscience exerce sur la conduite, lorsqu'il rappelle aux Romains comment les gentils eux-mêmes ont trouvé une loi dans leur conscience; lorsqu'il ordonne aux Corinthiens de respecter les droits de la conscience, jusque dans ses scrupules, ses erreurs

---

Actes XXIII. 1. Rom. II. 15. 1 Cor. VIII. 7, 10, 12. X 28.

et ses faiblesses; lorsqu'il explique à Tite comment tout est pur pour ceux qui sont purs, comment tout est impur, pour ceux dont la conscience et l'entendement sont souillés; lorsqu'il dépeint à Timothée ceux dont la conscience est cautérisée, soit que cette vive image indique la note d'infamie qu'imprime la honte du péché, soit qu'elle marque la dureté d'une conscience, insensible comme une chair morte sous l'empreinte d'un fer brûlant. Ailleurs, l'apôtre appuie plus fortement encore sur l'union des sentimens religieux et de la paix de la conscience, dans ses recommandations à Timothée de garder la foi en une bonne conscience, de retenir le mystère de la foi en une conscience pure, et plus tard, lorsqu'il se rend le témoignage d'avoir servi Dieu, comme ses ancêtres, avec une pleine sincérité de conscience. Mais l'exemple de sa race ne lui faisait point oublier en quoi consistait ce service de piété; il écrivait aux Hébreux que les sacrifices et les offrandes ne pouvaient sanctifier la conscience, et que le sang de Christ la

---

Tite I. 15. 1 Tim. IV. 2. I. 19. III. 9. 2 Tim. I. 3. Heb. IX. 9, 14.

purifie des œuvres mortes, afin qu'on serve le Dieu vivant. Enfin, St. Paul en appelle à sa conscience en fait de charité, quand il dit aux Romains, avec cette extrême énergie de langage qui n'appartient qu'à lui: ma conscience me rend témoignage; je souhaiterais d'être séparé de Christ pour le salut de mes frères, et au début même de son épitre à Timothée, il regarde une conscience droite et sincère, comme une des sources d'où la charité procède. Dans ces belles paroles, écrites avec réflexion ou avec transport par cet homme extraordinaire, que Dieu semble avoir chargé de représenter à lui seul toutes les vertus et les forces du Christianisme, dans ces belles paroles vous voyez à découvert tous les secrets et les témoignages d'une conscience sans reproche; vous passez en revue les traits principaux auxquels se rattachent tous les autres, et qui se réduisent, ce me semble, à trois. D'abord, l'intégrité, cette antique vertu des premiers âges, qui s'appelait au temps des Hénoch et des Abraham, marcher avec Dieu; l'intégrité, c'est-à-dire, cette sincérité en discours,

---

Rom. IX. 1. 1 Tim. I. 5.

cette droiture en actions, cette noblesse en procédés, cette ouverture de cœur et cette franchise de conduite, et cette délicatesse scrupuleuse dans toutes les affaires d'intérêt, et cette fidélité dans les engagemens et les amitiés, toutes qualités indispensables à une conscience sans reproche. Le second caractère est la piété, fondée sur l'espérance et la foi; la piété, qui sert Dieu comme il veut être servi, qui mêle une douce sanctification à tous les devoirs de l'intégrité, qui leur donne pour ainsi dire une couleur divine, les assure par la vigilance et les embellit par l'humilité, montre à nu toute la faiblesse humaine, et développe toute la puissance du secours promis par cette voix céleste: ma grâce te suffit! Enfin, pour dernier trait, il faut compter la charité, ce lien de la perfection, qui empêche l'intégrité de devenir trop rude, et la piété même de devenir trop sévère; la charité qui règle toutes les affections, mesure leur étendue, fixe leurs droits, et maintient l'accord entre elles, nous apprend à aimer comme nous devons aimer, et fonde en quelque sorte la paix de la conscience sur la paix du monde.

---

2 Cor. XII. 9. Col. V. 14.

Voilà, M. F., selon la doctrine et l'exemple de St. Paul, les sentimens d'une conscience sans reproche; l'intégrité, la piété, la charité, voilà ce que notre conscience exige de nous tous; sans l'accord de ces témoignages, elle refuse de nous laisser en repos, et ces pensées sans nul doute s'offraient à l'esprit de l'apôtre, quand il disait à Félix: je travaille toujours à avoir la conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes..... Je travaille! Prenez garde à ce mot si simple et si fort, et à tout ce qu'il emporte avec lui. C'est donc un travail que de mettre sa conscience en cet état, que d'arriver à en obtenir ce témoignage, que de réussir à en fonder la paix sur ces sentimens d'intégrité, de piété, et de charité, qui suffisent à tout, et finissent par s'assujétir entièrement notre conduite, notre vie, notre ame, notre mort même?... Oui, c'est un travail, dans toute la force de ce mot; c'est, selon l'idée de l'apôtre, un travail à faire sur soi-même, à poursuivre dans le secret de ses propres pensées, à continuer jusque dans les derniers replis de son ame, et qui consiste à extirper dans l'intérieur de soi le mal qui s'y trouve, pour le remplacer par

le bien qui y manque. Oui, c'est un long travail, qui ne peut se finir en une fois et à jour fixe, se compléter à tel ou tel âge de la vie, à tel ou tel moment de la carrière, ou pour mieux dire, il ne s'achève jamais; il se consolide, se perfectionne, s'épure continuellement; car on ne peut avoir une trop bonne conscience. Oui, c'est un travail, que nul ne peut faire pour vous, que chacun doit commencer sans retard; tout délai le rend plus nécessaire et plus difficile, et poursuivre sans interruption; toute interruption fait perdre ce qu'on avait gagné, et c'est un travail indispensable, parce que vous n'avez ni le droit ni le moyen de l'éviter; le droit, puisque ce serait le privilège d'être méchant sans remords; le moyen, puisque votre conscience, quoi que vous fassiez, ne restera pas neutre entre le bien et le mal, et si vous ne travaillez pas à l'épurer, vous travaillerez à l'endormir..... Mais aussi, c'est un travail sûr, qui doit réussir, que le plus simple et le plus faible peut entreprendre avec une pleine certitude de succès, et auquel le secours de la grâce ne manque jamais; un travail, qui récompense toujours des peines qu'il donne, et dédommage

toujours des sacrifices qu'il impose, où le repos est en raison de la fatigue, et la couronne en proportion de la victoire; un travail enfin, qui fait semer quelquefois avec larmes, mais où l'on moissonne avec chant de triomphe.

Ce travail, quoique intérieur et secret, ne se fait pas sans témoins et sans juge; à mesure qu'il avance, il perce toujours d'une manière ou d'autre au dehors, et ce n'est jamais pour soi seul que l'on a une bonne ou une mauvaise conscience. Nos semblables ont intérêt à ce que nous soyons intègres, pieux et charitables, et notre Dieu, à ces signes, nous reconnaît pour disciples de Christ. Ces simples considérations suffisent pour vous montrer combien St. Paul avait raison de travailler à avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Mais ces deux dernières pensées ne peuvent se réunir en une. Les hommes ne sondent pas les cœurs et les reins, ne peuvent apercevoir de loin les pensées, et connaître les paroles avant qu'elles soient prononcées; ils ne jugent que les apparences; ils se trompent, et sont trompés.

Ps. CXXVI. 5. VII. 10. Apo. II. 23. Ps. CXXXIX. 2. 4.

Dieu, au contraire, connaît non seulement nos actions, nos discours, nos prétextes, mais nos pensées et nos motifs. Ces différences sont immenses, sont inévitables, sont universelles, au point qu'elles ont passé dans le langage ordinaire, qui distingue entre bonne conscience devant Dieu et bonne renommée devant les hommes, et pour parvenir plus sûrement à ne rien omettre et à ne rien confondre, je vous engage à considérer tour à tour les trois positions, qui seules sont possibles: une conscience sans reproche devant les hommes, et non devant Dieu; une conscience sans reproche devant Dieu, et non devant les hommes; enfin, une conscience, aussi pure, mais plus heureuse, et sans reproche devant Dieu et devant les hommes.

Il faut en convenir; tous les vices sont habiles à prendre l'apparence des vertus; toutes les passions, quand elles le veulent, sont adroites à se déguiser, et ce monde n'a pas vu commettre une seule méchanceté, qui n'aît eu son excuse prête. Toutes ces déceptions ne se

ressemblent pas; il y a loin de cette hypocrisie profonde et systématique, qui se fait une longue étude de tromper la société entière, qui change la vie en un long mensonge, dont chaque démarche, dont chaque mot est un piège, et qui se sert de la religion même comme d'un voile aux plus abominables excès; il y a loin de cette hypocrisie rare et difficile, à ces petites hypocrisies de tous les jours, presque insensibles et point bruyantes, qui ne servent et ne durent qu'un moment; celles-ci sont plus communes; le monde en est plus rempli qu'on ne pense; légers mensonges, on se les permet, pour se rendre la vie plus douce, s'épargner des désagrémens, des humiliations, des ruptures, et même pour se faire des amis. L'orgueil ne prend-il pas souvent les formes de la modestie; alors on rabaisse son mérite, pour aiguillonner l'admiration, et l'on évite de se glorifier soi-même, pour mieux en laisser à d'autres le soin. Ces gens, qui ont précisément assez de probité, pour qu'on ne puisse les accuser tout haut d'en manquer, n'affectent-ils pas les plus grands scrupules, au moment même où ils en ont le moins? Souvent les plus emportés parlent de

douceur; les plus intempérans parlent de modération; les plus sensuels, de pureté de mœurs; les plus vindicatifs, de pardon des offenses, et même en fait de religion et de piété, que d'incrédules, depuis que l'incrédulité n'est plus une mode, ni une fortune, ni une gloire, ni une philosophie, que d'incrédules veulent l'être, et ne veulent point passer pour tels! Qu'arrive-t-il, lorsque ces artifices, qui commencent par un hasard, qui deviennent une habitude, et qui finissent par se former en système, réussissent à la longue, et font une réputation?.... M. F., on a dit de l'hypocrisie qu'elle est un hommage que le vice rend à la vertu; cet hommage n'est rendu qu'aux yeux du monde, la conscience alors est sans reproche devant les hommes, et non devant Dieu. Tout serait bien, si Dieu n'en savait pas plus que les hommes; mais il sait tout ce que nous ignorons, et la conscience, en cet état, arrive bientôt à se repentir de s'y être mis. Nul n'est hypocrite avec soi-même; nul ne se trompe soi-même; nul ne se fait illusion comme à autrui; on peut accepter des respects, des éloges, des marques de confiance et d'amitié; mais on ne peut se faire croire

qu'on les mérite. Alors, en dépit de sa paix apparente, cette conscience, qui n'est bonne que devant les hommes, tourmente sans relâche; c'est un poids d'autant plus pesant, qu'il faut le feindre léger; plus on plait aux autres, moins on se plait à soi-même; on succombe sous la fatigante tâche de paraître exempt de soucis, quand on en est plein, libre de remords, quand on en est déchiré. A ces ennuis, ajoutez qu'en cet état, la conscience, se connaissant toujours, sent qu'elle ne peut compter sur rien; comment se garantir une réputation mal acquise, une confiance mal méritée; comment s'assurer que l'on sera estimé demain, quand on sait qu'on ne devrait pas l'être aujourd'hui? Il suffit d'un accident ou d'un hasard, d'une inattention ou d'une imprudence, d'un geste, d'un regard, d'un mot, pour se trahir, se montrer à découvert, et perdre le fruit de tant de ruses, de tant de ménagemens; les murs blanchis du sépulcre tombent peu à peu, et laissent voir la pourriture du dedans, et tous ceux qui admiraient les bords si bien nettoyés de la coupe, contemplent

---

Mat. XXIII. 27. 25. Luc. XI. 39.

avec aversion et mépris la lie, jusqu'alors cachée au fond. Enfin, pour dernier trait, celui qui porte une conscience pure seulement devant les hommes, s'efforce envain d'oublier qu'elle est impure devant Dieu; quand, pour ainsi dire, quand d'une oreille il s'écoute avec complaisance applaudir sur la terre, de l'autre il s'entend condamner dans les cieux; Dieu est toujours présent à ses côtés, pour démentir les éloges qu'on lui prodigue; il ne peut se débarrasser de ce témoin, et plus il semble à nos yeux trompés satisfait de lui-même, plus il sait que le juge suprême est mécontent de lui.

Ce tableau, M. F., est triste; mais la douleur qu'il inspire, ne ressemble en rien à celle qu'excite le tableau d'une conscience pure devant Dieu, et non devant les hommes. Vous voyez du premier coup-d'œil quelles différences les séparent; l'hypocrite, environné d'une bonne renommée qu'il ne mérite pas, est un fourbe qu'il faut mépriser, il commet un vol; l'homme de bien, dépouillé de la bonne renommée qu'il mérite, est un infortuné qu'il faut plaindre et consoler; il souffre un malheur; d'une part, c'est une usurpation; de l'autre, c'est une perte, et comme

en toutes choses il est plus facile de perdre que d'usurper, le monde, si l'on ne porte pas en compte les flatteries intéressées, est moins fécond en éloges injustes qu'en injustes censures. Tromper toute sa génération, et se faire reconnaître des vertus qu'on n'a point, est un long travail; le blâme, au contraire, est si vîte encouru; tant de voies sont ouvertes, par lesquelles on arrive en un jour, en un moment, à se voir cruellement compromis, à perdre tout à coup une estime, que l'on méritait de conserver! D'abord, les injustices publiques sont plus communes que les injustices privées; l'homme est juste, et le cœur humain nourrit un sentiment d'équité, qui ne meurt point; mais les hommes sont souvent injustes, sans le vouloir, même sans le savoir; ils avilissent quelquefois, par pure négligence et sans mauvaise intention; chacun se repose sur autrui du soin d'excuser ce qui est digne d'indulgence, ou d'honorer ce qui est digne de gloire; ainsi, les excuses ne sont point pesées; les honneurs ne sont point rendus; la palme est prête; personne ne la dispute, et ne la refuse, mais nul ne l'offre; de grands services restent sans récompense, de grandes vertus restent sans

hommage; la vie s'écoule; il devient trop tard; une jeune génération s'élève, sans savoir de quoi il s'agit; la vie s'écoule, et la mort, qui scelle la réputation, ne la complète pas. Ensuite, combien de jugemens trop prompts ont fait un tort irréparable, à ceux contre qui la voix publique les a rendus, sans même qu'ils aient pu réclamer! Quelquefois, la médisance ne dit qu'un mot; ce mot s'accrédite et s'envénime en courant, circule au loin sans qu'on sache qui l'a dit le premier, et laisse derrière lui une trace de honte, qu'on ne peut effacer, même avec des larmes; heureux encore, s'il ne s'agit que de ridicules, et non de vertus! La calomnie, quelquefois, n'invente qu'un mensonge; ce bruit vague devient un soupçon fondé; le silence est pris pour un aveu; le soupçon se change en accusation positive; il intervient une sentence qui condamne, dont on ne sait à qui appeler, et la honte dès lors est comme ratifiée. La vie, d'ailleurs, telle que notre civilisation l'a faite, avec les idées modernes sur l'honneur et le déshonneur, amène des situations si difficiles, qu'on ne sait comment en sortir; les devoirs semblent se contredire, comme s'il était possible que Dieu

nous eut donné des commandemens contraires; on est épié, tant qu'on hésite, et l'on est blâmé, quelque parti qu'on prenne; comment s'expliquer et se justifier alors; où chercher, où trouver tous ceux qui jugent sans connaître, qui condamnent sans entendre, et comment faire avouer à tout un public qu'il s'est trompé? Quelquefois, enfin, on ne peut se défendre soi-même, sans accuser autrui, sans accuser des amis, des bienfaiteurs, des parens; alors on craint d'être pris pour un ingrat et un traître; sans accuser des concurrens, des rivaux, et l'on craint de paraître un vil envieux; ainsi pressé des deux côtés, on s'indigne en silence, on se retire loin d'un monde injuste, on réclame par la dignité de sa contenance, on souffre, on gémit, on porte aux yeux des hommes une conscience qui n'est pas sans reproche; mais cette conscience est sans reproche devant Dieu. Ah! sans doute, c'est à Dieu qu'il faut avoir recours en ce genre de malheur; les ressources ne sont que près de lui; le pauvre peut trouver qui l'assiste; le malade, qui le visite; l'étranger, qui le recueille, et l'opprimé, qui le défende; l'orphelin peut retrouver des parens qui l'aimeront, ou dire à

ses concitoyens : vous êtes mon père et ma mère, mon frère et ma sœur; le mourant peut trouver qui lui ferme les yeux et lui creuse une tombe; mais quel secours chercher parmi les hommes contre le malheur de n'avoir pas, au jugement des hommes, une conscience sans reproche? Ce malheur, ils l'infligent; voulez-vous qu'en même temps ils le soulagent; ce tort, ils le causent; peuvent-ils en même temps le réparer; peuvent-ils, d'une main, nous attacher une marque d'infamie, et nous couronner de l'autre; la même fontaine jettera-t-elle le doux et l'amer, et sera-t-on par le même juge condamné et absous? Non, le seul asile contre l'injustice des hommes, est dans la justice de Dieu; mais que cet asile est sûr, inviolable, et tranquille! Quelle douceur dans la pensée que Dieu approuve ce que le monde a flétri, qu'il voit le bien où le monde voit le mal, qu'il ne se trompe pas dans son approbation comme le monde dans ses censures, et si c'est toujours un malheur d'être méconnu, quel contrepoids à ce chagrin offre la certitude d'être en paix avec Dieu! Alors il faut

---

Jaq. III. 11.

s'élever au dessus des clameurs dont on est poursuivi, supporter sans rougir une honte injuste, et protester contre l'erreur des hommes, sans affecter un superbe mépris de l'estime publique; elle n'est jamais à dédaigner; mais il faut se résigner et s'exercer à s'en passer, après avoir tout fait pour la mériter et la reconquérir; il faut réclamer avec courage les immunités de sa propre conscience, sanctuaire inviolable où nul n'a le droit de pénétrer, et adresser à ses détracteurs cette imposante et profonde parole de l'apôtre: pourquoi ma liberté serait-elle jugée par la conscience d'autrui? Alors, M. F., il ne reste plus qu'à se reposer sur Dieu comme sur un défenseur fidèle, à espérer en l'avenir, à dire avec la confiance de Job: je sais que mon rédempteur est vivant, et à prévoir pour dernière espérance le jour où toutes les terrestres injustices seront réparées.

Mais quelque certain, quelque magnifique que soit le dédommagement promis, les ignominies, les défiances, en attendant, continuent d'être cruelles; le trône céleste à la droite de

---

1 Cor. x. 29. Job. xix. 25.

Dieu était prêt, et pourtant, il a fallu la magnanimité de Jésus, pour supporter les opprobres du jour de sa mort. Notre intérêt et notre devoir est de nous souvenir du précepte : que votre lumière luise devant les hommes, et de travailler toujours à avoir une conscience sans reproche devant les hommes et devant Dieu.... Que puis-je ajouter à toutes les réflexions que vous venez d'entendre? Ne vous sera-t-il point facile, à l'aide des deux tableaux qui précèdent, de tracer le troisième, et de vous représenter la dignité, la joie et la vertu d'un homme, qui membre d'une église, citoyen d'une patrie, chef d'une famille, marche au milieu de sa génération avec une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes, et peut dire à ses contemporains, comme St. Paul aux fidèles de Corinthe : ce qui fait notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience, qu'avec un cœur simple et sincère, et selon la grâce de Dieu, nous avons conversé dans le monde, et surtout avec vous! Oui, dans l'estime publique et l'approbation divine réunies, dans ces deux

---

2 Cor. I. 12.

couronnes si différentes, et qui pourtant s'unissent si bien, il y a un triomphe que la piété seule apprécie, un encouragement que la foi seule mesure; de ces deux gloires, s'il est permis de n'employer ici qu'un mot, l'une confirme, agrandit, épure, sanctifie l'autre; tous nos avantages sont ou du monde ou du ciel; celui-ci est des deux; celui-ci est humain et céleste à la fois. Et ce bien ne ressemble pas à tant d'autres, d'autant plus rares, qu'ils sont plus précieux et plus doux, au point que souvent c'est une folie de les poursuivre, et une folie plus grande de les espérer; ce bien est à la portée de tous; ce bien, nous pouvons tous y prétendre; quant à la paix que Dieu verse et entretient dans nos cœurs, Dieu est notre père, et jamais il ne nous refuse le sentiment de son approbation, si nous nous servons des secours de sa grâce de manière à mériter qu'il nous approuve, et quant à la part qui dépend des hommes, nul n'est humble, inconnu, délaissé, ou retiré du monde, au point d'être en droit de se dire: il n'y a pas d'opinion publique pour moi! M. F., il y en a une autour de chacun de nous; nous sommes toujours sous l'œil de nos semblables;

l'opinion publique nous suit partout; personne ne lui échappe; personne ne peut la fuir, ni dans les premiers rangs, ni dans les derniers; le voisinage le plus modeste, le cercle le plus étroit, la société ou la parenté la moins nombreuse, l'est encore assez pour faire une réputation, pour décerner des louanges ou des censures, des honneurs ou des mépris, et depuis le dominateur des nations dont la terre répète les moindres paroles, jusqu'au plus humble de ceux qui regardent passer son char, tous doivent travailler et tous peuvent parvenir à avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Enfin, M. F., et pour dernier trait, songez qu'aucun âge de la vie n'est exempt de ce devoir, n'est privé de ce bien. Malheur à l'adolescent, qui sourit aux naifs mépris de ses jeunes condisciples; quand il sera homme, vous le verrez sourire aux justes mépris des hommes! Paul, lorsqu'il sortait des écoles de Tarse pour passer à celles de Jérusalem, lorsque plus tard il remplissait la Grèce et l'Asie d'églises chrétiennes, lorsque dans un âge plus avancé il adressait de Rome ses derniers adieux à Timothée, Paul travaillait toujours à avoir une conscience sans

reproche devant Dieu et devant les hommes. O que nous recherchions tous avec constance, que tous nous méritions d'obtenir, et que nous obtenions tous ce grand prix! C'est la première couronne du fidèle; qu'elle nous prépare à la couronne de vie! Que l'espoir de l'estime publique et de l'approbation divine encourage et dirige les premiers travaux des jeunes gens de notre peuple, récompense les sacrifices et soutienne les efforts des pères et des mères, et environne d'une gloire paisible et pure les derniers jours de nos vieillards! Jamais jusqu'à ce moment, jamais il n'a manqué dans notre temple de ces hommes, dont on pouvait dire comme de l'ami de St. Jean: tous lui rendent témoignage, et la vérité même le lui rend.... Continue, O Dieu, à notre peuple, continue à notre génération, continue à notre église les secours de ta grâce, et il n'en manquera jamais!

---

3 Jean 12.

SAINT PIERRE

MARCHANT

SUR LA MER.

SAINT PIERRE

MARCHANT

SUR LA MER.

SERMON

SUR ST. MATTHIEU XIV. 28—31.

Pierre répondit et dit: Seigneur, si c'est toi, commande que je vienne à toi sur les eaux.

Et il lui dit: viens! Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux pour aller à Jésus.

Mais voyant que le vent était fort, il eut peur, et comme il commençait à s'enfoncer, il cria: Seigneur, sauve moi!

Aussitôt Jésus étendit sa main, et le prit, en disant: Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?

MES FRÈRES,

De tous les sentimens du cœur humain, le plus étonnant sans contredit est la foi; il ne ressemble à aucun autre; il possède des caractères, qui n'appartiennent qu'à lui, et le font reconnaître à travers les mille formes qu'il peut revêtir, les mille aspects qu'il peut présenter. Sous un point de vue, c'est le sentiment le

plus simple; car enfin croire n'est jamais que croire, et sous ce rapport la foi est une, comme la vérité. Aussi, quand on cherche à définir clairement cette disposition de l'ame, cette habitude de l'esprit, que l'on nomme la foi, on s'aperçoit bientôt que les termes manquent; la définition la plus complète ne l'est pas assez, et comme on dit simplement que Dieu est Dieu, il faudrait se borner à dire que la foi est la foi. C'est à chacun à rentrer en soi-même, à chercher dans sa propre expérience une définition qui lui convienne, et qui peut-être, quand il l'aura trouvée, ne conviendra qu'à lui. Sous d'autres rapports, rien n'est plus compliqué que ce sentiment. En effet, la foi suppose l'assujétissement de la raison, une forte résolution de s'arrêter devant les limites insurmontables qui lui sont tracées, une profonde humilité dans l'étude des mystères et des oracles, et pourtant la foi suppose aussi que la raison ne se départ point de ses droits imprescriptibles, qu'elle ne renonce point à la liberté dont Dieu l'a douée, qu'elle ne s'humilie qu'en connaissance de cause, et ne reçoit point aveuglément les ordres d'un maître, ou les leçons d'un imposteur. C'est peu,

et la foi suppose l'espérance; qu'est-ce croire, sans espérer; le présent est trop court pour la confiance d'un chrétien; il lui faut un champ plus vaste; il lui faut cet immense avenir, où il y a tant de choses cachées, entre autres l'immortalité. Et la foi suppose encore l'adoration et l'amour; qui peut croire, sans adorer, sans aimer Dieu; qui peut réduire sa foi à une froide adhésion de l'esprit, sans ferveur, sans efficace, sans prière; personne, et quand le cœur n'est pas touché, soyez sûrs que l'esprit n'est pas convaincu. Enfin, nul fils d'Adam, sans croire à sa propre misère, ne peut croire en Christ; si vous pouvez vous sanctifier et vous sauver vous-mêmes, qu'avez-vous besoin de lui? L'humilité, l'espérance, l'amour, l'aveu de l'humaine faiblesse semblent des conséquences de la foi, des pensées qu'elle inspire, des joies qu'elle donne, des devoirs qu'elle impose, et non la foi même; on dirait que se livrer à ces divers sentimens, ce n'est pas croire; détrompez-vous; croire, c'est tout cela; les termes ici sont différens et multiples, parce que le langage humain est borné, mais ces impressions ne diffèrent pas, se résolvent en une, et font partie intégrante de la foi du

fidèle. Dans les momens où il cesse de s'humilier, d'espérer, d'aimer, et de reconnaître son insuffisance, il cesse de croire. Un mouvement d'orgueil de la raison qui se révolte, le moindre refroidissement dans notre amour pour Dieu, un degré de trop dans notre confiance en nous-mêmes, est toujours accompagné de quelque incrédulité, et qu'y a-t-il au monde de plus incrédule que l'impénitence et le désespoir ?

Il serait facile d'étendre ces idées et de prolonger ces réflexions, et plus nous examinerions la nature de la foi, plus vous reconnaîtriez que de toutes les impressions de l'ame, elle est la plus profonde et la plus puissante, la plus simple, et sous quelques rapports la plus variée. De ces caractères de la foi résulte un fait d'une haute importance, que l'expérience de chaque génération confirme. La religion, la révélation est une, et il n'y a pas deux religions véritables, comme il n'y a pas deux révélations divines; il faut donc que tous les hommes puissent croire en la même doctrine; aussi, la foi est le sentiment le plus simple du cœur humain, et tous les hommes, s'ils le veulent, peuvent croire. Mais chacun a son caractère,

ses passions, ses habitudes; chacun a sa tournure d'esprit, sa portée d'intelligence, une manière qui lui est propre d'apprendre, de concevoir, de sentir, et l'on peut dire même que chacun a plusieurs caractères selon les divers âges de la vie; un jeune homme pense, raisonne, admire, prie, adore autrement qu'un vieillard; aussi la foi est le sentiment le plus mobile et le plus varié du cœur humain; il prend la couleur qu'on lui veut donner; il se plie à tous les caractères; il convient à tous les âges; il se mêle dans tous les intérêts; il se conserve dans tous les souvenirs; il prend part à toute notre vie; il devient une émotion tellement intime et privée, que tous ici nous croyons au même évangile, et que nous y croyons chacun à notre manière, libres en cela comme en tout. Cette liberté de la foi entraîne beaucoup de responsabilité; chacun, dit l'apôtre, rendra compte pour soi-même à Dieu; mais à cette liberté sont attachés d'immenses avantages; c'est par là que le Christianisme est impérissable, et deviendra universel, d'accord avec tous les degrés de civilisation, avec toutes les

---

Rom. XIV. 12.

formes de l'état social, avec l'esprit de tous les siècles et le climat de tous les pays.

A l'appui de ces considérations, invoquez l'expérience du passé, et voyez si tous les hommes illustres dont la foi vous est citée en exemple, n'ont pas cru chacun selon son caractère et son génie. Voyez si la foi simple, patiente, inébranlable d'Abraham, si la foi plus craintive de Jacob, si la foi plus ingénue de Gédéon, ressemble à la foi vaste et profonde de ce Moise qui n'appelait Dieu que du nom d'Éternel, à la foi pleine de poésie et de sensibilité des David et des Esaie, à la foi impétueuse et ardente de cet Elie qui était jaloux pour Dieu, ou à la foi exacte et calme de ce Daniel, qui compte d'un regard sûr et tranquille les semaines et les empires futurs. Et cependant tous ces grands hommes pouvaient s'entre-dire : ton peuple est mon peuple; ton Dieu est mon Dieu! L'évangile n'a point rompu cette union intime entre l'esprit de l'homme et sa foi; il l'a resserrée peut-être. Voyez si l'austère et simple témoignage de Jean le précurseur, ressemble aux

---

Ex. VI. 3. Ruth. I. 16.

pensées sublimes et à l'amour de Jean l'évangéliste; l'étonnement naif de Nicodème au préjugé sitôt dissipé de Nathanael; l'attentive docilité de Marie à l'imprudente vivacité de Marthe; les instances si pressantes de la Cananéene, à l'humble discrétion de cette veuve, qui touche pour être guérie le bord du vêtement; comparez la confiance ouverte et franche du centenier, à la foi éclairée et ferme, mais ironique et dédaigneuse de l'aveugle-né; comparez la preuve que Philippe demande, de voir le Père, à celle que demande Thomas avant de s'écrier: mon Seigneur et mon Dieu! Et quelle foi dans le monde a jamais ressemblé à celle de St. Paul? Il a fallu la réformation, pour susciter un homme digne peut-être de soutenir le parallèle, et parmi tant de traits, qui montrent combien la croyance se modifie selon le caractère, s'il fallait n'en citer qu'un, quel exemple est plus fort que le récit du texte, où vous voyez la vivacité de Pierre entraîner même sa foi, où presque dans le même moment, il est assez confiant pour demander le plus grand des prodiges, et assez faible pour n'en pas profiter.

Jean XIV. 8. XX. 28.

Etudions cet exemple, où la force et l'infirmité humaine se touchent de si près, et si la foi, comme je vous l'ai montré, est un sentiment individuel, dont chacun est juge et responsable pour soi-même, il vous sera facile de choisir dans cette méditation le conseil qui vous revient, ou de prendre votre part de la conséquence générale à laquelle nous devons arriver.

Une foule immense avait suivi le Christ sur la rive orientale du lac de Génézareth. Le prodige de la multiplication des pains et des poissons avait transporté d'admiration toute cette multitude, qui dans le tumulte de ses premiers transports se disposait à enlever Jésus, et à le proclamer roi. Le bruit seul de cet imprudent dessein, le moindre commencement d'exécution n'aurait abouti qu'à attirer sur ce peuple égaré la vengeance des Romains. Pour le sauver de sa propre témérité, Jésus résolut à l'instant de se dérober à cet aveugle enthousiasme, et de n'en pas laisser l'exemple sous les yeux des apôtres; il congédie les troupes, donne ordre à ses disciples

de partir sans lui, se retire sur une montagne voisine pour prier, attend que la nuit soit tombée, et redescend vers le lac; ces simples et sages mesures avaient réussi; la foule s'était écoulée; il se trouvait seul sur le rivage. Une de ces fortes brises, si fréquentes et si subites en ces contrées, avait soulevé les flots; le vent contraire retardait la traversée des disciples, et tout à coup, au milieu de la nuit, à quelque distance de leur nacelle, le Christ parut, marchant sur la mer. Son dessein était de les dévancer; mais saisis d'étonnement et d'épouvante, ils s'écrièrent, et se dirent l'un à l'autre: c'est un fantôme! Jésus alors se fit connaître, pour les tirer d'erreur; leur trouble à sa vue, leur effroi se calma, lorsque sa voix si bien connue leur eut adressé cette parole simple et puissante: ne craignez rien, c'est moi. Aussitôt Pierre, toujours incapable de résister à ses premiers mouvemens, se charge de répondre, et dit au Christ: Seigneur, si c'est toi, commande que je vienne à ta rencontre sur les eaux!

Nous sortirions de notre sujet, en essayant de répondre aux contradicteurs de ce prodige, et de discuter la vraisemblance des ignobles

explications qu'ils en donnent. C'est une entreprise désespérée, selon nous, d'attacher au récit un sens raisonnable, sans y reconnaître le miracle; il faut l'admettre ou le rejeter en masse; l'évangile offre d'autres évènemens extraordinaires qu'on peut diviser en scènes distinctes, et croire à moitié; mais celui-ci forme un tout, dont on ne peut rien retrancher. Ramenons notre attention sur le fils de Jonas; examinons avec soin quels sentimens, quelles pensées, quelles espérances s'élevaient en ce moment dans son cœur, et lui ont dicté une demande si étrange, que le Christ lui-même n'en a jamais reçu de pareille. Au premier aspect, en entendant le disciple dire à son divin maître: Seigneur, si c'est toi..... il semble qu'il en aît douté, et qu'au lieu de lui reprocher une foi imprudente, il serait plus juste de l'accuser d'un mouvement d'incrédulité. Non, Pierre était convaincu de la présence de Jésus au milieu des flots; l'étude du texte démontre que le langage qu'il tient n'offre pas l'ombre d'un doute; cette parole: ne craignez rien, c'est moi, avait retenti à son oreille; nul ne pouvait reconnaître plus vîte que lui le son de voix de Jésus, qui l'admettait

dans son intimité; l'idée ne lui serait jamais venue de demander un prodige à un autre; un doute, d'ailleurs, exige le temps d'y réfléchir; l'apôtre, ici, ne réfléchit pas; il se livre, il s'abandonne, et ce qui achève de montrer qu'il s'agit de foi, non de défiance, c'est l'action même du disciple, qui descend de la nacelle sur cette simple réponse: viens; il y serait resté, il aurait hésité du moins, il se serait fait appeler deux fois, s'il n'avait pas reconnu le Seigneur; l'incrédulité ne tente pas de prodiges.

Cet éclaircissement peut vous sembler inutile; mais comme on a présenté quelquefois sous ce faux jour cette circonstance de la vie de St. Pierre, comme on a essayé d'y voir une sorte de ruse, par laquelle il aurait voulu s'assurer de la présence du Christ, il fallait d'abord écarter cette idée, qui répugne totalement au caractère droit, sincère et prompt de cet apôtre. Mais si la foi, direz-vous peut-être, remplissait alors son cœur, quel tort reste à lui imputer? Il a demandé un miracle; et combien d'autres en ont demandé comme lui! Si le Christ avait condamné tous ceux qui l'ont prié d'en accorder, les années de son ministère auraient été trois années de continuelles

censures. Il est vrai, et sans vous parler de ces impies, qui comme Hérode espéraient des prodiges pour servir d'amusement à leur curiosité, ni de ces hardis incrédules, Scribes ou Pharisiens, qui ne voulaient croire qu'à condition de choisir les signes qu'ils verraient, ni de ces vils méchans, qui défiaient le Christ de donner du haut de sa croix quelque témoignage de sa puissance, il est vrai, on a demandé à Jésus les miracles les plus extraordinaires, la guérison des maladies les plus douloureuses, la délivrance des infirmités les plus désespérées; on lui a demandé la fin d'une tempête et le feu du ciel; on lui a demandé même une résurrection..... mais qui; dans quelles circonstances; à quels titres? Ah! c'était des amis, des parens, des pères, des mères désolées, qui venaient le supplier avec larmes de rendre la santé à ceux qu'ils aimaient; c'était des disciples près de périr au milieu d'un orage, ou qui s'indignaient pour un maître chéri; c'était des sœurs éplorées, et persuadées qu'elles n'auraient pas eu à porter le deuil de leur frère, si le Christ avait été présent; tous avaient un intérêt immense à leurs prières; tous pouvaient les appuyer des raisons à leurs yeux les plus

fortes, et dans leur espoir, ces merveilles qu'ils osaient solliciter, devaient être fécondes en grands résultats. Mais quel intérêt Pierre avait-il de faire quelques pas au milieu de la nuit sur la mer de Galilée; quel motif venait à l'appui d'une si étrange demande, et quel avantage en sortirait pour lui-même, pour ses frères, ou pour le Christ?... Aucun. Pierre n'avait pas même un prétexte à mettre en avant, qui pût couvrir sa témérité, et si dans les situations les plus désespérées, si avec les plus impérieuses raisons, c'était toujours beaucoup que d'implorer un miracle, c'était trop que de demander un miracle inutile. Pierre en ce moment croyait donc; il faut lui rendre cette justice; mais il croyait mal; sa foi était imprudente, emportée, téméraire; elle s'élançait au delà des bornes, et sollicitait à la légère un étonnant prodige, sans savoir pourquoi..... ou plutôt, sans avoir pris le temps de s'examiner lui-même, sans se rendre compte de ses propres pensées, l'impétueux Céphas se laissait entraîner par les sentimens confus qui l'agitaient; il obéissait à un secret mobile, qui n'est jamais plus puissant, que lorsqu'il dort caché dans un profond

repli du cœur, et se réveille tout à coup, je veux dire, l'orgueil, et sa foi dans ce moment était aussi présomptueuse que téméraire; la témérité, en effet, ne va pas sans la présomption. A l'instant où le Christ s'approcha, marchant sur la mer, et se fit reconnaître, à l'instant où Pierre prononça ces mots: Seigneur, si c'est toi, commande que je vienne à ta rencontre sur les eaux, que faisaient les autres disciples dans cette même nacelle du haut de laquelle il adressait cette demande à Jésus? On peut le conclure de la suite du récit; à peine revenus de leur première terreur, ils contemplaient avec étonnement, avec respect, leur divin maître, debout au milieu des vagues; ils ne trouvaient rien à dire, tant leur attention était enchaînée par la scène imposante qui se passait sous leurs yeux; on croit les voir, tous immobiles, serrés ensemble, ne prenant plus garde aux mouvemens de leur barque, respirant à peine, la bouche entrouverte, l'œil fixe, et la seule pensée qui pût s'élever dans leur ame, et se mêler au religieux recueillement dont ils étaient pénétrés, a dû être ce cri d'admiration: quel est donc

Mat. VIII. 27.

celui-ci, à qui les vents mêmes et la mer obéissent! Aussi, dès que le Christ fut entré dans la nacelle, ils l'adorèrent, au milieu du silence des vents soudainement calmés, et lui dirent: en vérité, tu es le Fils de Dieu!.... Mais Pierre est déjà rassuré; il a surmonté déjà une vaine faiblesse; il songe déjà moins à Jésus qu'à lui-même; il est redevenu ce qu'il est toujours; dès le premier effort de son esprit, il s'est tellement accoutumé à ce prodige inoui, qu'il veut y prendre part; il rentre sans plus attendre dans l'intimité du Christ; il en agit avec autant de liberté que s'ils étaient assis tous deux près du foyer de sa maison à Capernaum, et tandis que le reste des apôtres s'étonne, s'émeut, s'humilie, et se dispose à adorer, Pierre s'écrie: Seigneur, si c'est toi, commande que je vienne à ta rencontre sur les eaux! Quel plaisir, dans cette grande circonstance, de prendre la première place et de remplir le premier rôle, de s'élever au dessus de tous ses compagnons, de se montrer plus ferme en confiance et en courage qu'eux tous, et de déployer en leur présence autant d'intrépidité! Car il est nuit encore; cette mer est agitée et périlleuse; on

est au milieu du lac; le vent souffle avec véhémence; toutes ces circonstances semblent ajouter au danger; quelle joie d'affronter ces périls, qui ébranleraient une foi vulgaire; quelle gloire de participer à cet éclatant miracle; tout Capernaum en retentira; de quel mortel pourra-t-on en dire autant, et surtout..... car vous savez que dans le cœur humain des pensées généreuses peuvent se mêler même à l'orgueil, quelle joie de donner à un maître chéri une preuve si manifeste de dévouement et de foi!.... Il est inutile de vous rappeler que ces sentimens, ces motifs, développés ici lentement et un à un, se sont succédé dans le cœur de l'apôtre avec la rapidité de l'éclair, et presque à son insçu; de ces fugitives impressions, l'une conduisait à l'autre, et le tout, ne formant pour ainsi dire qu'une pensée, n'a pris qu'un moment. Il y a plus même, et peut-être un désir, plus remarquable encore, est venu aiguillonner tous ceux que nous venons de découvrir. M. F., il est naturel à l'homme d'aimer l'extraordinaire, même en religion; un esprit prompt et docile, dès qu'il s'est réconcilié avec les mystères et les prodiges, ne les redoute plus, n'en voit jamais trop, et en cherche

partout; ainsi, on trouve encore de nos jours des chrétiens sincères, qui aiment à relire et à étudier de préférence les livres et les récits de l'écriture, qui offrent non le plus de choses utiles, mais le plus de choses merveilleuses, à interroger sur ces matières difficiles, et à flotter irrésolus entre les mille explications qu'on en donne. C'est par suite de ce penchant secret de l'esprit humain, de cette faiblesse qui trahit sa force, de cet amusement terrestre de la raison, qui se sent réservée à des connaissances supérieures au savoir accordé pour cette vie, que la foi se plait souvent à s'éprouver elle-même, à s'avancer jusque sur le bord des profondeurs divines, sans intention d'y regarder, à se jeter au milieu de doutes inquiétans, pour chercher le moyen d'en sortir, à s'environner de ténèbres pour goûter le plaisir de les dissiper; téméraire expérience, qui peut mal finir! En repassant ses religieux souvenirs, en se faisant à soi-même sa confession de foi, on se dit en secret et confusément: voilà un fait bien étrange, un mystère bien profond; si je puis le comprendre ou le croire, et m'en faire une idée qui me plaise, c'est assez; le reste ne m'embarrassera plus;

j'aurai commencé par le plus difficile; la suite ne me coûtera rien; le premier pas m'aura porté trop loin dans la carrière, pour jamais reculer, et je croirai tout, si je parviens à croire cela.... Imprudent espoir! Et que devient-on, si le premier pas est une chute? Les miracles, sous bien des rapports, produisaient sur les assistans les mêmes impressions qu'aujourd'hui, sur nous, les mystères, et sans le moindre doute, des pensées de ce genre ont subitement rempli le cœur de St. Pierre, et l'ont entraîné à faire sa téméraire demande. Il croyait avant cette nuit mémorable, autant que pouvait croire un simple pêcheur de ce même lac où il voulait marcher, un Galiléen, dont aucune langue de feu n'avait touché le front; mais il saisit avec empressement l'occasion d'éprouver sa foi, et de savoir jusqu'à quel point il croit; il se réjouit de faire cette dangereuse épreuve; il se confie assez en lui-même pour la tenter; il se persuade qu'il saura la soutenir, et alors, dès qu'il en sera sorti triomphant, revenu sur le sol ordinaire où marchent les humains, sa foi sera pour jamais inébranlable; aucun doute ne viendra jamais la troubler; il aura fait l'expérience du divin pouvoir

de Jésus ; une réponse victorieuse demeure prête sur ses lèvres, et tant que cette mer sera assez profonde pour mouiller un des filets auxquels il ne reviendra plus, Pierre pourra dire à son maître : en vérité, tu es le Fils de Dieu !

Tels ont été les sentimens qui animaient l'apôtre, et qui lui ont fait demander un prodige, dont personne n'avait besoin. Jésus lui répondit simplement : viens ! N'êtes-vous pas surpris de le voir accorder avec tant de facilité un miracle si évidemment inutile ? Avare de ces œuvres extraordinaires, devant l'incrédulité malveillante, il répondait ; vous n'aurez d'autre signe que celui de Jonas. Quelquefois, on n'obtenait qu'à force d'instances ces manifestations de sa puissance divine ; il a refusé dans sa vie peut-être autant de prodiges qu'il en a accordés, et sur un mot irréfléchi de Pierre, il daigne opérer une des plus éclatantes merveilles dont la Judée aît été témoin ! M. F., ce miracle, inutile tant qu'il n'était pas demandé, devenait nécessaire par la demande même, et plus le désir de l'apôtre était imprudent et téméraire, plus

---

Mat. XII. 39. XVI. 4.

il était sage de le remplir. Souvent, la plus salutaire leçon que la providence puisse nous donner, c'est de nous laisser marcher quelque temps comme notre cœur nous mène, de nous laisser suivre le chemin que nous avons choisi, de nous laisser reconnaître à loisir et par expérience notre faiblesse et notre vanité; c'est de nous jeter un moment au milieu des joies qui nous attirent; c'est de nous enrichir, si nous amassons des trésors; c'est de nous élever, si nous nous élevons. Pierre ici s'élevait: il fallait le laisser s'exposer à tomber, et corriger sa présomption par sa présomption même; Pierre cherchait le péril: il fallait le lui faire trouver, pour mieux l'accoutumer à être désormais plus prudent; Pierre comptait sur lui-même: il fallait lui montrer en quelle faiblesse il s'assurait; Pierre voulait mettre sa foi à l'épreuve; il fallait lui apprendre que Dieu seul a ce droit, que le devoir du fidèle est d'attendre les épreuves, sans les provoquer, que nul ne doit s'imposer des efforts que Dieu n'exige pas, ajouter à sa tâche, et aspirer à déployer plus de constance, de vertu et de foi, que Dieu n'en demande. En ce sens, quelle profonde sagesse, quelle

étonnante simplicité dans ce seul mot: viens! Comme cette réponse dit tout ce qu'elle doit dire, et rien de plus! Jésus ne blâme ni n'approuve, n'encourage ni ne détourne son disciple; le confondre, en lui représentant sa présomption, n'eut pas été le meilleur moyen de l'instruire; il valait mieux le laisser se confondre lui-même; au lieu de le tirer d'erreur, Jésus attend qu'il en sorte, et découvrant au fond du cœur de l'ardent apôtre tous les sentimens divers qui l'agitent, tous les mouvemens tumultueux d'orgueil, de confiance et de dévouement qui l'entraînent, certain de l'issue de cette scène mémorable, le Christ saisit l'occasion de donner à tous ses disciples une leçon si forte et si utile, et répond à Pierre: tu veux venir où Dieu ne t'appelle point, où sa providence ne t'a préparé aucune épreuve, où sa grâce ne soutiendra point ta foi téméraire; tu veux venir chercher un triomphe, auquel ce n'est pas un devoir d'aspirer, et que tu devras remporter, abandonné à tes forces seules; tu veux venir.... viens!

Et à ce mot, Pierre est venu; à ce mot, il a fait ce qu'il voulait faire, et avec la précipitation qui lui était naturelle, sans se donner

le temps de réfléchir, toujours entraîné par les transports de son ame, Pierre descend de la nacelle, et marche sur la mer; s'est-il élancé plein de joie du haut de la barque, dans l'enthousiasme de sa foi, ou bien, a-t-il touché lentement du pied la surface de l'eau, pour épier le commencement du prodige, et le savourer à loisir, qui nous le dira; qui sondera le cœur de l'homme en un moment pareil? Son désir est donc rempli, et il s'avance d'un pas ferme à la rencontre du Christ..... M. F., lorsque les flots de la mer rouge se sont entrouverts sous la verge de Moise, lorsque le Jourdain s'est arrêté devant l'arche à la voix de Josué, la génération de l'Egypte et celle du désert ont dû passer, sans peur comme sans danger, entre les eaux amoncelées; elles étaient venues, où Dieu leur avait commandé de venir; lorsqu'Elie, et à son exemple Elisée, ont suspendu le cours du fleuve, et gagné à pied sec la rive opposée, nulle crainte n'a pu se glisser dans le cœur de ces deux grands prophètes; ils étaient venus, où Dieu leur avait dit de venir; l'un devait sceller ainsi les prodiges de son ministère, et en préparer le dernier triomphe;

l'autre devait ainsi commencer le sien, et montrer qui recevrait en double mesure l'esprit d'Elie, et leur constance, qui n'était mêlée ni d'orgueil ni de témérité, n'a point fléchi entre ces vagues immobiles à leurs côtés. Tel, dans le premier moment de sa volontaire épreuve, tel s'est montré le fils de Jonas; il sort de la nacelle; il descend à la vue des disciples étonnés; la mer le reçoit comme un sol ferme, et il s'avance plein de joie vers son maître qui l'attend. Que ce premier instant a dû être rempli d'émotions inexprimables et nouvelles! Quelle situation que celle d'un homme semblable à nous en toutes choses, même le péché, qui par un libre effort de confiance s'associe à l'un des plus grands prodiges de la vie de Jésus, et règne pour un moment sur les vagues obéissantes; il n'a dit qu'un mot, il n'a fait qu'un pas, et il se trouve où jamais mortel ne s'est trouvé avant lui, debout sur la mer, en pleine sûreté dans la situation la plus dangereuse! Oui, mais elle l'était trop, pour en courir le risque inutile et volontaire. Si Dieu l'avait placé où il est, quelle inquiétude pourrait l'agiter? Il s'y est placé lui-même, et voici, voici l'inévitable

idée, qui lui est venue en dépit de sa foi, et qui tenait du doute et du remords; j'ai voulu être où je suis! Alors toutes ses pensées se sont troublées; son cœur s'est comme bouleversé au dedans de lui; il a tremblé de sa propre assurance; il a frémi d'avoir eu tant de foi; aussitôt, il a eu peur; la puissance divine qui le soutenait sur les eaux, s'est retirée de lui, à mesure que sa confiance se retirait d'elle; il a douté..... alors les vagues de Génézareth sont redevenues sous ses pieds des vagues ordinaires; l'onde s'est entrouverte, et l'apôtre périssant s'est écrié: Seigneur, sauve moi!... Voyez combien en un temps si court il est déchu; voyez combien peu il ressemble à celui qui naguères disait avec tant de courage: Seigneur, si c'est toi, commande que je vienne à ta rencontre sur les eaux! Un seul moment l'a changé, et couvert de honte aux yeux de ses compagnons, devant lesquels il avait espéré déployer toute la constance de sa foi, un cri de détresse lui sert de chant de triomphe; en cherchant le péril, il ne l'a que trop trouvé, et son orgueil a marché devant l'écrasement.....

Prov. xvi. 18.

Alors, Jésus, achevant d'un mot cette grande leçon, si simple et si solennelle, étend la main, relève par ce geste tout-puissant l'apôtre épouvanté, et lui dit: homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?.... Homme de peu de foi!... Quel titre donné à celui des disciples, qui avait voulu en montrer le plus! A quel point, il s'était trompé sur lui-même! Combien il est différent de ce qu'il pensait être; combien il se croyait fort, et combien au contraire il est faible! L'orgueil peut donc inspirer à la foi même des excès; mais il traîne toujours sa confusion après lui. Qu'il prévoyait peu, ce fils de Jonas, au moment où il descendait au milieu des vagues sur un mot de Jésus, que bientôt il se tiendrait en tremblant à sa main secourable, et qu'il s'entendrait dire: homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? M. F., il a douté, parce qu'il a tenté de trop croire et de trop faire!

Le mémorable évènement que j'ai essayé de vous développer, peut servir de démonstration à une grande vérité, qui nous intéresse tous,

dont l'importance est égale dans toutes les situations de la vie, et que chacun de nous doit tenir présente à son esprit, quand il compte ses sujets d'inquiétude et pèse ses souvenirs de douleur. Cette vérité salutaire, incontestable, universelle, la voici réduite à ses termes les plus simples: les épreuves que nous nous imposons sont souvent au dessus de nos forces; celles que Dieu nous impose ne le sont jamais..... Elles ne peuvent pas l'être; car Dieu sait de quoi nous sommes faits; mais nous, dans les illusions de notre orgueil, dans les efforts de notre témérité, quelquefois même dans les élans de notre ferveur ou les regrets de nos repentirs, nous passons le but, au lieu de le toucher; nous aspirons à revêtir plus de sagesse qu'il n'est sage d'en avoir, à déployer plus de sainteté qu'il n'est possible d'en garder; nous voulons, avant le temps, nous changer en justes et en élus; nous voulons, du milieu de la poudre de ce monde, devenir parfaits, comme notre Père qui est aux cieux est parfait; nous voulons, comme l'apôtre, marcher sur la mer,

---

Ps. CIII. 14. Mat. v. 48.

quand aucun devoir ne nous y appelle. Delà, les craintes sans cesse renaissantes de ces ames timorées, qui s'imaginent ne jamais assez faire, s'avancent dans le bon chemin, sans voir leurs progrès, triomphent dans le bon combat, sans jouir d'une seule victoire, et semblent oublier à dessein que la piété doit donner la paix; delà, ces privations insensées que l'on s'impose, et que l'on décore du nom de modération, comme si Dieu, qui a placé des biens dans cette vie, en interdisait l'usage, comme si tous les arbres de notre terre ne portaient que des fruits défendus; delà surtout, les excès de ce sombre fanatisme, qui rend à de vaines austérités l'honneur que mérite la vertu, et qui croit mieux plaire à Dieu en se cachant dans les solitudes, qu'en venant dans le monde remplir la loi d'aimer le prochain comme soi-même; delà enfin, ces devoirs imaginaires, que l'on érige en vocation spéciale, auxquels on consacre quelquefois la vie entière, auxquels on sacrifie tout, même des devoirs plus impérieux et plus chers. Ce sont là des épreuves humaines, des efforts imprudens, des vœux téméraires, pareils à celui du fils de Jonas. Nous n'avons pas le

droit de nous occuper, de nous tourmenter, de nous surcharger ainsi, de rendre cette vie plus pénible qu'elle n'est; la foi plus obscure, la repentance plus amère, la vertu plus difficile. Faisons ce que Dieu nous ordonne; croyons ce que Dieu nous révèle; souffrons ce que Dieu nous inflige, et gardons nous de rien chercher au delà. Il ne nous demandera jamais trop, comme Jésus n'avait pas demandé à son disciple, de venir à sa rencontre en marchant sur la mer. Et quel courage, quelle sainte et douce confiance doit nous inspirer la certitude que nos épreuves ne sont jamais au dessus de nos forces! Songez-y bien; si depuis qu'il y a dans ce monde des tentations, des tristesses, des devoirs et des tombeaux, il est arrivé une seule fois à un seul homme de subir une seule épreuve irrésistible, la providence est injuste, ou Dieu ne nous connaît pas; le système entier de la morale et de la foi tombe, et disparaît comme un vain souffle; nous ne pouvons plus nous fier à rien; la liberté humaine devient un mot vide de sens, et le Christianisme est la chose la plus trompeuse et la plus inutile du monde. Mais non; toute dispensation nous arrive

dans une exacte mesure; la puissance du Seigneur s'accomplit dans notre infirmité, et selon la parole expresse de St. Paul, Dieu est fidèle, qui ne permettra point que nous soyons tentés au delà de nos forces. J'en conviens; les apparences quelquefois, et l'ardeur de nos passions semblent contredire ces inébranlables principes; quelquefois l'épreuve semble trop forte, qu'elle consiste en devoirs à remplir, ou en malheurs à pleurer; alors la voix de la conscience nous importune, et nous aimerions à lui imposer silence, en disant, comme les disciples qui abandonnaient Jésus: cette parole est dure; qui la peut ouir? Lorsque les plus enivrantes séductions de la vie se multiplient, lorsque toutes les facilités pour mal vivre se présentent ensemble, lorsqu'on est jeté tout à coup en une de ces situations qui entraînent tant de responsabilité, seul dans le monde, et pressé pour ainsi dire entre des devoirs qui se contrarient, chargé seul des soins d'une famille entière et des travaux d'une carrière difficile, on tremble de ne pas y suffire; on regarde en frémissant devant soi; on ne sait

---

2 Cor. XII. 9. 1 Cor. X. 13. Jean VI. 60.

où l'on va dans la vie. Mais alors aussi, homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Ce Dieu, qui t'a mis où tu es, t'en sortira, si tu travailles à en sortir; ce Dieu, qui envoie le péril, enverra le secours; prépare ton sacrifice, et ne t'inquiète pas de la victime; poursuis ta marche; gravis ce chemin pénible; il te conduit certainement où il est bon pour toi d'arriver, et tu verras qu'en la montagne de l'Eternel il y sera pourvu.... Et lorsque les afflictions se succèdent coup sur coup, lorsque chaque moment de calme est l'annonce d'un nouvel orage, lorsque les deuils se suivent et se recouvrent l'un l'autre, que l'on fuit loin d'un tombeau pour en retrouver ailleurs, que toutes les espérances de vivre se changent subitement en signes de mort, et qu'un embrassement qu'on ne croyait pas le dernier, se trouve être le dernier..... alors le courage s'affaisse; on se perd pour ainsi dire au milieu de ces tombes; le moindre mal semble un imminent péril, et l'on éprouve le sentiment amer de n'avoir plus de confiance dans les jours de ceux que l'on aime..... Mais alors aussi, homme

---

Gen. XXII. 14.

de peu de foi, pourquoi as-tu douté? En dépit des apparences, en dépit de nos vains calculs sur la longueur de nos jours, il était temps de mourir pour tous ceux qui sont morts; il était temps pour eux d'entrer dans leur repos; attends un peu; ton travail n'est pas fini, puisque ton repos n'est pas venu!.... Chrétiens! Il faut, et pour Dieu et pour nous, que toutes ces pensées soient vraies; rien dans la vie n'est fortuit, ni trop difficile; rien dans la mort n'est prématuré, ni trop pénible. La coupe que nous devons boire, qui ne peut être éloignée de nous, qui ne sera retirée que vide de notre main, ne contient pas une seule goutte trop enivrante ou trop amère..... Ainsi, que ta volonté, Seigneur, se fasse, et non point la nôtre.... Les torrens de délices ne sont que dans les cieux!

LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME.

LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME.

SERMON

SUR I CORINTHIENS I. 13.

Paul a-t-il été crucifié pour vous ?

MES FRÈRES,

Cette parole extraordinaire, telle que l'évangile n'en offre point de semblable, cette vive apostrophe, que St. Paul jette pour ainsi dire au milieu de la discorde des Corinthiens, cette question de mort dans la bouche d'un vivant, est un des traits les plus hardis de son génie. C'est une de ces formes de style qui se présentent comme par hasard, que l'on trouve sans les chercher, et que l'on chercherait vainement; c'est un de ces élans de la pensée, un de ces transports de l'imagination, qui unissent la justesse d'une idée profonde à la force d'une expression éclatante et simple. Paul a-t-il été

crucifié pour vous!... Le plus jeune enfant de ces Corinthiens pouvait répondre à cette demande, et le plus sage de leurs docteurs y trouver matière aux réflexions les plus graves, et reconnaître à ce langage un homme de génie et un homme de bien. Ce langage, l'église de Corinthe avait besoin de l'entendre. Au sein de ce troupeau chéri de St. Paul, de funestes dissensions avaient éclaté, et pour la première fois peut-être prouvé au monde, que les serviteurs du Dieu de charité, les rachetés de ce Sauveur qui reconnaît ses disciples à leur mutuel amour, pouvaient se hair et se séparer à cause de quelques différences d'opinion. Les mœurs s'étaient relâchées, avec la charité et la foi; déjà l'exemple des impuretés payennes l'avait emporté; une coupable indulgence tolérait un grand scandale; l'abus ou l'honneur des dons célestes, accordés en ces commencemens du Christianisme, les faisaient moins servir à l'édification qu'à l'orgueil; de vaines disputes de prééminence et de supériorité occupaient tous les esprits; la vérité chancelait dans les cœurs; la résurrection

---

Jean XIII, 35.

et l'immortalité rencontraient de nouveaux Sadduccéens, et surtout, principal sujet de discorde, dominant toutes ces querelles secondaires, le Judaisme et l'évangile étaient en présence; là, comme dans toute l'église naissante, les uns voulaient obéir à Christ; les autres s'obstinaient à réunir dans leur obéissance Christ et Moise. Pour comble de honte, de danger et d'erreur, ces dissensions avaient dégénéré en disputes de personnes; il ne s'agissait pas seulement de la vérité, mais aussi de ceux qui l'annonçaient, et ces dissentimens roulaient à la fois sur des points de doctrine, et sur l'autorité, le mérite, la science, l'éloquence des prédicateurs de l'évangile. Corinthe, alors un des centres de la philosophie, de la civilisation et de la corruption du monde, un des points de contact, où se touchaient pour ainsi dire le génie des Grecs et celui des Romains, Corinthe, remplie d'une multitude de Juifs qu'attirait le commerce de ses deux mers, Corinthe, malgré l'opposition de ces derniers, avait reçu l'évangile comme une grâce excellente, comme une doctrine céleste, mais aussi, jusqu'à un certain point, comme une nouveauté, comme une philosophie, comme un

sujet d'éloquence. Delà, l'importance attachée à la manière, autant qu'à la doctrine, des divers ministres de la religion nouvelle; sans parler d'Aquila, de Juste, de Stéphanas, et d'autres encore, des hommes plus fameux balançaient les suffrages, et se trouvaient être, à leur insçu et contre leur gré, chefs de secte à Corinthe; les uns n'y avaient d'influence que par leurs disciples, ou l'éclat de leur gloire, l'autorité de leur nom; Pierre, illustre par son intimité avec le Christ, les persécutions de Jérusalem, le titre imposant de premier consécrateur des gentils, et à qui une trop grande condescendance envers les chrétiens encore attachés aux lois de Moise, assurait de nombreux partisans; Jaques peut-être, que recommandaient sa haute réputation d'intégrité, le surnom de juste, son rang comme premier pasteur de Jérusalem et président de son premier concile, et le titre de frère du Seigneur. A ces apôtres on opposait Apollos, dont le souvenir vivait dans tous les esprits, dont l'éloquence avait répandu la réputation par toute l'Asie Mineure, et qui apportait au sein du

---

Gal. I. 19.

Christianisme la double science d'un disciple de l'école d'Alexandrie, et d'un docteur de la loi de Moise. Enfin, l'ingrate église de Corinthe, oubliant son fondateur, donnait tous ces noms pour rivaux à celui de St. Paul, qui, sans prétendre à l'éloquence classique de son ami Apollos, et sans consentir à la faiblesse de son collègue Céphas, ne s'était proposé de savoir autre chose parmi les Corinthiens que Christ et Christ crucifié, et qu'ils avaient vu si longtemps partager sa vie entre le travail des tentes, qui fournissait à ses besoins, et le salut de leur ame, pour lequel il ne ménageait rien. Des docteurs subalternes, que l'apôtre n'a pas nommés par prudence à la fois et par dédain, avaient arboré sans droit ces bannières, qui ne leur appartenaient point, et dans une ville telle que Corinthe, des noms si imposans, des intérêts et des dogmes si graves devaient rapidement diviser l'église en sectes distinctes, qui, se mêlant d'abord pour se mieux connaître, s'épier, et disputer ensemble, passeraient bientôt des préférences aux préventions, des préventions aux mépris, des mépris aux

---

1 Cor. II. 2.

injustices, aux calomnies, aux discordes, et s'éloigneraient à distance égale d'une secte meilleure, qui ne s'attachant ni à Paul, ni à Apollos, ni à Céphas, dirait seule, si toutefois les partisans de Jaques n'affectaient pas ce titre: pour nous, nous sommes de Christ!

Tel était l'état des esprits à Corinthe, et il ne fallait rien moins que la voix du grand apôtre des Gentils, pour rétablir la paix, effacer tous ces noms d'hommes, et ne laisser que le nom du Seigneur. St. Paul, alors à Ephèse, entendait en quelque sorte au delà de la mer le bruit de ces disputes; son ame en fut profondément affligée; il conçut aussitôt le dessein de se rendre à Corinthe, et se fit précéder par cette admirable épitre, où dès le commencement il attaque de front ces divisions funestes; il débute par un vœu plein de douceur; il l'appuie, en déclarant d'où lui viennent les informations qu'il a reçues; il trace rapidement, à l'aide de quelques noms propres, Paul, Apollos, Céphas, et même Christ, le tableau de ces querelles; c'était assez en dire aux Corinthiens, et tout à coup, sa ferveur

---

1 Cor. 1. 12.

l'entraîne; il se lasse de parler froidement à la troisième personne; il s'abandonne à son émotion, se livre à son génie, et accable l'esprit de discorde des Corinthiens du poids de ces questions précipitées: Christ est-il divisé? Paul a-t-il été crucifié pour vous? Avez-vous été batisés au nom de Paul?.... et il se nomme le premier, pour qu'on ne puisse l'accuser d'exclure Apollos et Céphas de cette lutte de prééminence, en évitant de s'en exclure lui-même..... Christ est-il divisé; c'est-à-dire, y a-t-il donc plusieurs Messies et plusieurs évangiles; la doctrine chrétienne change-t-elle de temps en temps, de lieu en lieu; n'est-elle pas la même toujours, quelle que soit la bouche qui l'annonce? Paul a-t-il été crucifié pour vous; est-ce un homme tel que Paul, ou tout autre, qui est l'auteur de votre salut; est-ce en Paul que vous pouvez espérer et croire? Enfin, avez-vous été batisés au nom de Paul; vous souvient-il si peu des engagemens contractés à votre entrée dans le Christianisme; suis-je au milieu de vous, par un batême administré en mon nom, le fondateur et non le héraut d'une alliance, le chef et non le ministre d'une religion; vous

n'avez pas même, pour le prétendre, à citer le grand nombre de mes batêmes; à peine ai-je batisé quelques uns de vos concitoyens, Crispe, l'ancien chef d'une de vos synagogues, Gaius, dont la maison sert à vos assemblées religieuses, et la pieuse famille de Stéphanas, les premiers chrétiens de l'Achaie.

Voilà le sens de ce beau passage, et il est impossible de dire plus fortement des choses plus fortes. St. Paul respire tout entier dans ces mots si courts et si pleins; c'est de cette manière que toute sa vie il a pensé, écrit, parlé, combattu et souffert; il est là devant vous, en toute sa gloire, sa sainteté, son génie, son inspiration même... et en comparaison de Christ, qu'est-il.... rien; Paul a-t-il été crucifié pour vous? Cette question, M. F., peut vous être adressée à votre tour..... est-ce à un homme que vous êtes redevables de l'évangile; l'église chrétienne est-elle un temple bâti de main d'homme; le Christianisme est-il une œuvre humaine? Non sans doute, et cependant les hommes y ont contribué; Dieu s'est servi d'eux pendant quarante siècles pour préparer, et depuis dix-huit siècles pour maintenir le Christianisme en ce

monde..... Je viens vous montrer qu'en dépit de ces apparences, en tout temps et en tout lieu, dans tous les temples comme dans le nôtre, pour tous les hommes et pour nous-mêmes, les trois grands bienfaits de l'évangile: savoir, la grâce au milieu des tentations, la paix au milieu des épreuves, et le salut au moment de la mort, nous viennent du Seigneur seul, et jamais des hommes, quelque saints, quelque grands, quelque inspirés qu'ils soient.... Paul a-t-il été crucifié pour vous?

Un des plus beaux génies de la génération qui précède la vôtre, à qui il n'a manqué qu'une éducation chrétienne pour être chrétien, et à qui l'évangile, malgré son incrédulité, a arraché de si éloquens témoignages, s'écrie avec dépit dans un de ses livres: que d'hommes entre Dieu et moi! En un sens, il y en a beaucoup, et si vous retranchiez des évènemens et des révélations des deux alliances, toute la part que des hommes y ont prise, soit de leur propre mouvement, soit par des missions et des

inspirations divines, il semble que vous anéantiriez d'un même coup l'ancien et le nouveau testament. Et que resterait-il de la première alliance, sans Abraham qui l'a ouverte, sans Moise qui l'a fondée, sans Josué qui lui assure des foyers, sans les David et les Salomon qui lui ont donné la double gloire de la guerre et de la paix, sans un Esaie, l'évangéliste du vieux testament, un Jérémie et un Ezéchiel, témoins pour Dieu l'un de la ruine, l'autre de la captivité d'Israel; sans un Daniel, qui compte les semaines de son attente, et sans un Esdras, pour lui rendre ses livres et ses lois. Si vous considérez l'évangile, l'illusion est plus forte encore; à quoi serait réduit l'évangile, sans ses héros, ses historiens, ses saints et ses martyrs; sans un St. Pierre, pour ouvrir l'église aux gentils, et déclarer qu'en toute nation ceux qui s'adonnent à la justice, sont agréables au Seigneur; sans un St. Jean, pour être l'ami terrestre du Christ, et nous apprendre que la parole était au commencement; sans un St. Jaques, pour concilier dès ce temps la foi et la charité, sur l'accord desquelles on

---

Actes x. 35. Jean I. 1.

ose disputer encore; sans un St. Paul, pour montrer au monde dès le commencement de l'église, qu'un chrétien pouvait être le plus beau génie et le plus grand homme de son siècle? Je viens de vous nommer la fleur de l'humanité entière, les plus illustres et les plus sublimes des hommes, et cependant est-il un seul de ces mortels, dont Dieu avait besoin? Non, il pouvait se passer d'eux tous, retenir leur inspiration, mettre à leur place des hommes dont il ne reste rien, dont le dernier ossement est en poussière, dont le nom ne vit nulle part, et la loi du Sinai aurait toujours été la loi de Dieu, et l'alliance du Calvaire aurait toujours été l'alliance de grâce. Sans Abraham et les patriarches, Moise et les prophètes, Aaron et les pontifes, David et les rois, il resterait le Dieu d'Abraham, de Moise, d'Aaron et de David! Sans les apôtres et les évangélistes, il resterait le Sauveur! Qu'est-ce ici que Paul? Paul a-t-il été crucifié pour vous?

Oui, nous sommes tous devant Dieu, comme si nous n'étions pas; les plus sublimes choses de ce monde sont nulles devant lui; sa providence peut tout faire sans nous, et le meilleur

même des hommes ne lui était pas nécessaire, pour sauver les autres. Cette vérité est commune à toutes nos générations, à l'époque des Abraham et des Moise, au siècle de St. Paul, comme à nos jours; pour achever de vous en convaincre, faisons, dans le Christianisme tel qu'il est aujourd'hui, la part de Dieu et celle des hommes; voyons ce que Dieu y a mis; voyons aussi ce que les hommes y ajoutent, et pesons tour à tour dans cette juste balance les trois grands bienfaits du Christianisme, la grâce dans les tentations, la paix dans les épreuves, et le salut dans la mort.

Si la question est posée sans obscurité et sans exagération, il semble au premier aspect que dans les tentations surtout et les péchés, le secours humain puisse beaucoup nous servir. Qui n'a pas éprouvé l'ascendant des bons conseils? Il est vrai qu'il faut avoir le talent et le droit de les donner; mais ces deux conditions sont souvent remplies, et combien d'imprudens, arrêtés à temps sur le bord du précipice par de sages avis, l'ont fui, pour n'y plus revenir. Il est étonnant de penser quel bien peut sortir d'un seul avertissement donné à propos, d'un mot insignifiant en apparence, jeté comme au

hasard dans le cours d'un entretien, et qui se fixe, comme un trait acéré, dans le cœur où il a retenti; quelquefois il ne faut que cela pour commencer la vertu dans l'ame d'un pécheur. Songez encore à l'empire des bons exemples; il est difficile de faire le mal, en présence et dans l'intimité d'un frère qui fait le bien; on s'efforce d'éviter une si déplorable différence, et il est rare qu'un vrai chrétien, qui marche dans le chemin du ciel, n'entraîne pas quelques uns de ses semblables avec lui. Leur respect au moins le suit dans sa noble et sainte carrière, et la honte d'être l'esclave de ses passions est un douloureux aiguillon qui excite à leur résister. Quand on aime le péché, on n'en aime pas l'ignominie; il est vrai qu'à l'aide d'absurdes préjugés, les hommes ont mis de l'honneur jusque dans des transgressions manifestes de lois divines; pourtant, il faut reconnaître qu'en général on est convenu d'attacher aux différens vices la note d'infamie qu'ils méritent tous. A cet opprobre se joignent tôt ou tard d'autres inconvéniens faciles à prévoir, impossibles à détourner: la vie qui s'use et se perd, la vigueur qui s'éteint, la santé qui s'épuise;

l'affreuse satiété, le lourd ennui qui s'emparent à la fois du cœur; ce fade dégoût, qui ne se ranime, ni aux beautés de la nature, ni à celles de la révélation; aucune provision faite pour l'avenir; point de précautions prises contre la vieillesse; l'ordinaire abandon des complices crus des amis; le stérile tourment des tardifs remords; l'isolement peut-être, et la pauvreté avant la mort, et au bout de cette misère, une mort que rien n'ennoblit, ne sanctifie et ne console..... quelle perspective à offrir aux yeux du méchant! Prenez garde que dans tous ces motifs pour porter l'homme au bien, rien n'est tiré de l'évangile; c'est de l'expérience, de la philosophie, de la morale; mais ce n'est point de la révélation; c'est la sagesse humaine qui parle; la sagesse divine se tait; pour dire à un homme tout ce que je viens de vous dire, il n'est pas besoin qu'il croie en Christ; il peut croire en qui il voudra. C'est donc ici, sauf peut-être une sèche dissertation sur l'intérêt de la société, et la dignité de la raison humaine, c'est ici tout le secours qu'un mortel peut donner à un autre dans la lutte contre les passions; seuls, et sans Christ, vous ne pouvez avancer

d'un pas; essayez, et vous verrez que sans vous en apercevoir d'abord, vous en viendrez à l'évangile. Eh bien, savez-vous ce que le Christianisme fait de plus? Il adopte tous ces motifs, qui plaident pour la droiture, la pureté, la vertu; il en augmente la force et la portée; il les sanctifie et les épure; il laisse aux bons conseils leur ascendant; aux bons exemples, leur empire; aux turpitudes du péché, toute leur bassesse; aux suites du péché, toute leur amertume; il crie, plus haut que l'honneur, qu'un méchant s'avilit et se dégrade; il enseigne, plus vîte que l'expérience, qu'un méchant fait une œuvre qui le trompe, et de plus, mettant à nu la racine du mal, pour la couper, le Christianisme découvre à l'homme combien est grande sa faiblesse, et profonde sa misère; mais il ne l'abat point; il l'encourage au contraire, et s'il lui montre la profondeur de sa chute, c'est pour l'en relever; s'il lui donne la conscience de sa faiblesse, c'est pour lui faire dire: quand je suis faible, alors je suis fort, et pour lui faire entendre du haut des cieux cette parole,

---

Prov. XI. 18. 2 Cor. XII. 10.

d'où tant de vertu peut sortir, cette parole du Seigneur: ma grâce te suffit! Qu'est-ce que tous les secours humains, auprès de ces secours; et d'où nous viennent-ils, si ce n'est de Christ; pouvez-vous les recevoir d'un homme, quel qu'il soit; Paul a-t-il été crucifié pour vous?.... Comparez encore à la honte frivole que le monde attache à l'inconduite, cette vive horreur du péché que l'évangile inspire; il est bien sans doute de haïr le mal, parce que le monde le hait quelquefois; mais ne doit-on pas bien plus le haïr, quand on sait combien Dieu le déteste, quand on sait que sans la sanctification nul ne verra le Seigneur? Et où apprend-on, si ce n'est dans l'évangile, à aimer Dieu, et quand on aime Dieu de toute sa force et de toute sa pensée, quand on remplit ce premier commandement, le plus grand de tous, n'est-il pas plus facile de suivre les autres? L'homme s'est élevé de lui-même à de nobles affections, il chérit sa patrie et ses foyers, sa famille et ses amis, sa race et ses tombeaux, et son cœur seul peut lui inspirer de repousser une menace d'exil par

---

2 Cor. XII. 9. Heb. XII. 14. Mat. XXII. 38.

cette réponse si remplie d'amour: dirons-nous aux ossemens de nos pères de se lever, et de nous suivre; mais sans la révélation, jamais il n'aurait conçu même l'idée d'aimer Dieu. Il est vrai que tout n'est pas amour dans le Christianisme, et que ce Dieu de bonté est aussi un juste juge. O que la vague idée conçue par la raison humaine d'un état de félicité pour les bons et de peine pour les méchans, diffère de l'idée claire et positive que l'évangile donne du jugement qui nous attend, de ces mille articles sur lesquels il faudra répondre, de cette confession universelle et publique de tous les secrets de l'humanité, les bons et les mauvais! Quelle doctrine a peint les éternels remords d'une manière si terrible! C'est un tribunal inévitable, placé sur la limite de ce monde et de l'autre, où il faut comparaître tous; là, chacun porte en soi-même la loi selon laquelle il sera jugé; là sont des témoins, les saints et les Anges; un suprême arbitre, ce Dieu créateur, qui sait pourquoi il nous a faits..... mais, O charité ineffable, là se présente un intercesseur qui prie pour nous; un avocat qui

Job IX. 3. Rom. VIII. 33. Heb. VII. 25.

plaide pour nous; un sauveur, qui a souffert pour nous, qui froissé pour nos iniquités, navré pour nos forfaits, mort pour nos offenses, est ressuscité pour notre justification, et montre au Père ces meurtrissures, par lesquelles nous avons guérison. Quel attachement pour le bien doit nous inspirer le prix que le Christ a payé pour nous retirer du mal! Quel dévouement à ses lois doit nous inspirer notre reconnaissance envers lui, et l'immense bienfait que nous lui devons! N'est-il pas évident que dans notre lutte contre les passions, il faut attribuer à Christ chaque victoire, et non à des hommes..... Paul a-t-il été crucifié pour vous?

C'est donc, vous venez de le voir, c'est ce qu'il y a de divin dans le Christianisme, qui peut nous soutenir dans les tentations et nous relever dans les péchés. Le secours de l'homme, quoique nul ne doive le dédaigner, serait seul

---

1 Jean II. 1. Esa. LIII. 5. Rom. IV. 25. Esa. LIII. 5. 1 Pierre II. 24.

insuffisant, et a toujours besoin que la grâce du Seigneur l'épure, l'achève et l'appuie. Par une admirable disposition de sa charité, les mêmes moyens qui nous rendent plus fidèles, servent aussi à nous rendre plus heureux, et la paix dans les épreuves nous vient de la même source que la grâce dans les tentations. Suivons pour ce second bienfait du Christianisme la même voie d'examen que pour le premier.

Quand le malheur nous atteint, que peuvent pour nous les hommes? Je ne vous parle pas de ces peines vulgaires, que l'on adoucit à l'aide de quelques soins, et que l'on répare avec un peu d'argent; mais de ces afflictions longues et poignantes, qui seules méritent ce nom, qui remplissent notre solitude, nous suivent au milieu de la foule, restent constamment présentes à l'esprit, et recommencent d'elles-mêmes après une interruption d'un moment. Alors, que peuvent pour nous les hommes? A Dieu ne plaise que j'affecte et que j'enseigne dans cette chaire un ingrat et froid dédain des consolations, que peuvent offrir la compassion et l'amitié..... que de souvenirs démentiraient ces paroles! Mais, hélas! la pitié humaine est renfermée

dans des bornes, que malgré tous ses efforts elle ne peut franchir; elle est faible comme l'homme même; les douleurs souvent sont plus fortes qu'elle, et il y a beaucoup d'adversités qu'elle soulage à peine, ou qu'elle soulage un moment, et qui renaissent le moment après plus amères et plus vives. On a bientôt dit tout ce que la pitié sait dire, et ce qui est plus triste encore, on a bientôt fait tout ce que la pitié peut faire. Souvent, l'imprudence de la compassion des hommes en égale la faiblesse; souvent elle console mal, tantôt parce qu'elle veut consoler trop vîte, tantôt parce qu'elle se trompe sur l'endroit de la plaie, et place la bande à côté de la douleur, tantôt enfin, parce qu'un seul mot hasardé, un seul soin importun, une instance trop vive, un trait qui porte à faux, réveille les angoisses qu'elle voulait assoupir. Ces réflexions sont sévères et sombres; mais il faut avoir le courage d'en convenir, rien n'est plus vain que la plupart des consolations terrestres, et quand on les examine de près, on y trouve d'ordinaire, quelques formes qu'elles revêtent, une foule de ces pensées vagues et vides, que nous savons tous par cœur,

qui servent pour toutes les espèces d'infortune, et qui ne sont à vrai dire que les lieux communs de la compassion. Qui n'a entendu dire, et qui n'a dit à des infortunés: vous êtes à plaindre; mais regardez au loin dans le monde, et voyez combien de vos semblables sont plus à plaindre que vous. M. F., quelle consolation offre donc l'idée, que d'autres ont encore plus que nous besoin d'être consolés!.... Vous êtes à plaindre; mais songez à ces circonstances qui pouvaient advenir, et voyez combien vos malheurs auraient été plus grands. Et qu'importe des chances dont on est sorti; il s'agit de ce qui arrive, et non de ce qui n'arrive pas!..... Attendez, dit-on encore; on se console de tout avec le temps. C'est attendre que la tristesse passe d'elle-même, et ne rien faire pour l'adoucir; c'est oublier que dans la douleur le temps est le plus fatigant et le plus insupportable des fardeaux. Attendez, dit-on encore, l'on se fait à tout; vous vous accoutumerez à votre nouveau sort, et l'habitude vous le rendra doux. C'est la même idée présentée sous une forme moins disgracieuse; c'est dire en termes moins durs: quand vous aurez bu jusqu'à la lie la coupe

d'amertume, elle sera plus légère. Occupez-vous, est encore un de ces avis dont on est si prodigue; occupez-vous; choisissez quelque travail facile, mais intéressant et long. Ainsi des yeux baignés de larmes doivent tout à coup y voir assez clair, pour une occupation attachante; mais la douleur seule est un travail qui suffit, et n'en laisse pas entreprendre d'autre. Enfin, le comble de la pitié humaine, sa dernière adresse et sa meilleure ressource, c'est, nous le savons tous, c'est d'entraîner un affligé au milieu des distractions; c'est de couvrir la voix de ses gémissemens par les bruits du monde, de conduire sa tristesse au milieu de joies qu'il ne peut partager, et de lui montrer la vie dans son ivresse, quand il se relève tout en pleurs des plis d'un linçeul et des bords d'un tombeau. Oui, l'on tente quelquefois de mettre une coupe de plaisir dans la même main, qui vient de fermer un cercueil, et d'envelopper des vapeurs d'une fête un crêpe à peine attaché..... Je confonds, me direz-vous, de froides convenances et de pénibles importunités, avec les consolations touchantes et pures que donne l'amitié. L'amitié!... Chrétiens, le sage a eu raison de le

dire; l'ami fidèle demeure en tout temps, et surtout au temps de l'adversité. Mais l'amitié même, si précieuse dans ces légers malheurs qu'elle peut distraire, reconnaît toute son impuissance contre les douleurs profondes, et se borne à les partager, en gardant le silence; au lieu d'essuyer les larmes, elle en répand.... Telle est donc la nature, la portée, et quelquefois la folie des compassions humaines; c'est donc ainsi que l'homme peut être le consolateur de l'homme.... mais Paul a-t-il été crucifié pour vous; ne connaissons-nous, dans le malheur, que l'homme à rechercher et à entendre; n'y a-t-il rien de plus dans le Christianisme? O M. F., le Christianisme nous offre alors la paix de Dieu, qui surpasse tout entendement, et dont Jésus a dit qu'il ne nous la donne pas telle que le monde la donne, cette paix qui est faite plus encore pour les affligés que pour les heureux, et dont on n'apprécie bien la douceur qu'au sein de l'affliction; c'est un calme du cœur, que rien ne surpasse, que rien ne dérange, que rien n'imite; c'est un calme bienfaisant,

---

Prov. XVII. 17. Phil. IV. 7. Jean XIV. 27.

inexprimable, nouveau dans le monde, inconnu avant l'évangile, qui n'efface pas les souvenirs, mais qui les épure; qui n'étouffe pas les regrets, mais qui les adoucit; qui ne tarit pas les pleurs, mais qui fait répandre des larmes semblables à celles dont St. Jean, après cette demande d'un ami: où l'avez-vous mis? et cette réponse d'une sœur: viens, Seigneur, et vois.... n'a osé dire que ce mot seul: et Jésus pleura.... Larmes saintes, qui justifient toutes les nôtres! Oui, nous avons tous le droit de gémir dans ce monde, puisque la mort d'un homme tel que nous a fait pleurer le Fils de Dieu! Mais pensez-y bien; cette douleur n'aurait rien de plus que toute autre, si l'on ne pouvait vous demander: Paul a-t-il été crucifié pour vous? Et sur quoi repose cette paix ferme et douce, que le fidèle peut conserver au sein des plus cruels malheurs? Elle est toute évangélique et chrétienne de sa nature; elle ne nous est enseignée ni par la raison, ni par la philosophie, mais par la révélation; elle repose sur trois fondemens que la main de l'homme n'a point jetés; d'abord, elle s'appuie sur une

---

Jean XI. 35.

intime persuasion de la justice, de la sagesse, et de la bonté de Dieu, qui ne nous a point créés pour nous rendre malheureux, et qui ne peut vouloir que notre bien; ensuite, sur l'idée profonde que nul n'est affligé au dessus de ses forces, et que Dieu nous dispense une exacte mesure d'épreuves, jamais une seule de trop, jamais aussi une seule de trop peu; enfin, sur un accord de plus en plus parfait et facile entre notre volonté et celle du Seigneur; ce que tu veux, Seigneur, et non point ce que je veux, voilà le secret de la paix dans les afflictions, et ce secret...., Paul a-t-il été crucifié pour vous, et n'est-ce pas Jésus qui vous l'a enseigné? Prenez garde que la paix de Dieu ne sert pas seulement à nous consoler pour le présent; elle nous montre et nous promet un meilleur avenir; elle ouvre à nos regards deux magnifiques perspectives, l'une de perfectionnement, l'autre de réparation; elle nous montre un progrès à faire en chaque malheur à souffrir; elle nous rappelle tout ce que notre caractère peut gagner à ce que notre félicité doit perdre, et par elle,

---

Mat. XXVI. 39.

chaque infortune nouvelle est un nouveau degré pour nous élever à la sanctification; une épée percera ton ame, disait Siméon à Marie; cette épée a porté les coups les plus douloureux, qui aient jamais frappé le cœur d'une mère, et Marie, à force de larmes, s'est montrée digne de sa vocation unique, de sa merveilleuse destinée. D'un autre côté, la paix de Dieu nourrit dans nos cœurs l'encourageante pensée que Dieu n'afflige point à toujours, qu'il y a une demeure dans la maison de notre Père céleste pour chacun de ses enfans, et que les consolations éternelles du malheureux Lazare s'expliquent par ce fait si simple, qu'ayant eu ses maux dans cette vie, maintenant il est consolé. M. F., qu'y a-t-il d'humain et de terrestre dans ces assurances; en est-il une seule dont nous soyons redevables à des hommes; quelle autre main que celle du Seigneur peut ainsi bander nos plaies, et que ferions-nous sans lui, pour souffrir avec calme, avec espérance, avec résignation? Ne rendez donc qu'à lui seul gloire et grâce, et ne cherchez que

---

Luc. II. 35. Lam. III. 31. Luc. XVI. 25.

près de lui un refuge; Paul a-t-il été crucifié pour vous?

Ainsi, pour les deux choses dont nous avons tous également besoin, la grâce dans les tentations et la paix dans les épreuves, l'homme ne peut nous être que d'un faible secours, et nous devons tous dire à Christ: Seigneur, notre secours vient de toi! Et si l'impuissance humaine éclate à chaque tumulte de nos passions, à chaque retour de nos malheurs, que sera-ce donc à l'heure dernière? Si l'homme est faible à ce point contre la vie, quelle force aura-t-il contre la mort, le jugement, l'éternité? Qu'est-ce que l'homme peut faire, pour l'homme mourant? Rien. Le roseau fragile, qui pliait à chaque effort, et soutenait si mal les pas chancelans du voyageur, se brise alors, et perce sa main imprudente. Je dois encore, pour achever de remplir les promesses de ce discours, je dois vous montrer, que s'il n'y a qu'un nom par lequel

---

Actes IV. 12.

nous puissions être sauvés, ce nom n'est celui d'aucun homme, tel que Paul, Apollos, ou Céphas.... Paul a-t-il été crucifié pour vous? Mais ici, l'évidence emporte les preuves. Et d'où le salut peut-il vous venir, s'il ne vous vient pas de Jésus? Vous pouvez l'accepter de sa part, ou le refuser; mais envain le chercherez-vous ailleurs. Ne le demandez pas au monde; il a des joies; mais il n'a point de pardon à vous offrir, point de béatitude à vous assurer; ne le demandez pas aux Anges; ils ont, selon la pensée d'un apôtre, leur origine à garder; mais ils ne peuvent vous restituer la vôtre; ne le demandez pas à la tombe; elle ne peut récompenser une de vos vertus, ni effacer une de vos fautes; elle n'a rien pour vous qu'un sommeil, qui n'est pas éternel, et qui ne sera pas même assez long, pour que le moindre de vos péchés s'oublie. Qui donc sera votre rédempteur, si Jésus ne l'est pas? Quel autre avez-vous au ciel que lui? Quel homme peut sauver un seul de ses semblables; quel ami peut dire à son ami le plus cher: je te promets le

---

Jude 6.

salut; quel père même peut dire à ses enfans: je vous garantis l'immortalité bienheureuse? Les seuls biens qu'on puisse assurer à autrui, sont ceux qu'on possède par soi-même, et l'homme, qui ne peut se donner le salut, comment pourrait-il le donner à ses frères? Où s'élève ici-bas ce rocher des siècles, sur lequel il nous serait possible de nous appuyer pour n'être jamais ébranlés? Ah! ce n'est ni l'Horeb, où Dieu se montrait comme un feu consumant, ni le Sinai et sa loi, ni Morija et son temple, ni le Tabor et la transfiguration.... c'est le Calvaire.... mais Paul a-t-il été crucifié pour vous?.... Je vais trop loin, me direz-vous peut-être; je dégrade trop la raison humaine; je vous la représente plus aveugle qu'elle n'est; la raison peut s'annoncer à elle-même l'immortalité future, se promettre avec vraisemblance une béatitude, et même, à force de regarder au delà du tombeau, entrevoir le pardon des péchés, et présumer la sanctification des ames. Ainsi donc, sur des intérêts si grands, sur la question de savoir si vous et vos enfans êtes

---

Deut. IV. 24. Heb. XII. 29.

sauvés, vous vous contenterez de présomptions et de conjectures? Vous vous en croirez vous-mêmes, plutôt que d'en croire votre Sauveur et votre Dieu!.... La raison, dites-vous, arrive sans aide à la certitude d'une vie future; et vous aimeriez mieux cette immortalité confusément entrevue à travers les ombres du sépulcre, à l'immortalité évidente et positive, qui a pour monumens, dans ce monde, le tombeau vide du Christ, et dans le ciel, son trône à la droite du Père? La raison peut compter sur une béatitude, et cette félicité inconnue, fondée sur quelques froides idées de réparation et de dédommagement, qui n'a rien de fixe, et qui n'est ni terrestre ni céleste, vous semblerait meilleure que la joie toute divine, remplie de science, de gloire, de paix, demandée pour vous dans cette parole: Père, mon désir est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient avec moi! A un incertain pardon, appuyé sur l'idée trompeuse que Dieu est trop grand pour nous punir, et nous, trop faibles pour être punis, vous ne préférerez pas ce pardon obtenu par

---

Jean XVII. 24.

la mission et la mort du Rédempteur, et à l'attente vague d'un développement futur des facultés de notre ame, vous ne préférerez pas ces promesses de l'évangile, qu'un jour la foi sera changée en vue, qu'un jour le verre obscur sera ôté de devant nos yeux, et que nous contemplerons face à face, que nous ne connaîtrons plus seulement en partie, et que d'éternité en éternité nous deviendrons de plus en plus parfaits comme notre Père qui est aux cieux est parfait.... O M. F., les vraisemblances et les probabilités de la raison sont douces et bonnes, au milieu de la force de l'âge et de la joie de la vie, lorsqu'on se croit encore loin du tombeau, encore loin du moment d'aller savoir par soi-même ce qui en est, d'aller demander aux vers du sépulcre ce qu'ils y font; mais quand les annonces de la vieillesse l'une après l'autre nous avertissent, mais sur le lit de douleur, pendant les heures de l'agonie, en présence de la mort, au milieu des dernières larmes et au bruit des derniers adieux, alors, croyez-moi..... ou croyez-en plutôt les

---

1 Cor. XIII. 12. Mat. V. 48.

mille exemples qu'on a vus.... on éprouve que ces conjectures, que ces espérances sans ferveur et sans foi, ne sont pas assez; qu'il faut plus.... ou moins peut-être.... pour garder sa tranquillité; qu'il faut un bouclier plus fortement trempé, pour y voir se briser l'aiguillon du trépas; qu'il vaut mieux savoir en qui l'on a cru, et en quelles mains remettre son esprit. Mais Paul a-t-il été crucifié pour vous? Non, et vous savez qui l'a été, et vous croyez en lui, et vous préférez aux étroites prévoyances de la raison les certitudes de la foi. Pesez bien ces différences profondes: ce que l'homme suppose, Dieu, dans la révélation, le déclare; ce que l'homme espère, Dieu le garantit; ce que l'homme entrevoit, Dieu le met en évidence. Et remarquez que ces différences proviennent surtout de ce qu'à la place de nos argumens, le Christianisme a mis des faits; le Christianisme ne consiste pas seulement en des choses qui ont été dites et écrites, mais en des choses qui sont arrivées, et c'est là un des traits qui constituent sa gloire, comme sa vérité, et le rendent unique

---

2 Tim. i. 12.

comme elle, entre toutes les religions de la terre. L'homme raisonne, et se croit immortel: Jésus ne raisonne point, mais il ressuscite; l'homme se persuade que Dieu est indulgent, et entrevoit un pardon, ou plutôt un oubli: Jésus tonne contre le péché, déclare que transgresseur d'un commandement, on l'est de tous, meurt sur la croix, et promet de sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui; l'homme regarde le ciel, et à force de le contempler, il finit par se dire: j'irai là sans doute, et ceux que j'ai perdus m'y attendent, et ceux qui doivent me pleurer, m'y rejoindront..... mais Jésus y monte le premier, et va nous y préparer place..... Disciples de ce Sauveur adorable, que vous dire de plus? La divinité du Christianisme n'éclate-t-elle pas à vos regards, et ne vous environne-t-elle pas de tous côtés? Une dernière fois, je vous le demande encore: Paul a-t-il été crucifié pour vous?... Pécheurs et mortels que nous sommes, rentrons en nous-mêmes, avant de répondre: non, mais Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique

---

Heb. VII. 25. Jean III. 16.

au monde; non, vous ne recevez que de lui seul et la grâce dans les tentations, et la paix dans les épreuves, et le salut dans la mort. Que donc du fond de tous nos cœurs s'élève à lui cet hommage de foi, cette acclamation de reconnaissance, cette promesse de fidélité: à qui, Seigneur, irions-nous qu'à toi?

Jean VI. 68.

LES PRINCIPES

DE LA

RÉFORMATION.

LES PRINCIPES

DE LA

RÉFORMATION.

SERMON

SUR PSEAUME CXVI. 10.

J'ai cru; c'est pourquoi j'ai parlé!

MES FRÈRES,

C'est là une parole de ferme conviction et de sincérité profonde. Le poète sacré, au sortir d'une épreuve, exprime ainsi d'un seul mot toute l'énergie de sa confiance et l'ardeur de sa gratitude. Ce langage était digne du grand apôtre des gentils, et vous ne serez point surpris que St. Paul l'emprunte au Psalmiste, en écrivant aux Corinthiens, et déclare en ces termes combien est forte et vive son attente en l'évangile

---

2 Cor. IV. 13.

qu'il annonce au monde. De quelle puissance, en effet, de quel ascendant est revêtu l'homme, qui peut dire à ses contemporains: j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Quelque mission qu'il remplisse, quelque persuasion qu'il répande, ce mot seul l'autorise et le justifie; vous ne pouvez verser sur lui aucun blâme; il vous a rendu tout le compte qu'il vous doit; il s'est mis à sa place devant Dieu et devant les hommes; il se trompe peut-être, mais il ne ment point; il n'induit sciemment personne en erreur; qu'aura-t-on à lui reprocher? Aussi, l'homme, qui peut tenir ce langage, et qui a bien pris son parti avant de le tenir, ne sera ébranlé par aucune tyrannie, aucune haine, aucune honte. Il parle selon sa conviction et sa conscience; qui lui fera peur, en lui commandant de se taire? Les clameurs d'une multitude égarée, criant un jour: gloire au fils de David, et un autre jour: crucifie, crucifie, peuvent couvrir sa voix, mais non l'empêcher de l'élever. Le monde peut-être ne comprendra pas ses discours; il continuera cependant de les adresser; car

---

Mat. XXVII. 23. Marc XV. 13. Luc XXIII. 21. Jean XIX. 6.

demain peut-être il sera compris; s'il arrive trop tôt au terme de sa carrière, s'il meurt avant d'avoir éclairé son siècle de la lumière qui l'éclairait lui-même, son dernier mot sera encore: j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; et sa consolation est de penser qu'on dira de lui ce que Jésus disait de Nathanael: voici un Israelite dans lequel il n'y eut point de fraude.

Heureusement pour notre monde, tous les hommes qui ont pu sceller leurs discours de cette déclaration, ne s'en sont pas allés par le chemin de toute la terre, avant que leur voix aît été entendue; l'empire de la sincérité a été souvent irrésistible; l'accent de la conviction ne parle pas envain; on le reconnaît malgré soi, et tous les bienfaiteurs de l'humanité, les hommes qui ont accompli de grandes délivrances, enseigné de grandes vérités, et détruit de grandes erreurs, les hommes qui ont bien employé le pouvoir ou le génie qu'ils avaient reçu d'en haut, n'ont pas usé d'autres moyens de succès que celui d'être sincères, de parler sans détour, et d'ajouter enfin: j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Voilà

Jean I. 47. Jos. XXIII. 14.

ce que Moise disait à Pharaon, Samuel à Saul, Elie à Achab, Jérémie à Sédécias; voilà ce qui explique l'admirable fermeté de l'humble précurseur du Messie, qui sur la rive du Jourdain comme dans le palais d'Hérode, adressait à chacun l'avertissement le plus salutaire, et lorsque douze péagers ou pêcheurs sont restés dans ce monde, chargés d'y fonder le Christianisme, leur force et leur puissance ont consisté surtout en ce qu'ils ont pu dire de Jérusalem à Rome: nous avons cru; c'est pourquoi nous avons parlé. Mais je confonds, me direz-vous peut-être, les triomphes de la sincérité et les effets de l'inspiration; depuis Moise, jusqu'au dernier survivant des apôtres, depuis le buisson d'Horeb où l'inspiration a commencé, jusqu'à l'isle de Pathmos où elle a fini, lorsque St. Jean traçait les derniers mots de l'évangile, Dieu même a touché d'un charbon de feu pris sur son autel les lèvres de ces ministres de sa parole, et certes, tous ces instructeurs du genre humain n'auraient pas accompli tant de travaux immenses, et sauvé de l'oubli les vérités religieuses, s'ils n'avaient

---

Esa. VI, 6. 7.

été que des hommes sincères, et non des ministres inspirés..... Eh bien! Je vous citerai, dans ce jour solennel, un exemple donné par des hommes, qui n'ont point attendu dans leur cité ou leur temple l'effusion du Saint Esprit, et dont aucune langue de feu n'a marqué le front du sceau de l'inspiration divine. M. F., il y a aujourd'hui (*) même 307 années, qu'un simple et pauvre religieux, sans gloire et sans puissance, s'est levé; il est sorti de sa cellule; il a suspendu quelques thèses à une colonne de son église, et savez-vous ce qu'il faisait en publiant ainsi ces feuilles légères? Il faisait la Réformation.... Et savez-vous comment il l'a faite? C'est que s'avançant toujours de verités en vérités, il a pu dire toujours aux peuples, aux docteurs, aux pontifes et aux rois de son siècle: j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé!

Il nous était impossible de laisser passer ce mémorable anniversaire, sans vous le signaler, et en ramenant vos pensées vers cet imposant souvenir, nous remplissons le vœu de l'assemblée qui dirige les Eglises Réformées de votre patrie.

(*) Le 31 Octobre 1824.

Mon dessein cependant n'est pas de vous tracer un tableau de la Réformation; cette tâche a été remplie il y a sept ans dans ce temple, lors de la fête séculaire. Parlons plutôt de ce que la Réformation est devenue; voyons quels principes elle a tirés de l'oubli, et répandus au loin; trois grands traits la constituent, que nous devrons parcourir: liberté d'examen, liberté de foi, liberté de culte.

Lorsque l'on compare nos croyances, nos rites et nos temples, à ceux du culte que nos pères ont abandonné, il semble qu'il existe entre eux des différences sans nombre, des séparations sans espoir. Dans le fond, un seul point nous divise, et le voici: nos adversaires disent au fidèle: n'examine pas, crois; et nous lui disons: examine, tu croiras après. Cette différence est profonde, parce que nous ne pouvons renoncer à la liberté d'examiner, qui est la base de notre doctrine, et que nos opposans ne peuvent se soustraire à l'obligation de croire, qui est la base de la leur. Voyez déjà quel avantage est de notre côté; nous, qui examinons tout, pouvons-

offrir de nous concilier et de nous entendre, sans sortir de notre église, sans abandonner notre principe; mais ils ne peuvent faire un pas vers nous, ils ne peuvent nous céder sur un point, sans les abandonner tous, parce que tous reposent sur le principe de n'en examiner aucun; nous pouvons dire: celui qui n'est pas contre nous, est pour nous; mais ils sont forcés de tenir un plus triste langage, et de dire: celui qui n'est pas pour nous, est contre nous.

Il faut donc laisser toutes les disputes de détail, et s'attacher uniquement à montrer que nul homme n'a le droit de dire à un autre: crois, et n'examine pas. Hâtons nous de débarrasser cette question des voiles dont on aime à l'envelopper; croire sans examen, c'est renoncer à l'usage de sa raison; cette raison, si calomniée par les uns, si exagérée par les autres, nous vient de Dieu; qui peut légitimement nous en interdire l'usage? Quoi! Dieu m'a remis un flambeau; vous exigez que je l'éteigne, pour en prendre un autre de votre main; quand celui-ci serait meilleur, ai-je le droit de changer? Non, Dieu a voulu que je me servisse de mon intelligence; sans quoi, il ne me l'aurait pas donnée;

ainsi, je ne puis y renoncer, et vous, vous ne pouvez me la ravir, pas même quand vous seriez inspiré. Ce point est le nœud de la question; car, comme l'inspiration est supérieure à la raison, quand l'inspiration parle, la raison doit se taire. Oui, mais avant de garder le silence, savez-vous ce que fera la raison; elle examinera les preuves de l'inspiration, et ne se taira qu'après les avoir reconnues, sûre alors de ne trouver aucune contradiction qui l'arrête. Jamais les envoyés divins n'ont demandé de confiance, avant d'avoir prouvé leur mission; voyez le début de celle de Moise; il est dit que Moise fit les signes devant le peuple, et le peuple crut; mais il n'est pas dit que le peuple crut, avant les signes, et le Christ lui-même n'a point commencé son ministère, sans que le ciel se fut ouvert, et qu'une voix divine eut dit: celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le!... Eh bien, nous ne demandons que la justice accordée aux disciples de Moise et aux contemporains de Jésus; que les signes se fassent; que les cieux s'ouvrent

---

Ex. IV. 30, 31. Mat. III. 17. Marc I. 11. Luc III. 2

que la voix des cieux retentisse; nous nous assurerons qu'elle en vient, et nous croirons sans examiner. Jusque là, nous ne ferons le sacrifice de notre raison à personne; nous suivrons le conseil de St. Paul, d'examiner toutes choses, et de retenir ce qui est bon. Que faisons-nous alors de plus, que les disciples mêmes des apôtres? L'autorité de l'écriture et l'expérience de l'église déposent en notre faveur. Une ville de Macédoine a donné un exemple, impossible à récuser; certes, St. Paul était bien un envoyé divin, un docteur inspiré; les miracles ne manquent pas à sa gloire; il annonça l'évangile aux fidèles de Bérée, et cependant ils examinaient tous les jours les écritures, pour voir si ce qu'on leur disait, y était conforme; et nous, en ces temps où tout est accompli, où l'inspiration de toutes parts a cessé; nous, qui n'avons à faire qu'à des hommes, et non à des prophètes, qu'à des vases de terre, et non à des vases d'élection, nous n'aurions pas le droit d'en agir avec eux comme les fidèles de Bérée avec un apôtre; on nous demanderait plus

---

1 Thess. v. 21. Act. XVII. 11. 2 Cor. IV. 7. Act. IX. 15.

que St. Paul n'a demandé; on rendrait esclave cette même raison qu'il laissait libre...! Avant d'en venir là, il faut déchirer cette page de l'évangile, et en effacer le nom de cette cité pieuse; le protestantisme, M. F., n'a pas commencé à Wittemberg; on peut dire qu'il commençait à Bérée, ou plutôt, il naissait partout avec l'église chrétienne; ne croyez point à tout esprit, dit St. Jean, mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu; et à qui l'apôtre commande-t-il de faire cette épreuve? A tous les fidèles de l'Asie Mineure.

Si le droit d'examen est incontestable, l'exercice en est-il possible? C'est là l'objection commune qu'on nous adresse. Les simples fidèles peuvent-ils examiner avant de croire; l'écriture sans doute est contenue en un seul volume, et la vie est d'ordinaire assez longue pour le lire mais le lire n'est pas l'étudier, et pour l'appr fondir, que de sciences il faut savoir; que langues il faut entendre; que de système faut comparer; que de siècles il faut p courir!.... M. F., tout cet échafaudage,

---

1 Jean IV. 1.

on nous fait peur, n'est pas la religion, c'est la théologie. Sans doute les livres de l'écriture et les annales de l'église sont un dépôt, dont les savans et les sages de la chrétienté répondent à leurs frères; c'est à eux de s'enfoncer dans ces profondeurs, d'interpréter syllabe par syllabe les écrits sacrés des deux alliances, et de suivre siècle par siècle la foi Israelite et la foi chrétienne dans leurs développemens; ils ont choisi d'être les docteurs de leur peuple; nul ne les a forcés de le devenir; ils manquent à leur vocation et à leur devoir, s'ils ne le sont pas. Mais pour vous, qui avez choisi d'être simples fidèles, pour vous, qui n'avez pas besoin d'être savans, mais d'être pieux, l'examen pour vous doit être différent; il consiste bien plus à vous convaincre vous-mêmes, qu'à vous mettre en état de convaincre autrui; il consiste à ne rien croire sur parole, et à exiger la preuve de tout. Et que faire alors, quand des doutes s'élèvent, que seul on ne peut dissiper; quand des difficultés se présentent, que seul on ne peut éclaircir? M. F., l'église protestante, si elle n'admet aucune autorité qui ordonne de croire, reconnaît tout l'empire de la confiance;

ces doutes, vous viendrez les exposer; ces éclaircissemens, vous viendrez les demander aux sages, aux docteurs, aux vieillards de votre peuple; vous m'accuseriez d'une humilité feinte, si je n'ajoutais: et à vos pasteurs. Alors vous ne croirez pas aveuglément ce qu'on vous dira en réponse; mais vous montrerez quelque confiance aux conseils de la vieillesse, aux lumières de l'expérience, aux études du ministère, et surtout au sortir de ces entretiens fraternels, vous observerez de quel accent on vous dira: j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Soyons ici de bonne foi; cet examen, que chacun doit faire, est-il si difficile et si long; quand on écarte les questions de détail et de curiosité, quand on s'attache à ces simples confessions de foi que les apôtres exigeaient de leurs prosélytes, quand on n'aspire qu'à la connaissance de Christ et de Christ crucifié, et qu'on se demande seulement: que suis-je, et quel devrais-je être, et que serais-je sans Christ, et que puis-je devenir par lui.... Chrétiens assemblés dans ce temple, qui de vous ne peut répondre? Qui de vous ne se

1 Cor. II. 2.

sent capable d'examiner ces questions si claires et si simples, et de fixer ses idées sur des intérêts si grands? Réjouissez-vous donc de ne devoir votre foi qu'à votre Dieu et à vous-mêmes, et ne renoncez jamais à la liberté d'examiner avant de croire, le premier caractère du protestantisme, le premier bienfait de la Réformation.

Du droit d'examen résulte évidemment le droit de prononcer sur ce que l'on a examiné, le droit de croire, et n'hésitons jamais à le dire, de ne croire point. Il serait illusoire d'accorder le droit d'examen, sans reconnaître celui de faire aboutir cet examen à une fin quelconque; il ne peut finir que par la foi ou l'incrédulité; le doute est un état de passage, où l'on ne reste point; telle est la nature des choses; et la marche de l'esprit humain; on n'examine pas toujours; tôt ou tard, il faut conclure, et s'arrêter à une opinion; c'est à chacun de bien considérer à quoi il s'arrête.

Ainsi, me direz-vous, les incrédules sont justifiés. Non, je reconnais seulement qu'ils font

usage de leur intelligence, libre comme la mienne; s'ils s'en servent mal, la faute en est à eux. Ils n'ont pas raison, mais ils ont droit; est-ce là les excuser? Non, ils sont souvent à blâmer, et toujours à plaindre; ils sont à blâmer, lorsqu'autant que la vue humaine peut sonder leurs cœurs, il semble qu'on doive leur appliquer cette parole terrible: la lumière est venue au monde, mais ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises; ils sont à plaindre toujours, parce qu'il est déplorable de ne pas croire, et de mourir sans savoir en qui l'on a cru; et s'ils chancellent un moment dans leur incrédulité, si dans un des replis de leur ame, on découvre, sous les voiles de la fausse honte, la moindre lueur de foi, la moindre apparence de persuasion, alors il faut ardemment les conjurer d'adresser à Dieu cette prière, qui convient à tous: je crois, Seigneur; subviens à mon incrédulité! Voilà les seuls sentimens que nous devions nourrir envers les incrédules, et ils peuvent nous traiter d'incrédules à notre tour, si nous

---

Jean III. 19. 2 Tim. I. 12. Marc IX. 24.

allons plus loin. Nous n'avons ni à les absoudre, ni à les condamner. Est-ce à nous de prétendre savoir ce qui est arrivé dans leur vie, et ce qui s'est passé dans leur cœur, pour le fermer à cette conviction, à la quelle le nôtre s'est ouvert? Dans la même famille, on a vu un père plein de foi répandre des larmes sur l'incrédulité de son fils; à qui revient le tort; l'un s'est-il montré inhabile à instruire et à persuader, ou l'autre, rétif à toute démonstration? Dieu le sait! Mais pour que la foi soit libre, il faut que l'incrédulité le soit aussi; Dieu décidera entre elles pour nous tous. Qui es-tu, demande St. Paul, quand il recommande l'indulgence pour les faibles, qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui; s'il se tient ferme ou s'il tombe, c'est l'affaire de son maître,.... et ce maître, Chrétiens! c'est Dieu. St. Jaques confirme cette sainte doctrine, quand il déclare qu'il n'y a qu'un législateur, qui peut sauver et qui peut perdre. Voilà le langage de la simple vérité, les ordres de Dieu même, les principes de la Réformation.

On ne peut donc nous accuser de favoriser

Rom. XIV. 4. Jaq. IV. 12.

l'incrédulité, et de lui fournir des excuses; nous ne faisons que nous déclarer incompétens, la renvoyer devant son juge, la citer devant le seul tribunal, où elle doive comparaître et répondre. Ces règles de justice ne perdent rien de leur force, quand on les applique à la diversité des opinions et des croyances. C'est là, vous le savez, le continuel reproche qu'on nous adresse, celui qui nous a fait le plus de mal, le seul qui nous en fasse encore. Que résulte-t-il, nous dit-on, de votre liberté de foi, si ce n'est une diversité infinie de sectes, une confusion immense de doctrines; partout des séparations, des barrières, temple contre temple, autel contre autel; voyez au contraire quelle majestueuse unité règne depuis des siècles dans l'église que vous avez quittée..... M. F., aucune parole amère ne sortira de ma bouche; mais aucune crainte pusillanime ne m'empêchera de dire la vérité, et lorsque nos adversaires nous reprochent d'être séparés, et prétendent être unis, il faut leur prouver qu'ils ne le sont pas, qu'ils ne l'ont jamais été, qu'ils ne peuvent pas l'être. Aucune erreur historique n'est plus grande. Le bloc de marbre, le lingot de métal,

à la simple vue, sont polis; examinez de plus près; vous verrez les aspérités, les différences; voilà l'image fidèle de cette unité factice. Et dans quel siècle, dans quel pays les Chrétiens n'ont-ils pas été divisés? Comparez les ouvrages des Pères de l'église, sur lesquels on s'appuie comme sur une autre Ecriture Sainte, et voyez s'ils ne se contredisent pas; demandez qu'on dresse la liste exacte de ceux qui font autorité, et jamais on ne s'entendra sur les noms à y placer; rapprochez d'âge en âge les décisions des Conciles, et voyez si elles ne sont pas plus diverses encore que celles des Synodes. Et si nos adversaires se sont toujours accordés entre eux, d'où sont venus tant d'excommunications et d'anathèmes, qui se croisaient; comment la liste des hérétiques, c'est à dire, de ceux qui n'étaient pas d'accord, forme-t-elle un épais volume? Il est facile de conserver une apparente unité, quand on repousse quiconque change ou diffère d'opinion; mais cette unité ressemble à celle de la solitude et de la mort. Et qu'est-elle devenue, lorsque Constantinople a si longtemps disputé à Rome sa suprématie, lorsque tout l'Orient de l'Europe s'en est séparé bien avant

nous, lorsque deux ou trois pontifes ont voulu s'asseoir à la fois sur le siège souverain, lorsque les uns brisaient les images, que les autres réplaçaient dans les temples, lorsque tant de voix courageuses ont protesté avant nos réformateurs? Du fond des vallées du Piémont, toute une population, protestante avant le protestantisme, n'a-t-elle pas donné un continuel démenti à ces erreurs? Une des bases de cette unité, qu'on nous montre partout, et que nous ne voyons nulle part, est que le dogme seul est obligatoire, et que l'interprétation et la discipline ne le sont pas; qu'on nous dise où le dogme finit, et où le reste commence! Enfin, l'autorité, qui assure cet universel et constant accord, où est-elle; selon les uns, elle réside en un homme; selon les autres, en un concile; selon d'autres encore, en tous deux; quoi, l'on parle d'unité, et l'on dispute même sur l'infaillible autorité qui la maintient! C'est contredire en face la nature humaine; il n'est pas dans la nature humaine, que les hommes pensent d'une manière uniforme, considèrent tout d'un seul point de vue, admettent les mêmes principes, en déduisent les mêmes conséquences, et donnent aux mêmes

doctrines une importance égale; un abîme, que rien ne peut combler, sépare l'intelligence, la mémoire, l'imagination d'un homme, de celles d'un autre; ma pensée m'appartient; nul ne peut en changer avec moi, et quand la foi couvrira la terre comme les eaux des mers couvrent leur fond, quand le monde sera chrétien, alors même chacun le sera à sa manière. Aussi, ce chimérique accord n'a pas existé, lorsque l'église commençait. Qui disent les hommes que je suis, demandait le Christ à ses disciples, et il n'a pas trouvé étrange d'être pris pour Elie, pour Jérémie, pour Jean Batiste, pour quelque autre des prophètes; bien plus, les apôtres chargés par Dieu même d'instituer l'église, les apôtres ont varié entre eux; certes, ce n'était pas une question légère, que de décider si le Mosaisme et le Christianisme s'avanceraient de front dans le monde, ou si l'un héritait de l'autre; St. Pierre penchait à laisser libres ceux qui voulaient suivre les deux lois; St. Paul, moins Israelite que lui, voulait les séparer plus profondément..... M. F., je ne sais

---

Esa. XI. 9. Hab. II. 14. Mat. XVI. 13. Marc VIII. 27. Luc IX. 18.

si c'était là une question de dogme ou de discipline, mais je sais que sur ce point St. Paul écrit qu'il a résisté en face à St. Pierre, et nous ne serions pas en droit de faire entre nous, ce que deux apôtres ont fait entre eux! Cette diversité d'opinion vient après la Pentecôte; croyez-vous que l'Esprit Saint n'aurait pas pu mettre d'accord les deux apôtres sur ce point, comme sur tant d'autres? Et le souvenir de cette différence ne s'est pas conservé dans un livre ordinaire, dans le livre d'un ennemi de l'église, mais dans l'évangile, dans une épitre de St. Paul! Que cherchons nous de plus? Voilà donc la diversité d'opinions consacrée par la révélation même, tant il est vrai que la vérité, la foi, la charité n'ont rien à en craindre! Non, loin d'être défavorable à la cause de la religion, elle la sert puissamment; les grandes doctrines, les immortelles espérances du Christianisme sont plus radieuses d'évidence au milieu des chétives objections entassées contre elles, comme la croix du Seigneur a été plus sainte au milieu des outrages; l'écriture n'est

---

Gal. II. 11.

bien étudiée, que depuis qu'on dispute sur son interprétation. Et quant à la vertu, à la ferveur, au zèle, quelle sainte émulation doit faire naître l'attachement de chaque chrétien pour l'église, où il aura scellé sa profession de foi, en disant: j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé! Quel frein que la crainte de déshonorer par une renommée de scandale la foi de nos ancêtres, de nos concitoyens, de nos pères, qui est la nôtre à deux titres, parce qu'ils nous l'ont transmise, et que nous l'avons examinée! Quel frein que la crainte de faire dire ailleurs: voyez, voyez comme ces protestans se conduisent! Grâce et gloire à Dieu..... Nous consentons à l'épreuve; des deux côtés, que l'on compte partout les établissemens de bienfaisance et d'instruction, que l'on calcule les aumônes, que l'on consulte les archives des tribunaux, que l'on vérifie le degré de civilisation, et que la balance soit tenue d'une main juste! Enfin, il est un dernier reproche, qu'en ces derniers temps surtout on a renouvelé; les principes de la Réformation, a-t-on dit, notre liberté d'examen et de foi, conduisent à troubler la paix des nations, la sécurité des gouvernemens et des trônes.

Eh bien, M. F., que les rois de l'Europe répondent, et qu'ils nous disent s'il vaut mieux maintenant régner au Nord ou au Midi! Non, la Réformation répudie quiconque n'est pas sujet fidèle et citoyen dévoué; elle ne fera jamais ni factieux, ni rebelles; mais aussi, elle ne fera jamais d'esclaves.

Il n'est, M. F., aucune foi qui ne tende à se montrer au dehors, à revêtir une forme de culte. Toute religion se choisit des rites et des sanctuaires; qu'on nous en montre une, qui s'en soit passée; ce principe est prouvé par les faits, depuis les sacrifices de Cain et d'Abel, et ceux qui se sont efforcés de rendre la dévotion purement contemplative, ont dû s'entendre sur une manière de contempler. En revanche, il est vrai, aucun culte ne peut se maintenir sans foi; quand la foi meurt, le culte est bien près de mourir; soutenu par des intérêts et des pouvoirs humains, il traînera quelque temps encore une languissante et débile existence; il aura le bruit de vivre; mais cette vie toute

Apo. III. 1.

artificielle ressemblera aux mouvemens contraints et roides que le métal imprime à un cadavre, qui s'agite avec lourdeur et retombe dans la mort; laissez passer quelques générations, et le temple où la foi ne conduit plus, sera désert. La conviction des peuples est donc l'unique soutien des autels; mais aussi, cette conviction a le droit indisputable de se manifester comme elle l'entend, et de dire à haute voix du sanctuaire qu'elle adopte : c'est ici la maison de Dieu! En d'autres termes, de la liberté d'examen et de la liberté de foi, résulte la liberté de culte, qui n'est autre, que la liberté de servir et d'adorer Dieu d'après l'examen que l'on a fait, et la foi que l'on a choisie. Vous voyez donc qu'il s'agit seulement de mettre en pratique les principes que nous venons d'établir, et de les faire passer dans la vie commune. M. F., si les principes sont justes, si les droits sont incontestables, reculerons-nous devant l'application?

Il n'y a que trois manières d'en agir avec un culte, le persécuter et l'interdire, le tolérer, ou le reconnaître.

Persécuter n'est pas de notre siècle; je ne

Gen. XXVIII. 17.

crois pas à de nouveaux bûchers; l'église n'aura plus de martyrs; elle en a eu assez. Et le dirai-je? On a renoncé à ce système, qui a si longtemps désolé le Christianisme, moins peut-être parce qu'il était cruel, que parce qu'il était insensé; la raison publique, plus que la pitié publique, en a fait justice; c'est que l'emploi de la force en faveur d'une religion quelconque, n'est pas seulement une indigne barbarie, mais aussi une absurdité profonde, dont on est revenu. Voilà un homme, qui, selon vous, ne croit pas ou croit mal, n'adore pas ou adore mal; vous voulez qu'il croie et qu'il adore à votre exemple, et à l'aide d'ingénieuses tortures vous faites sortir de ses lèvres une confession, une adoration dans votre sens; alors, qu'avez-vous obtenu; cet homme n'est pas un converti; il n'est qu'un menteur, parce qu'un acte de foi ou de culte ne consiste pas en des sons articulés, en des gestes et des attitudes, mais en des pensées, en des sentimens. On peut faire parler de force; on ne peut faire penser de force; ce corps, que le fer déchire et que le feu dévore, est en la puissance des méchans; l'ame n'y est point; on n'a pas inventé d'instrumens de torture pour

elle, et valait-il la peine d'infliger tant de supplices, pour obtenir quelques mensonges? Il faut prendre garde aussi, que persécuter ne va pas sans interdire, et que c'est tenter l'impossible; un culte ne s'interdit pas; il trouve moyen toujours de s'exercer; on l'a vu, depuis les catacombes de Rome jusqu'à nos prêches du désert; on le verra toujours; rien, au fond, n'est plus mobile qu'un appareil de cérémonies et de rites; on peut les emporter et les célébrer partout; le dernier effort de la puissance humaine contre un culte, sera de l'obliger ou à se cacher, ou à se bannir, et si c'est la vérité qu'on prétend défendre, que gagne-t-elle à ces déplacemens? Enfin, savez-vous ce qui serait plus absurde encore, que des persécutions en général? M. F., ce serait des persécutions protestantes, pour ainsi dire. Je conçois qu'une religion exclusive, qui condamne le droit d'examen, et proclame sa propre infaillibilité, s'appuie sur la force, dans l'espoir que la persuasion suivra la contrainte; je vois là l'ombre au moins d'un prétexte. Mais nous qui croyons selon l'évangile que le Christ est mort pour tous, et que chacun

2 Cor. v. 15. 1 Tim. II. 4.

sera jugé selon la loi qu'il a reçue; nous, qui adoptons pour base de notre doctrine la liberté d'examen et de foi, recourir à la force, persécuter et interdire, contraindre un de nos semblables à dire: je crois, sans qu'il puisse ajouter: c'est pourquoi j'ai parlé, repousser loin de nous qui ne pense pas comme nous, dresser des barrières et former des séparations, M. F., c'est renier tous nos principes; c'est démentir tous nos précédens; c'est renverser d'une main l'édifice que nous élevons de l'autre; c'est abandonner nos conquêtes, trahir notre origine, et sanctionner les supplices qu'ont subis nos pères; c'est sortir de la Réformation; c'est rentrer dans les ténèbres, et il vaudrait mieux y être restés. Il est vrai, me direz-vous; mais le culte n'est pas seulement dans l'appareil de quelques cérémonies; il est aussi dans la profession de certaines croyances, et que deviennent, avec cette indulgence sans bornes, les vérités nécessaires au salut; ne faut-il pas insister au moins sur celles-là, et repousser de notre sein ceux qui les veulent nier? Et qui donc osera peser, comme

---

Luc XII. 48. Rom. II. 12.

dans une balance, les vérités de l'évangile, mettre d'un côté celles qu'on peut contredire sans risque, de l'autre, celles qu'on ne peut rejeter sans condamnation; qui fera cette séparation terrible, et comptera ensuite sur la face de la terre les réprouvés, et les élus du Seigneur? Vous devrez, pour ce partage, créer ou trouver une autorité sans appel; hors de là, nous retombons dans le droit d'examen, avec toutes ses conséquences, et quiconque parle d'autorité semblable, n'est plus dans la Réformation. Non, le Sauveur lui-même, dans sa plus sainte prière, a dit: c'est ici la vie éternelle de te connaître, toi, seul vrai Dieu, et Jésus Christ, que tu as envoyé; quiconque ajoute un mot à cette parole, va plus loin que le Sauveur. Vous le voyez, Chrétiens, toute espèce de persécution, sourde ou violente, directe ou détournée, est aussi impossible à justifier, pour les vérités les plus essentielles que pour les cérémonies les plus insignifiantes. La religion a pour tout ce qui lui appartient une sauve-garde inviolable et divine.

Et pourtant cette fatale erreur a régné avec

Jean XVII. 3.

tant d'empire, qu'un passage subit du système de la contrainte à celui de la liberté, n'a pu s'opérer, et pour servir d'intermédiaire, on a inventé la tolérance. Heureusement, ce mot a déjà vieilli, et tombe en désuétude; la tolérance ne peut être qu'une transition; elle a servi sans nul doute à réparer beaucoup de mal, et doit servir encore à préparer beaucoup de bien; mais elle n'est qu'un moyen de progrès, la trève tardive des religions, et non le saint traité de paix qui doit les unir. Pensez-y bien; sous les formes les plus douces, la tolérance cache un fond d'injustice. Tolérer, c'est montrer de l'indulgence, c'est autoriser par faiblesse, ou permettre par bonté; c'est supporter avec patience, c'est faire grâce. Un culte ne doit pas demander grâce, mais justice; des hommes n'ont pas à supplier, que d'autres hommes leur fassent la faveur de permettre qu'ils adorent à leur manière; ils ont à demander que le droit leur en soit reconnu. La douceur qui tolère suppose toujours le légitime pouvoir de mettre un terme à cette tolérance; si votre culte est une concession qu'on a daigné vous faire, et que vous acceptez comme telle, que direz-vous si demain

on vous la retire;... ne dites rien; car vous vous êtes fermé la bouche à vous-mêmes; vous avez trahi votre liberté; vous avez légalisé vos chaînes. Aussi, M. F., la tolérance est toujours un peu intolérante; il faut qu'elle se change en liberté, pour cesser de l'être; elle marche toujours suivie d'un long cortège d'exceptions, de restrictions, d'interdictions; elle ne brise pas les fers, et ne peut que les alléger; elle remplace les supplices par des entraves et des gênes; quelquefois même, elle fait en détail et peu à peu ce que la persécution fait en une fois, et les limites en sont tellement incertaines, les règles tellement arbitraires, que souvent, sans le vouloir, elle retire d'une main ce qu'elle a donné de l'autre. Enfin, ceux qui en vantent les avantages, et veulent que le monde s'en contente, doivent en accepter les inconvéniens, et le plus inévitable, celui qui dépose le plus contre elle, c'est qu'elle change à chaque frontière; ici, vous êtes les plus forts, les plus riches, les plus nombreux, et vous tolérez; mais alors, ne vous plaignez pas qu'ailleurs on vous tolère; ne vous plaignez pas de retrouver ailleurs vos propres privilèges convertis en vexations injurieuses;

les entraves sont les mêmes; la seule différence est qu'ici vous les infligez, et qu'ailleurs on vous les inflige; comme vous avez mesuré vos frères, on vous mesure, et les armes que vous avez forgées, sont justement tournées contre vous. Et que vaut un principe, dont l'application varie de contrée en contrée; la justice et la liberté ne sont-elles pas partout indigènes?

Combien de temps la Chrétienté languira-t-elle en cet état de passage? M. F., Dieu le sait! Mais elle n'en sortira que le jour, où de toutes parts il sera convenu que la seule conduite à tenir envers un culte, est de le reconnaître. Hâtons-nous de remarquer que ce principe entraîne celui d'une égalité parfaite, et de rassurer deux craintes qu'il peut exciter. Toutes les erreurs, dira-t-on, sont possibles pour l'avenir; car l'exemple de toutes est dans le passé; on a vu des formes de culte, qui n'étaient que des spoliations et des infamies; on a vu des chefs de fanatiques réclamer sérieusement le partage des biens, ou faire un devoir de l'impureté; faudra-t-il reconnaître des cultes pareils? M. F., il ne suffit pas de dire que de semblables erreurs s'éteignent d'elles-mêmes, comme une

plante pourrie dans son germe meurt avant de s'épanouir; que l'instruction populaire en est le vrai remède; que le temps propice à ces fureurs est passé, et qu'on fait peu d'honneur au Christianisme en le croyant si fécond en dangereux scandales. Non, il faut ici trancher dans le vif, et déclarer hautement que toutes les législations ont droit d'armer la force publique contre les adhérens de ces doctrines, parce qu'ils sont ou des coupables, ou des insensés, parce que le délire doit être contenu, comme le crime, et que toute religion repose sur les deux principes de la propriété et de la morale, qui eux-mêmes sont fondés sur la nature de l'homme, M. F., et sur la nature de Dieu. Enfin, il faut imposer à tout culte l'obligation d'être public, et de tenir constamment toutes ses portes ouvertes; ce qui est public, s'épure de soi-même.

N'en doutons pas; sans commotions et sans violence, avec le temps, ces vérités s'établiront partout; elles entreront dans la pensée des peuples et des rois..... il en est, qui les ont déjà reconnues, et quand ces principes seront universellement admis, quand le mot de tolérance ne rappelera que de l'histoire ancienne, quand

chacun sera en droit d'élever la voix dans ce monde, et de dire: j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, alors notre glorieuse Réformation aura porté tous ses fruits. Quel spectacle présentera la terre, quand ce jour de bénédiction sera venu! Il approche, Chrétiens, il approche; la Réformation en a été l'aurore. C'est ici qu'elle triomphe. Voir un chrétien en quiconque croit que l'écriture est la parole de Dieu, laisser chacun libre dans son culte, et responsable dans sa croyance, laisser chaque culte se soutenir et se solder lui-même, prier tous ensemble, parce que Dieu entend toutes les prières, garder l'unité de la foi par le lien de la charité, se dire d'un bout du Christianisme à l'autre: ton Dieu est aussi mon Dieu, et quant au reste, j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; voilà, pour des créatures sujettes à l'erreur, voilà la seule, la véritable unité. Reposons nous sur ce Dieu suprême, qui nous aurait créés infaillibles, s'il l'avait voulu, qui ne déteste que la duplicité et l'obstination, du soin de nous mettre d'accord pour l'éternité. La sincérité lui est agréable;

Eph. IV. 3. Ruth I. 16.

il ne refusera pas une des places préparées par Jésus, à celui qui pourra s'écrier: j'ai cru, Seigneur, c'est pourquoi j'ai parlé, et dans cette sainte confiance, est-il un fidèle qui lors de son heure dernière, ne puisse dire à ses amis: je vais à mon père, qui est votre père, et à mon Dieu, qui est votre Dieu? Chrétiens, nourrissez en vos cœurs, répandez par votre exemple ces nobles sentimens, et que toutes vos voix s'unissent pour glorifier le Seigneur, en ce jour anniversaire de votre indépendance religieuse! Hâtez ainsi, hâtez l'époque de paix et de sainteté, où il n'y aura plus qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau!

Jean xx. 17.

LE GAIN DU FIDÈLE.

SERMON D'OUVERTURE

DE LA RÉUNION DES ÉGLISES WALLONNES,

A LEYDE,

LE 10 AOUT, 1825.

LE GAIN DU FIDÈLE.

SERMON

SUR I TIMOTHÉE VI. 6, 7.

La piété, avec le contentement d'esprit, est un grand gain. Car nous n'avons rien apporté au monde, et il est évident aussi que nous n'en pouvons rien emporter (*).

MES FRÈRES,

La destinée de l'homme sur la terre est de naître, vivre, mourir et ressusciter, et le Christianisme suffit à ces choses; il s'empare de notre naissance, et nous marque, enfans encore, du sceau de l'immortalité; il dirige et embellit notre vie; il adoucit et console notre mort; il garantit et prépare notre résurrection, et au delà, il nous montre dans le lointain l'éternité qui nous attend. Ce court résumé

(*) Les textes de ces discours annuels sont donnés par la Commission Wallonne, et suivent l'ordre des Épitres à Timothée et à Tite.

de notre existence et de notre religion vous prouve leur admirable accord, et si vous comparez attentivement votre vie et votre foi, vous reconnaîtrez que le Christianisme ne pouvait faire moins. Êtres immortels que nous sommes, destinés à nous endormir pour un peu de temps dans les ombres du sépulcre, et à nous réveiller pour des siècles sans fin, remplis seulement de gloire, de science, et de joie, il fallait que la religion nous enseignât le chemin de cet asile qui nous est promis; il fallait que la religion élevât nos pensées vers le ciel. Cependant, êtres de poudre et de cendre, notre ame est attachée à la poudre, et ce monde est si bien notre monde, que nous n'avons pas le droit d'en sortir, avant que Dieu nous appelle; la religion devait donc nous enseigner à vivre autant qu'à mourir et à ressusciter, et prendre part aux affections, aux tristesses, aux félicités d'ici-bas; sans quoi, elle était incomplète, et ne nous sanctifiait qu'à moitié.

Mais quelle difficulté immense, que d'accorder ainsi le ciel et le monde, de donner à l'un et

---

Ps. CXIX. 25.

à l'autre ce qui lui revient, de tenir entre eux une balance égale, et de confondre dans une même doctrine ces palais de la sainteté, le domicile arrêté du Seigneur, et cette terre, qui n'est que le marchepied de ses pieds! L'évangile seul a résolu ce grand problème, et avant l'évangile, on l'a mille fois tenté envain; toute la philosophie antique est venue de siècle en siècle échouer contre cet écueil; le Sinai même n'était pas assez élevé pour atteindre le ciel; le Calvaire seul y touche; celui qui nous a donné la vie, le mouvement et l'être, pouvait seul nous donner aussi la foi, l'espérance et la charité, et l'ancien peuple n'avait que la manne; mais dans le Christianisme, le pain quotidien et le vrai pain de vie sont inséparables.

Pour les réunir, il fallait trouver entre eux le juste milieu; une seule exagération aurait tout perdu, parce que d'un côté sont toutes les folies de la mondanité, et de l'autre, toutes les chimères de l'exaltation. Si la balance incline trop vers le monde, et accorde trop à ses vanités, alors arrivent en foule les illusions de la vie,

---

1 Rois VIII. 39. Esa. LXVI. 1. Act. XVII. 28.

l'enivrement qu'excitent les honneurs, les richesses, les plaisirs; ces faciles devoirs que l'on appelle convenances, égards, procédés; ces commodes excuses, qui justifient tout, même l'oubli de Dieu; ces délais, qui éloignent tout amendement, comme si l'éternité pouvait à la fin se retarder; alors la charité se réduit à rendre aimable et poli; la repentance, à déplorer vaguement que l'homme soit faible; la foi, à croire que l'on croit; l'espérance, à se persuader que Dieu est trop bon pour punir; la piété, à faire de loin en loin acte de présence dans le temple; ainsi chacun marche comme son cœur le mène; les jours de la jeunesse, et des résolutions fortes, passent; on veut retourner à Dieu; on s'étonne de n'y plus prendre de plaisir, et sur le déclin de la vie, on n'est qu'un vieillard frivole, qui ne sait pas ce que tout vieillard doit savoir, qui ne sait pas mourir, ennuyé du monde qui le fuit, et inquiet de celui qui l'attend. Mais, par une exagération inverse, si cette existence ne compte pour rien, si l'on prétend vivre ici-bas comme déjà dans le ciel,

---

Ecc. XII. 1. 3.

si l'on s'efforce de dédaigner par vertu les joies pures dont Dieu a rempli la terre, alors le sombre fanatisme vient ajouter ses commandemens à ceux de l'évangile; la piété se repaît de rêveries et d'extases; la foi peu à peu apprend à se passer des œuvres, et une sainteté chimérique usurpe la place de la sanctification. M. F., c'était à distance égale de ces deux grands écueils, dont il est difficile de désigner le plus dangereux, qu'il fallait se tenir; l'évangile seul s'y tient, mesure le véritable prix de la vie et de l'immortalité, et en nous forçant de convenir que là où est notre trésor, là est notre cœur, nous montre le ciel, nous le promet pour patrie, et ne nous laisse jamais oublier qu'il faut traverser la terre pour y arriver.

Ce n'est pas par de froids préceptes, que l'évangile enseigne l'art difficile de se conduire à la fois comme habitans de ce monde, et comme habitans futurs d'un monde meilleur. Le sublime exemple du Christ est là, pour confondre à la fois les mondains et les fanatiques; semblable à nous en toutes choses, excepté le péché, Jésus

---

Mat. VI. 21.

n'a pas refusé sa part des pures affections, des douces joies de cette vie; il a commencé le cours de ses prodiges au milieu d'une fête de famille; il s'est toujours montré sensible aux charmes des paisibles entretiens, aux prévenances et aux soins de l'hospitalité; il assistait aux réunions et aux repas de ses disciples, comme à leurs maladies, à leurs deuils; lui qui parlait en maître aux vagues de la mer et aux phénomènes de la nature, aimait à contempler ces merveilles, et y puisait souvent les sujets de ses discours; non seulement il a répandu des bienfaits, il a fait plus, il en a accepté; il a permis aux riches d'entre les siens de pourvoir aux besoins de sa vie, aux honneurs de sa sépulture, et pour dernier trait, Jésus avait un ami. Quels fruits ont portés ces admirables exemples; comme les premiers Chrétiens savaient à la fois être saints dans leur piété, héroïques dans leur constance, purs dans leurs mœurs, heureux et contens dans les relations sociales! Que l'on doit être frappé de trouver dans le magnifique tableau de l'église primitive, donné par St. Luc, ce trait si touchant: ils prenaient

Act. II. 46.

leurs repas avec joie et simplicité de cœur! Le grand apôtre des gentils n'est pas resté en arrière de tant de sagesse, et ce même St. Paul qui a été ravi jusqu'au troisième ciel, où il a entendu des secrets inénarrables, et qui dans l'impatience de sa foi désirait de partir de ce monde pour être avec Christ, ce même St. Paul, qui comptant une à une les gloires et les joies de sa vie, finit par les confondre dans le même dédain, et ajoute: j'estime ces choses comme du fumier, afin que je gagne Christ,.... M. F., ce même apôtre a écrit ces mots, qui expriment tant de félicité: la piété, avec le contentement d'esprit, est un grand gain.

Evidemment, ces mots concernent ce monde; ils sont plus en rapport avec les idées qui suivent, qu'avec celles qui précèdent; après avoir prémuni Timothée, son disciple chéri, contre l'exemple de faux docteurs, téméraires dans leurs disputes, intéressés et cupides dans l'exercice de leur ministère, l'apôtre lui déclare à quelle fortune, à quelle richesse doit aspirer un digne serviteur de Christ, et confirme cette

---

2 Cor. XII. 2, 4. Phil. I. 23. III. 8.

sainte leçon, en lui montrant, que ne possédant rien par nous-mêmes, nous n'avons pas le droit d'aspirer à plus. Suivons l'ordre facile de ces idées; la piété, avec le contentement d'esprit, est un grand gain: voilà le bien que nous devons acquérir; nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est évident que nous n'en emporterons rien: voilà le fonds que nous devons exploiter.

La piété est l'habitude des devoirs, des exercices, et des pensées de la religion; le contentement d'esprit est cette heureuse disposition de l'ame, qui au jour du bien, use du bien, sans se laisser enivrer, et au jour du mal, y prend garde, sans se laisser abattre; St. Paul les considère comme formant ensemble un grand gain; voyons à quel point est intime le lien qui les unit.

Il n'y a point de contentement d'esprit sans piété. Salomon assure que le méchant fait une œuvre qui le trompe, et s'il espère la paix du

---

Ecc. VII. 14. Prov. XI. 18.

cœur, ses œuvres le tromperont toujours. Le pécheur, il est vrai, affecte d'être heureux; le sourire erre continuellement sur ses lèvres; sa mémoire est remplie de plaisirs; il aime à vanter ses exploits de déréglement, et à faire croire qu'il a trouvé quelque charme en ces désordres, qui ont fini par ne lui inspirer qu'ennui et dégout. Mais nous ne sommes pas tenus de le croire sur parole; les peines qu'il se donne pour paraître heureux, prouvent qu'il ne l'est pas; le vrai bonheur fuit cette ostentation, ne fait point ce bruit, et se montre, sans chercher à se montrer. L'incrédule, rendons lui la même justice, prétend jouir d'une tranquillité que souvent il ignore; il parle sans cesse de son indépendance; s'il était vraiment libre, il en parlerait moins, et jamais incrédule n'est parvenu à dompter, ou à déguiser un dernier reste d'inquiétude; l'homme doit avoir peur, quand sa religion ne le rassure pas. Et pourquoi, si les passions, tant qu'on les attise, et les doutes, tant qu'on les nourrit, donnent une paix solide, pourquoi le pécheur et l'incrédule ont-ils sans cesse besoin de distractions? Ils ont quelque chose à fuir, puisqu'ils courent si vîte de vanités

en vanités; sans doute, ils ont à se fuir eux-mêmes; ils ont à fuir leur propre cœur, qu'ils emportent à regret partout avec eux; leur cœur, qui est vide, parce que la mondanité le gonfle, et ne le remplit pas; leur cœur, qu'ils ne veulent pas donner à Dieu, et qu'ils ne savent à qui donner. On ne peut pas leur dire comme aux fidèles: cherchez, et vous trouverez; car ils cherchent, et ne trouvent rien, et lorsque las de ces courses vaines, la fatigue les force à respirer un moment, alors ils sont dans la solitude, et ne peuvent dire comme le Christ: je ne suis point seul, le Père est avec moi! Où voulez-vous qu'ils se retirent; ils n'ont d'église nulle part, et ne savent le chemin d'aucun autel, qu'ils pourraient embrasser. A leurs yeux, le Sinai n'a point de sainteté, le Tabor n'a point de gloire, le Calvaire n'a point de miséricorde. Le premier souffle a renversé l'édifice de leur repos, parce qu'il était bâti sur le sable. Un affront, un mécompte, un chagrin les force à être sincères au moins avec eux-mêmes, à s'avouer leur propre ennui, et dans les grandes

---

Mat. VII. 7. Jean XVI. 32.

occasions de dégoût, détrompés comme l'enfant dont la main a crevé la bulle brillante qu'il voulait saisir, ils rassembleront auprès d'eux des confidens et des amis, pour compter leurs prospérités, et s'écrier comme Aman: tout cela ne me fait rien, tant que je vois Mardochée le Juif, assis à la porte du roi...! M. F., ils ont raison; tout cela ne leur fait rien; sans la piété, le contentement d'esprit est impossible; l'homme sent alors qu'il lui manque quelque chose; il n'est pas satisfait, quoiqu'il veuille se satisfaire; le passé, le présent, l'avenir ou lui pèsent tour à tour, ou l'accablent à la fois; le mondain et l'incrédule ne peuvent oublier au milieu même des illusions de leur vie, qu'ils doivent mourir, et une certitude au moins les tourmente; c'est qu'il n'y a point d'incrédules, ni de mondains parmi les morts.

Si telle est leur prospérité et leur gloire, que sera leur adversité; si telle est leur force, que sera leur faiblesse; si telle est leur vie, que doit être leur vieillesse, leur agonie, leur fin! Toutes ces illusions sont faciles à combattre; l'expérience

---

Est. v. 13.

les a mille fois détruites; la moindre réflexion les anéantit.... il en reste une, plus difficile peut-être à dissiper; c'est l'inverse, c'est qu'il n'y a point de piété sans contentement d'esprit. Si elle ne l'inspire et ne l'entretient pas, la piété manque son but; elle ne sert de rien alors; car c'est à cela qu'elle doit servir. Vous croyez en un Dieu qui a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils au monde; vous croyez en un Sauveur, qui a vaincu pour vous ces deux grands ennemis de votre paix, que seuls vous ne pouviez vaincre, le péché et la mort, et vous ne trouveriez dans ces doctrines aucun contentement d'esprit; la piété, qui a non seulement les promesses de la vie future, mais celles de la vie présente, ne tiendrait pas envers vous ces dernières; prenez garde.... vous n'êtes pas fidèles alors; vous êtes fanatiques; vous mettez votre petite sévérité à la place de la grande bonté de Dieu; vous savez vaguement que le Christ a dit aux hommes: venez à moi; mais vous oubliez qu'il ajoutait: parce que vous êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai! Non,

---

Jean III. 16. 1 Tim. IV. 8. Mat. XI. 28.

si votre soif n'est pas apaisée, si elle vous tourmente encore, vous n'avez pas bu à la fontaine des eaux vives; vous vous êtes trompés de source; car Jésus a dit: quiconque boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. Non, ces chrétiens sombres et farouches, qui oublient les espérances pour les terreurs, et les bénédictions pour les jugemens, ces chrétiens pour qui l'évangile n'est qu'une série de menaces, une liste de privations, et qui ne respirent dans le Christianisme que cette fumée des tourmens, qui monte aux siècles des siècles, ces chrétiens n'ont pas l'esprit de celui qui était humble et doux de cœur. L'évangile encourage; il ne permet à personne de désespérer, et quoique l'homme aît cherché le bonheur de toutes parts, il n'y a pas de livre sur la terre, qui enseigne autant de plaisirs que l'évangile, mais de ces plaisirs qui laissent quelque chose derrière eux, qui réjouissent encore, quand ils sont passés, qui ressemblent à la joie des Anges pour les repentirs des mortels. La piété, me direz-vous, n'a-t-elle donc pas ses troubles, ses tristesses,

---

Jean IV. 14. Apoc. XIV. 11. Mat. XI. 29. Luc XV. 10.

ses amertumes; que sont donc ces doutes involontaires, qui viennent ébranler la foi, ces révoltes soudaines de la raison, cette répugnance imprévue, que de temps en temps on éprouve à croire? Il est vrai; mais la piété a toujours le moyen d'apaiser les inquiétudes qu'elle fait naître; elle guérit ses propres blessures; j'en prends à témoin ce père infortuné, dont l'évangile nous a conservé l'histoire; il vient demander la guérison de son fils, et quand le Christ lui impose la foi pour condition du bienfait, il s'écrie: je crois, Seigneur! subviens à mon incrédulité! Quel profond contentement d'esprit il y a dans cette prière, que nous pouvons tous adresser, et qui convient à tous les degrés de confiance! Comme elle soulage le cœur des inquiétudes d'une foi imparfaite, effrayée de la profondeur des mystères, et se débattant avec effort contre les insurmontables limites de la raison humaine! Mais dans la piété, me direz-vous encore, croire n'est pas tout, et qui nous consolera de nos péchés; qui nous consolera de notre faiblesse, de notre misère; qui nous

---

Marc IX. 24.

empêchera de gémir, en disant comme St. Paul: je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais..... Eh bien, puisque vous citez les paroles mêmes de l'apôtre, pourquoi ne pas les citer toutes; pourquoi ne pas répéter ce vœu de douleur: misérable que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? et ne pas unir ensuite votre voix à ce chant de victoire: je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur! Certes, voilà de quoi vous rendre, malgré le péché, la paix du cœur; voilà l'espérance retrouvée contre espérance; le calme revient alors; le repentir verse ses larmes amères et douces à la fois; le pardon semble descendre du haut des cieux; la grâce suffit; la sanctification efface le mal, et il est toujours vrai qu'il n'y a point de piété sans contentement d'esprit. Il reste cependant, il reste encore un chagrin, qui semble le devoir troubler; qui nous consolera des péchés de nos frères, des transgressions qui se multiplient; le Christ lui-même a dit: il faut qu'il y aît des scandales! Oui, M. F., les hommes seront toujours des hommes; le mal quelquefois

---

Rom. VII. 19. IV. 18. Mat. XVIII. 7. Luc XVII. 1.

semblera surmonter le bien, et ne finira qu'avec le monde; il y aura toujours des scandales, et le prophète Élie, le grand et sublime Élie s'est sauvé dans un désert, pour ne pas voir ceux de son temps.... Allez donc, allez y chercher près de lui un refuge; mais là, une voix divine va vous suivre, et vous dire comme au prophète: Élie, quelle affaire as-tu ici? Sept mille hommes sont restés, qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal!.... O M. F., les sept mille hommes resteront toujours; car ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance et la charité, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'église, et la perpétuité du Christianisme est garantie par le Christ lui-même; magnifique et sainte assurance que lui seul pouvait nous donner! Vous le voyez donc; la piété ne peut être en notre ame sans le contentement d'esprit; ces deux sentimens se touchent et se tiennent; ils s'unissent maintenant dans le cœur des fidèles, comme la béatitude et la contemplation sont unies pour les saints dans les cieux.

---

1 Rois XIX. 9, 13, 18. 1 Cor. XIII. 13. Mat. XVI. 18.

Voilà le bien que nous devons acquérir; on n'en peut rien rabattre, rien diminuer; celui qui cherche le contentement d'esprit sans la piété, ne trouvera que tous ces rongemens d'esprit si bien dépeints par Salomon, et celui qui prétend être pieux, sans être content, n'a qu'une connaissance du Seigneur semblable à celle, que St. Jaques attribue aux esprits malfaisans, qui croient et qui tremblent. Il est inutile de s'arrêter à montrer que ce bien est grand; vous avez vu en quoi il consiste; que servirait d'en exalter longuement l'excellence, et qui de vous ne peut l'apprécier à sa juste valeur? Mais il me reste à vous faire voir que ce bien est un gain; j'ai peur qu'au premier moment, la preuve fournie par le texte ne vous semble trop simple et trop vulgaire; elle a, je l'avoue, tout l'inconvénient de l'évidence. M. F., celui qui ne possède rien, doit gagner pour avoir; or, nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est évident aussi que nous n'en pouvons rien emporter. Voilà le fonds que nous devons exploiter.

Jaq. II. 19.

L'idée, du dénûment absolu de l'homme est une vieille idée. Dès la première naissance et la première mort, on a dû en être frappé. Aussi, elle revient souvent dans l'écriture; les plaintes de Job, les cantiques de David et de Coré, les maximes de Salomon, les paraboles et les Épitres la reproduisent; la sagesse humaine a eu la gloire facile de se rencontrer, sur ce point, avec la révélation; les philosophes et les poètes de la Grèce et de Rome ont presque employé les mêmes termes, pour exprimer la même pensée. Et qu'y a-t-il d'étrange que l'homme se soit demandé en tout temps, en tout lieu: qu'est-ce que je possède sur la terre? Adam lui-même, dès que Dieu eut soufflé dans ses narines une respiration de vie, et la première fois qu'il a contemplé cette belle nature dont il était roi, Adam a pu se dire: je n'ai rien apporté au monde, et dès que cette sentence: tu es poudre, et tu retourneras en poudre, a été prononcée, s'il a compris la mort, avant de l'avoir vue, Adam devait ajouter: et il est évident que je n'en emporterai rien!

Job I. 21. Ps. XXXIX. 7. 1 Chr. XXIX. 14. Ps. XLIX. 18. Ecc. V. 14, 15. Luc XII. 20. 1 Cor. IV. 7. Gen. II. 7. III. 19.

Cependant il faut l'avouer; cette idée blesse notre orgueil, et à moins que de promptes réflexions ne l'appuient, elle révolte par moment notre raison. Nous ressemblons quelquefois à ces pauvres orgueilleux, qui n'aiment pas à convenir de leur indigence. Après tant de naissances et de morts, qui auraient dû nous instruire, nous trouvons encore moyen de nous croire riches, malgré notre misère. Quand notre pensée s'arrête à des biens purement terrestres, il nous est plus facile de le reconnaître, nous n'en avons que la jouissance, et non la propriété; mais nos biens terrestres et spirituels sont tellement mêlés ici-bas; notre ame et notre corps ont un tel besoin l'un de l'autre; nous aimons tant à nous asseoir à l'entrée de nos tentes, sous l'olivier ou le figuier que nos mains ont planté, à contempler au loin nos moissons et nos champs, et à dire: tout cela est à moi, acquis par mon travail, conservé par mes soins, que souvent l'illusion l'emporte, et pareils à un dépositaire infidèle, nous prenons possession, sans songer que chaque jour le véritable possesseur peut réclamer ses droits! Il faut se tenir en garde contre ces erreurs faciles, qui

deviennent aisément funestes à la piété; il faut chasser loin de soi ces déceptions, et pour les bannir, il suffit de passer en revue le cours de sa vie, de se rappeler son enfance, et de se représenter sa mort. Allez regarder dans le berceau de vos enfans, et revenez ensuite nous dire ce qu'ils ont apporté dans ce monde; rien que la force de gémir, rien que l'incertitude de vivre, rien qu'une poudre fragile que les vers attendent; leur nourriture même ne leur appartient pas; le premier aliment de la vie est un don de l'amour maternel. La force de l'âge, conforme à la faiblesse de l'enfance, s'écoule dans la même pauvreté continuelle. Vous, dont les travaux, les talens, les études vous ont acquis toutes les prospérités de vos jours, que saviez-vous en arrivant dans ce monde, et de quoi vous servira toute votre science en ce lieu, où il n'y a plus ni occupation, ni sagesse, ni discours? Il importe peu qu'une incertaine philosophie aît prétendu, que ces vastes idées dormaient en vous; des biens, dont on ne peut se servir, ne sont pas des biens, et il

---

Ecc. IX. 10.

est si vrai que vous n'en emporterez rien, qu'à votre dernière heure peut-être, comme un sage de l'antiquité, vous demanderez un moment de grâce à la mort, pour achever une étude, une découverte, une gloire..... La mort! Ah! son aspect seul en dit assez; il y a beaucoup de choses qui peuvent ruiner une fortune sur la terre; rien ne ruine comme la mort; elle enlève tout en une fois. On peut acheter et préparer son tombeau; mais on n'est pas sûr de l'occuper; le linçeul même qui doit vous envelopper, ne vous appartiendra pas, et d'autres le choisiront pour nous. Non, l'univers appartient à celui qui l'a fait; il possède tout, et nous ne possédons rien, pas même notre corps, qui deviendra un corps sans nom, un objet qu'aucun terme ne désigne parmi les vivans..... Étoile du matin, comment es-tu tombée, s'écriait le prophète; nous tomberons comme elle, et nous ne laisserons aucune clarté dans les cieux!

Il est vrai, me direz-vous maintenant, nous ne possédons rien; mais nous héritons de nos pères, pour léguer à nos enfans; cette légitime

---

Esa. XIV. 12.

succession nous suffit; il nous importe peu que notre pain soit quotidien, pourvu qu'il nous soit donné tous les jours; pauvres à l'instant de la naissance, plus pauvres encore, s'il se peut, à l'article de la mort, nous héritons pour le temps de la vie. Oui, M. F., mais de quoi? quel est le seul héritage certain, le seul auquel toutes les naissances donnent droit, le seul que nos pères étaient contraints de nous laisser, le seul que malgré nos larmes nous sommes forcés de transmettre à nos enfans? Cet héritage, c'est le péché, le malheur et la mort; voilà le legs universel de la postérité d'Adam; tout le reste n'est pas sûr; tout le reste, exposé aux mille chances de la vie, peut ne pas nous parvenir; tout le reste, nos pères ont moyen de le perdre, avant de nous le donner; mais des peines, des transgressions, et un trépas, voilà les trésors que tous les hommes sont assurés de recueillir. Que faire donc, nous, qui sommes pauvres au point de n'apporter dans ce monde que notre fardeau de souffrances, notre part de passions, notre certitude de mort, nous, dont le dernier sommeil est le seul qui soit sûr d'avoir une couche de repos? Une ressource nous reste;

il faut aller à celui qui étant riche, s'est rendu pauvre pour nous enrichir; il faut rechercher ces vrais trésors, que Jésus seul a apportés dans ce monde; il faut gagner, puisque nous n'avons rien. Alors, comme St. Paul, nous éprouverons que la piété, avec le contentement d'esprit, est un grand gain; nous éprouverons qu'elle est plus riche que l'opulence, plus douce que la médiocrité, plus attrayante que la gloire, plus paisible que l'étude, plus précieuse même que la santé, plus digne que la liberté même d'être acquise à tout prix; et quant à nos intérêts éternels, nous pourrons dire comme le même apôtre: s'il m'est utile de vivre et ce que je dois désirer, je n'en sais rien; mais Christ est mon gain à vivre et à mourir!

Le reste de la tâche que ce jour m'impose, est facile, et une pensée se présente, qui peut rendre cette méditation convenable à cette solennité. Le monde nous considère souvent comme

---

2 Cor. VIII. 9. Phil. I. 21, 22.

responsables de la religion, dont nous sommes les ministres; quand elle lui déplait, il s'en prend à nous; quand il l'accuse, il semble nous accuser avec elle; c'est à nous qu'il expose, non seulement ses doutes, mais ses plaintes; s'il en trouve le culte trop uniforme et trop simple, c'est à nous qu'il demande compte de son ennui; s'il murmure contre la profondeur des mystères, ou la difficulté des commandemens, il nous renvoie le reproche, et nous somme d'y répondre, comme si nous pouvions effacer une ligne des livres saints, augmenter ou diminuer d'une seule vérité les vérités religieuses, et faire dire à Christ plus ou moins qu'il n'a dit. Non, c'est à Dieu qu'il faut s'adresser pour obtenir quelque changement à l'évangile! Nous ne servirons pas d'intermédiaires à ces plaintes, qu'excite surtout la sévérité des conditions de l'alliance de grâce. Que de fois on vient nous dire: le Christianisme est une doctrine triste et lugubre; sa morale sans doute est excellente; ses préceptes sont admirables; ses exemples, sublimes; ses promesses, magnifiques; et les saintes pensées dont il remplit l'ame, l'enlèvent à la terre, et la transportent

d'avance dans les cieux; mais sa sévérité nuit à sa beauté; il repousse en quelque sorte d'une main, ceux qu'il attire de l'autre; les sacrifices qu'il impose, les devoirs qu'il prescrit, les jugemens qu'il annonce, en détruisent le charme, et nous serions meilleurs chrétiens, si le Christianisme n'était pas triste et lugubre..... Le mondain tient souvent ce langage; il n'est dans sa bouche qu'une ingénieuse excuse; le fidèle le tient quelquefois, avec l'inquiétude désintéressée que le Christianisme, qu'il ne trouve pas trop sévère pour lui-même, le soit pour autrui. Ces attaques en ébranlent les fondemens; car une religion, divinement instituée pour l'homme, doit lui convenir, doit être conforme à sa nature, et ne craignons pas de le dire, l'homme n'est pas triste; c'est malgré lui qu'il a nommé ce monde une vallée de larmes, et il y pleure le moins qu'il peut; on ne se livre jamais qu'à contre cœur au chagrin; un instinct indomptable nous fait chercher le bonheur, et la preuve que la tristesse n'est pas faite pour nous, c'est que dans le ciel, dans notre véritable patrie, il n'y en a point....! Et le Christianisme serait triste et lugubre! Non, c'est là une des calomnies

de l'incrédulité, une des chimères de l'exaltation. Savez-vous ce qui est triste? C'est le péché, et tous ses accompagnemens, dont on ne se doute pas d'avance; ce vide du cœur, cet ennui, ce dégoût qu'il laisse après lui; ces tardifs regrets que l'on cherche à distraire, et cette crainte de Dieu qu'il fait naître, crainte qui tourmente nuit et jour, la peur d'un esclave rebelle, et non celle d'un fils respectueux, la peur d'être puni, et non celle d'avoir déplu.... mais ce n'est pas là le Christianisme. Savez-vous ce qui est triste? C'est ce sombre fanatisme, qui voit des péchés où Dieu n'en voit pas, qui devient impur à force de vouloir être saint et fervent, remplit la vie d'austérités oisives, et croit remporter un triomphe, chaque fois qu'il empoisonne un plaisir..... mais ce n'est pas là le Christianisme, et le vrai Christianisme, que les Anges proclamaient un grand sujet de joie, et dont la première prédication commence par l'annonce de béatitudes jusqu'alors inconnues, mérite si peu d'être nommé triste et lugubre, que le grand gain n'en est pas la

---

Luc II. 10. Mat. v. 3.

piété seule, mais la piété inséparable du contentement d'esprit. Qu'y a-t-il donc de repoussant dans la paix pour cette vie, et le salut pour la vie éternelle? Dans quelle circonstance la religion prend-elle cet aspect effrayant et sombre, qu'on ose lui reprocher? Est-elle triste et lugubre, lorsqu'elle relève le pécheur du fond de sa misère, lui montre sa transgression dans toute sa hideur, l'accable du poids de cette parole: tu es cet homme-là, et jugeant ensuite avec une égale souveraineté son repentir, ajoute: l'Éternel a fait passer ton péché; tu ne mourras point! Est-elle triste et lugubre, lorsque sanctifiant nos talens et nos joies, elle nous demande de ne pas en abuser, nous avertit de ne jamais négliger le don qui est en nous, et de dire comme le patriarche: Seigneur, je suis trop petit au prix de tes bienfaits; ou, lorsque prenant sous sa protection les plus humbles misères, elle dépeint le pauvre ramassant les miettes qui tombent de la table du riche, et tout-à-coup, lui ouvre les cieux, nous le montre dans le sein d'Abraham, et rend compte

---

2 Sam. XII. 7. 1 Tim. IV. 14. Gen. XXXII. 10. Luc XVI. 21.

de cet immense changement de sort par cette réflexion si simple, qu'il a eu ses maux dans cette vie, et que maintenant il est consolé? Enfin, est-elle triste et lugubre, quand elle dissipe pour ceux qui meurent et pour ceux qui regardent mourir, les ombres du sépulcre, met en évidence à tous les yeux la vie et l'immortalité, et déclare qu'aucun deuil ne fait couler des larmes si amères, qu'elle ne puisse les essuyer. Chrétiens, reconnaissez à ces joies la doctrine de celui qui disait à des hommes tels que vous: je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas telle que le monde la donne; reconnaissez le trésor qui vous est ouvert, le prix qui vous est proposé, le grand gain que vous pouvez tous acquérir, que le monde, dépourvu de richesses pareilles, dénigre envain, et que notre ministère ne cessera de vous recommander..... Mais ici, j'entends encore murmurer sourdement les détracteurs de l'évangile; c'est nous qu'ils finissent par mettre en cause; une religion, quelle qu'elle soit, n'a rien de trop sévère pour ses prêtres; triste et lugubre

---

* Jean XIV. 27.

pour les fidèles, elle ne l'est pas pour ses ministres; ils ne s'appliquent de ces doctrines, que ce qu'ils veulent s'en appliquer..... Chrétiens, nous nous en appliquons autant qu'à vous, nous nous plaçons en toutes choses au même rang que vous!..... Ministres de Christ, mes compagnons d'œuvre, mes frères, mes amis, souffrez qu'un moment je sois ici votre organe; souffrez qu'un moment je parle en votre nom à ces fidèles; sûr de n'être démenti par aucun de vous, je le déclare donc: Chrétiens, nous qui devons vous enseigner à acquérir ce grand gain, nous qui devons vous rendre riches, nous sommes pauvres comme vous; notre fonds à exploiter est le même; nous aussi, nous n'avons rien apporté au monde, et nous n'en pouvons rien emporter! La robe sainte qui nous couvre, est un vêtement de cette terre, que nous y avons pris, et que nous devrons y laisser. Dépositaires de trésors, qui ne nous appartiennent pas, nos faibles mains frappent le rocher; Dieu seul en fait jaillir l'eau vive, qui n'est pas plus limpide sous nos lèvres que sous les vôtres. Nos faibles

---

Ex. xvii. 6. Nom. xx. 11.

mains plantent et arrosent; Dieu seul donne l'accroissement; la moisson, pour vous et pour nous, est égale. Les temples, où nos voix retentissent, ont besoin, pour être sanctifiés, que la nuée de l'Éternel y descende, et malheur à nous, si en vous annonçant la parole de Jésus, nous osions, sous prétexte d'être les successeurs des apôtres, compter sur nous-mêmes; l'église entière pourrait nous dire: je connais Jésus, et je sais qui est Paul; mais vous, qui êtes-vous?.... O M. F., nous en répétons aujourd'hui l'aveu solennel; nous sommes ce que vous êtes, pauvres et dénués comme vous; en vous guidant vers le trône de la grâce, nous devons y récourir; berceaux et sépulcres, tout entre nous est pareil, et au delà, le même jugement nous attend.... Cette ressemblance peut-elle nous décourager? Non, il fallait donner des hommes pour pasteurs à des hommes; un Ange aurait été trop saint pour nous conduire, et si nous courons tous dans la même lice, nous qui ouvrons aux autres la barrière, sans jamais nous persuader de mieux atteindre le but, nous

---

1 Cor. III. 6. 1 Rois VIII. 10, 11. Act. XIX. 15.

pouvons l'atteindre cependant, et partager la couronne. Poursuivons donc avec constance une si sainte carrière, dont le prix est notre salut, et celui de nos frères. Sachons gagner ce bien immense, que nous devons sans cesse leur recommander d'acquérir; sachons montrer par notre joie quelle est la joie de Christ! Que le contentement d'esprit et la piété embellissent et sanctifient les jours qui vont suivre! Que ce témoignage nous soit rendu par ce troupeau, dont le zèle est en honneur, par cette cité, où la pure religion fleurit, par son antique école, dont la science et la foi sont en exemple au monde! Que nos fraternelles réunions, d'année en année, se succèdent dans ce même esprit, et qu'heureuses de garder la mémoire de tant de saints ministres et de puissans orateurs, protégées par la renommée du plus grand de tous, nos églises chéries se conservent et prospèrent.... Non pas à nous, Seigneur, mais à ton nom, donne gloire!

Ps. cxv. 1.

DÉMÉTRIUS.

SERMON D'INSTALLATION,

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE WALLONNE

D'AMSTERDAM,

LE 16 NOVEMBRE, 1823.

DÉMÉTRIUS.

SERMON

SUR III JEAN 12.

Tous rendent témoignage à Démétrius, et la vérité même le lui rend (*).

MES FRÈRES,

Lorsque Moise conduisait Israel de déserts en déserts vers la patrie promise à ses ancêtres, accablé des devoirs de sa mission et des obstacles de sa carrière, en dépit des prodiges qui se multipliaient à sa voix, et le sauvaient des révoltes et des parjures de chaque jour, Moise, en présence d'Israel mutiné, s'écria : je ne puis moi seul porter tout ce peuple ; il est trop pesant pour moi ! Et lorsque St. Paul voyait son ministère,

(*) On a retranché de ce discours tout ce qui avait un rapport trop direct à la circonstance.

Nomb. XI. 14.

illustre par tant de souffrances, de conversions et de triomphes, calomnié par l'ingrate église de Corinthe, il rappelle dans sa seconde épitre les fruits de vie et de mort, qui naissent de son apostolat, et il ajoute avec l'humilité la plus profonde : qui sera suffisant pour ces choses?

Voilà le langage que tenait le législateur des Hébreux, et l'apôtre des gentils, les deux hommes les plus étonnans des deux alliances. La splendeur qui brilla pour eux autour du buisson d'Horeb et sur le chemin de Damas, ne les rassurait pas contre leur infirmité; ils se défiaient d'eux-mêmes, au milieu de tant de gloire; leur humilité était plus grande que leur puissance, et quoique le Seigneur daignât leur parler comme un homme à son intime ami, quoique jamais on ne remarque qu'ils manquent de miracles, et que l'inspiration leur reste constamment fidèle, le sentiment de l'humaine faiblesse s'élevait dans le cœur de ces ministres de l'Éternel, au dessus de leurs œuvres, au dessus de leurs espérances..... Et nous, nous sommes aujourd'hui les ministres de l'Éternel;

---

2 Cor. II. 16. Ex. XXXIII. 11.

nous sommes assis dans la chaire de Moise; nous sommes consacrés à la place de Paul..... que dirons-nous donc de notre insuffisance, et en songeant à la responsabilité imposante qui pèse sur nous, en songeant que nous devons compte aux pères et aux mères de la piété des enfans, et au Dieu de tous, compte de la piété de tous, quel ministre, dans ce jour, dans ce temple, à la vue de cet auditoire, au sein de ce silence, quel ministre ne dira pas: ce peuple est trop pesant pour moi!

Cependant ce ministère, dont la grandeur et la sainteté étonnent, cette charge excellente, l'unique fonction terrestre à laquelle le génie seul ne suffit pas, cette prédication, qui semble au dessus des forces humaines, est indispensable, et se continue depuis dix-huit siècles. Étrange arrangement des choses du Christianisme! Le trésor le plus précieux est conservé dans des vases de terre, qu'un souffle renverse, et qu'un choc détruit. Nous soutenons d'une main l'arche du Seigneur, et souvent nous nous appuyons de l'autre sur un roseau brisé.

Mat. XXIII. 2. 1 Tim. III. 1. 2 Cor. IV. 7.

Incapables de vous sanctifier par notre propre puissance, il faut que la nuée, signe de la présence divine, descende dans les temples où nous vous conduisons; mais quand elle paraît, comme les sacrificateurs de Salomon, nous ne pouvons nous tenir debout pour le service, parce que la gloire de l'Éternel a rempli la maison de Dieu, et pourtant, de ce service, le Christianisme a besoin. Nul ne peut dire, si le peuple chrétien deviendra un peuple de sacrificateurs, si avec le temps chacun se servira de pontife à soi-même, si le culte en ce monde finira comme il a commencé, par des adorations individuelles et domestiques, où aucun prêtre n'interviendra. Il est sûr au moins que de nos jours, et pour de longs siècles encore, le Christianisme ne peut se passer d'un sacerdoce. Laissons donc l'avenir pourvoir à ce qui le concerne; songeons au présent, et ne vous méprenez pas sur le sens de ces paroles; ne confondez pas le ministère et le ministre; cessez de voir l'homme, en des œuvres où l'homme n'est rien; ce n'est ni Paul, ni

---

1 Rois VIII. 11. 2 Chron. VII. 2. Ex. XIX. 6. Apoc. I. 6. V. 10.

Apollos, ni Céphas, qui vous est nécessaire; ce n'est pas de nous que vous avez besoin, c'est du ministère que nous remplissons, qu'il soit rempli par nous ou par d'autres. Conducteurs de notre génération dans la voie du salut, nous nous en irons avec elle par le chemin de toute la terre; que fait ce départ aux vérités que nous annonçons; il n'en change, il n'en ébranle aucune; d'autres rediront sur nos cendres froides ce que nous aurons dit. Les hommes ainsi viennent et disparaissent à leur tour; les temples de Christ ne disparaîtront pas; il y aura toujours, quelques formes que la Chrétienté adopte pour ses adorations, l'écriture sainte à lire, l'oraison parfaite à prononcer, des lits de douleur et de mort à visiter, des tombes à sanctifier par de solennels adieux, de l'eau baptismale à répandre, du pain eucharistique à rompre, la coupe de délivrance à bénir, et toutes ces choses, qui servent à votre piété et à votre foi, vos pères en ont usé avant vous, sans entendre notre voix; vos jeunes enfans en useront à leur tour, quand notre voix sera

---

1 Cor. III. 5. Jos. XXIII. 14. 1 Rois II. 2.

éteinte, et ainsi de siècle en siècle, les faibles interprêtes des vérités divines, mortels qui conduisent vers l'immortalité des mortels comme eux, passeront; mais qu'importe aux intérêts de l'évangile? Christ est le même, aujourd'hui, hier, éternellement.

A ce ministère indispensable, la providence a pourvu. L'imposition des mains se transmet de fronts en fronts; après avoir incliné sa tête devant un vieux pasteur, ou devant un ami, on voit à son tour des fronts plus jeunes s'incliner devant soi, et l'œuvre de Christ n'a jamais manqué d'ouvriers. Mais comment ce ministère sera-t-il rempli, lorsque le plus saint des prophètes et le plus grand des apôtres se déclarent insuffisans? Où chercher un secours, qui soutienne notre faiblesse, et nous rende notre tâche plus facile?.... Je ne viens point longuement vous prouver que l'assistance divine nous est nécessaire; sans elle, nous qui ne pouvons nous sanctifier et nous sauver nous-mêmes, que pourrions-nous pour vous; cette vérité est évidente; l'énoncer, c'est la prouver assez; le ministre

---

Heb. XIII. 8.

de Christ, qui se confie uniquement en ses talens, s'il en a, ou en sa piété, s'il croit en avoir, n'est ministre que de son propre orgueil, et s'il trouve qui l'écoute, aveugle, il conduit d'autres aveugles, et tous tomberont ensemble dans la fosse. Mais il est un autre appui, que l'on invoque moins souvent, sans lequel tous nos efforts sont stériles, et cet appui, notre devoir est de le mériter; le vôtre est de nous l'offrir. Il est remarquable que lorsque Moise a dit: ce peuple est trop pesant pour moi! et lorsque St. Paul écrivait: qui sera suffisant pour ces choses, ils voyaient les tribus d'Israel et les fidèles de Corinthe s'élever avec murmure, avec défiance contre eux; alors ils avaient perdu l'appui de leur peuple, l'appui de leur troupeau; ils ne trouvaient plus ce concours, qui seul rend la ferveur et la foi réciproque pour ainsi dire, qui seul établit de cœur en cœur un échange de piété. Envain le génie le plus sublime, fut-ce même en redescendant d'un Horeb ou d'un Sinai, envain le zèle le plus ardent, encouragé même par un ravissement jusqu'au troisième ciel,

---

Mat. xv. 14. Luc vi. 39. 2 Cor. xii. 2.

s'efforceront de sanctifier un peuple, s'il ne veut pas être sanctifié par eux, s'il écoute sans confiance leurs discours, s'il soupçonne leur sincérité, s'il méprise leur caractère, s'il accuse leur conduite, et pour qu'un pasteur vous soit utile, deux conditions sont indispensables, dont la première dépend de vous, et la seconde de lui: il faut que tous lui rendent témoignage, et que la vérité même le lui rende aussi.

O si cette simple et noble parole nous est applicable, si cette sainte confiance nous est montrée, si cet encouragement nous est donné de la part de cette église, nous y trouverons et notre plus grand bonheur, et notre plus sûr appui. Examinons avec franchise, avec humilité, mais non sans espoir, quel doit être des deux parts ce témoignage si désiré; qu'il sanctifie les promesses de ce jour, et si nous pouvons l'emporter de ce temple, puissions-nous ne le perdre jamais!

Vous me demanderez peut-être, quel était ce pasteur, dont St. Jean nous a conservé un si

noble souvenir. M. F., Démétrius est entièrement inconnu; son nom ne paraît que cette fois dans l'évangile, et nous n'en savons rien, sinon que tous lui rendaient témoignage, et que la vérité même le lui a rendu. C'est là toute l'illustration qu'il a obtenue, toute la mémoire qu'il a laissée; pour un ministre de Christ, c'est assez. Je dois vous l'avouer; cette part de gloire, si petite aux yeux du monde, m'a semblé propice à ce discours. En nous voyant choisir pour modèle un pasteur du premier âge de l'église, dont aucune parole, aucune action n'est venue jusqu'à nous, vous ne nous accuserez point de nourrir des prétentions, des espérances imprudentes, et de mendier par d'adroites comparaisons des éloges, indignes et de la sainteté de ce temple et de la solennité de ce jour. Non, il est peut-être des états dans la société, et des travaux dans la vie, où la gloire est le premier mobile et le premier objet; dans le ministère sacré, elle descend de ce haut rang où notre vanité l'élève, et n'est plus qu'un moyen secondaire.

Mais que sert, direz-vous peut-être, d'affecter ici une humilité de convention, que le texte dément; ce Démétrius si peu connu, que vous

voulez prendre pour modèle, il est dit que tous lui rendaient témoignage; peut-on aspirer à plus, et quelle gloire vaut celle d'un homme, à qui tous rendent le témoignage qu'il désire?..... M. F., ne vous laissez pas abuser par les termes, au point de prendre le besoin d'une confiance générale, pour le vain désir d'une renommée populaire et bruyante. Les titres à la considération publique n'admettent aucune différence d'opinion; il ne s'agit pas ici d'admiration, tribut volontaire et libre, que chacun peut accorder ou retenir selon les jugemens de son intelligence, et même les caprices de son imagination; il s'agit d'estime, et l'estime n'est pas un hommage à solliciter avec retenue; c'est un droit à revendiquer hautement, un droit que nul ne peut méconnaître sans injustice. Les frivoles qualités que le monde encense et chérit, le don de plaire et le talent d'amuser, l'art de faire perdre aux autres leur temps, sans qu'ils s'ennuient, voilà des mérites que chacun peut exalter ou dénigrer à son choix, qui varient selon les goûts, et sur lesquels on peut n'être pas d'accord; mais sur l'estime, les informations une fois prises, il faut être d'accord, et si le

témoignage rendu à un ministre de l'évangile est juste, il est en droit de l'exiger de tous. Mais, hélas! le funeste empire des préventions et des préjugés, le hasard des premières impressions, la dangereuse facilité des jugemens téméraires, l'attrait de la nouveauté, l'engouement, l'exagération même de la bienveillance, mille circonstances imperceptibles au début et insignifiantes en apparence, s'opposent à l'unanimité de ce témoignage. On juge quelquefois ses pasteurs bien plus sur leurs talens, que sur leurs efforts et leurs travaux; on leur tient compte des effets qu'ils produisent, bien plus que des peines qu'ils se donnent; on attend d'eux non seulement le zèle, mais aussi le succès; ils sont tenus d'en obtenir; c'est une convention tacite, et les encouragemens ne vont pas toujours, où ils seraient le plus nécessaires; les commencemens ont-ils été favorables; on recule, si on n'avance pas, et que de peine pour se soutenir; ont-ils été moins heureux; quel temps et quel travail pour se relever; s'est-on arrêté à distance égale des deux extrêmes; l'oubli, l'indifférence, la froideur n'en avertissent que trop tôt! Ensuite, chaque fidèle est prompt à

s'imaginer, que chaque pasteur doit l'être surtout pour lui; cette illusion est plus commune qu'on ne pense, et pour ne vous citer en exemple que nos discours, chacun de vous y approuve le plus la phrase qui va le mieux à son cœur; en un sens, ce jugement est juste; car le trait le plus utile et le plus direct est au fond le meilleur; mais alors, il ne faut pas oublier, dédaigner, condamner tout le reste; il faut regarder autour de soi, se souvenir que l'on n'est pas seul dans le temple, et en prenant sa part d'une méditation ou d'une prière, souffrir que d'autres y trouvent la leur. Enfin, une vieille remarque, mais utile à renouveler, est que toutes les fonctions du ministère ne peuvent être remplies avec le même succès. C'est Dieu qui l'a voulu, en nous donnant une religion, qui pénètre pour ainsi dire dans toutes les choses humaines, les empreint toutes de son esprit, les domine et les sanctifie toutes, et impose en conséquence à ses ministres des devoirs si multipliés et si différens; c'est Dieu qui l'a voulu, en donnant à chacun une intelligence, une mémoire, une imagination, et même une piété toute personnelle. Loin de murmurer d'un partage moins inégal qu'on ne pense, admirez

la diversité de l'esprit humain, si utile au Christianisme, et que l'inspiration même sous les deux alliances n'a jamais effacée. Faites donc pour nous la part de la faiblesse de l'humanité, aussi grande que vous le voudrez; nous y consentons; mais ne demandez à personne plus que Dieu ne lui a donné, et reconnaissez que sur ces différences inévitables, toujours amenées par l'âge, quand elles tardent à percer, l'estime doit peser comme un niveau qui les aplanit, et que le témoignage auquel nous aspirons, doit nous être rendu par tous.

Ce n'est donc pas trop vous demander, et ce témoignage unanime consiste en un seul point, la confiance. Quel bien voulez-vous que fasse un pasteur, dont son église se défie? Qui lui ouvrira son cœur, pour qu'il y lise; qui lui exposera des doutes, pour qu'il y réponde, des repentirs, pour qu'il les éclaire, ou des péchés, pour qu'il enseigne la repentance; qui l'appellera près d'un lit de douleur ou d'agonie; qui voudra recevoir des consolations au milieu des ombres de la mort, de la part d'un homme qu'on suppose devoir tant la redouter? Quels parens lui amèneront

leurs fils ou leurs filles, pour qu'il les rende bons, en soupçonnant qu'il ne l'est pas? Qui ne frémira, en s'asseyant près de lui à la table du Seigneur, et quelle mère viendra lui demander de verser l'eau sainte sur le front de son enfant...? Les symboles sacrés du corps et du sang ne perdent rien de leur prix, quand les hommes y ont touché, et l'eau du batême coulerait pure encore de la main la plus profane. Mais quelle déplorable ressource que d'oublier au pied des autels celui qui les dessert, et d'être avec lui dans le temple comme s'il n'y était point! Ah! si nous ne sommes pas ici à notre place, où est donc notre place dans ce monde? Et dans le culte public, où rien n'est intime, ni direct, ni individuel, où la confession et la bénédiction sont les mêmes pour tous, comme si tous les péchés et tous les vœux étaient pareils, où chacun, dans le silence de ses réflexions inconnues, se fait sa part de nos discours, quels fruits pouvez-vous retirer d'un ministère, qui ne vous inspire aucune confiance? Que vous font les paroles d'un jour, si vous les croyez démenties par les actions des six autres jours de la semaine? Quelle force morale peuvent avoir des exhortations, qui font

porter sans cesse de ceux qui les prononcent, le jugement du Christ contre les Pharisiens: ils disent, et ne font pas? Si vous n'avez aucune confiance en nous, en notre conduite, en notre sincérité, notre ministère ne peut être à vos yeux qu'une vanité, un scandale, une abomination..... Mais à tant de traits, vous voyez aussi que vous ne devez jamais légèrement ni accorder, ni refuser, ni retirer votre confiance. Connaissez nous donc bien, avant de nous juger; n'en croyez ni un premier rapport, ni un premier regard, ni un seul sermon, ni un seul jour; attendez; vous aurez le temps et le moyen de nous voir tels que nous sommes; la vie d'un pasteur ne reste jamais secrète; on sait bientôt et ce qu'il fait et ce qu'il pense; on sait bientôt s'il mérite qu'on le croie. Ainsi donc, que tous nous rendent témoignage; c'est là notre droit; mais que ce témoignage soit juste; c'est là votre devoir!

Ce n'est pas seulement sur l'exercice de notre ministère, que votre confiance doit porter; il faut qu'elle s'étende au choix même que nous avons

---

Mat. XXIII. 3.

fait d'être ministres; car si la liberté de ce choix est mise en doute, il manque à nos paroles une sanction, qui en augmente la force. Le monde est enclin à penser, qu'en toutes nos fonctions, au lit des malades, au chevet des mourans, dans l'instruction de la jeunesse, dans ce temple même, nous faisons simplement notre métier, que nous remplissons à heure fixe, selon l'exigeance des cas, les devoirs de notre état, et que cet état, nous l'avons pris par hasard, par ambition, par intérêt. M. F., il faut se garder de croire légèrement à ces vocations irrésistibles, surtout quand elles arrivent tard dans la vie, qui entraient autrefois dans le gouvernement divin de l'église, et qui sont souvent les rêves d'un dangereux fanatisme, ou les écarts d'une piété peu éclairée, illusions d'autant plus difficiles à combattre, qu'à un homme venant dire: c'est ma vocation, il n'y a rien à répondre, ni aucun moyen de prouver le contraire. On peut reconnaître sans inquiétude l'empire des convenances de famille, des premiers exemples, des occasions et des habitudes, et j'aime à penser qu'il est naturel et bon que les fils d'un pasteur le soient aussi. Mais toutes ces circonstances

privées ne sont, pour ainsi dire, que les causes secondes de déterminations si graves; Dieu, dès l'entrée de la vie, ouvre à chacun de nous une carrière, vers laquelle il nous conduit par ses impénétrables conseils, et de quel droit veut-on oublier pour nous seuls, qu'il s'élève dans l'esprit humain des penchans décidés; pourquoi ce qui s'appelle en d'autres emplois de la vie la pente du talent, l'instinct précoce du génie, la première lueur d'un goût naturel, s'appelle-t-il, pour le ministère sacré, arrangemens de famille, si cette sorte de convenance s'y remarque, ou chimères de fanatisme, si l'intérêt de la religion est invoqué? Et qui vous a dit, que nous n'avons pas librement choisi d'être ce que nous sommes; la contrainte ne fera jamais un pasteur; on ne le devient, que parce qu'on veut le devenir; qui vous a dit, que nous ne l'avons pas voulu; étiez-vous donc présens à cette résolution de notre jeunesse, et savez-vous si nous n'aurions pas pu choisir de passer nos jours dans une oisiveté paisible, ou de remplir dans le monde toute autre place selon nos goûts?.... Quant au soupçon d'intérêt.... loin de moi d'avilir cet acte solennel, en faisant ici des calculs; je vous

citerai seulement le mot de St. Paul: celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel, et je n'y joindrai qu'une réflexion; c'est que nous ne vendons point notre ministère; tout votre or ne suffirait pas pour le payer; mais nous vendons notre temps, et ce monde est arrangé par Dieu même de telle sorte, que de manière ou d'autre chacun y vend le sien. Ce n'est pas, en général, d'intérêt qu'on nous accuse; mais, bien différent de tant d'autres carrières, qui conduisent à tout, le ministère, dit-on, ne conduit à rien; un pasteur est tout ce qu'il peut être; cet état, hérissé de privations, n'a pas même de plaisirs, en dédommagement des honneurs dont il ferme l'entrée; le choix d'une vocation si sévère est souvent suspect, et beaucoup de surprise fait naître un peu de défiance. Chrétiens, détrompez-vous; il est pour nous et des gloires et des joies, pures, douces, tranquilles, que le monde ne donna jamais; il est pour nous des jouissances, dont nul que nous n'a d'idée, qui valent toutes les vôtres, et si intimes, que nous ne pouvons les partager avec personne. Oui, lorsqu'un frère

---

1 Cor. IX. 13, 14.

égaré s'arrête à notre voix, et rebrousse chemin vers les témoignages de l'Éternel, lorsque nous parvenons à sécher une larme de douleur, ou à faire couler une larme de repentir; lorsqu'un regard d'espérance brille après nos prières dans les yeux d'un mourant; lorsque nous apercevons la piété et la foi naître par degrés dans le cœur de vos enfans, et que nous vous les rendons à la table sainte sanctifiés et meilleurs, et plus souvent encore, lorsque du haut de cette chaire nous vous voyons, au sein d'un profond silence, émus et recueillis, et attentifs à notre voix fraternelle, qui vous parle de paix, de pardon, d'espérance, et d'immortalité..... dans toutes ces choses, se trouvent d'inexprimables plaisirs, qui consolent de tout chagrin, qui récompensent de tout travail, qui ne laissent aucun vide dans le cœur, et le remplissent tout entier de Dieu, de Christ, et de vous..... M. F., que tous nous rendent ce témoignage!

C'est assez vous entretenir de vos devoirs; il est temps de parler des nôtres; envain toute

Ps. cxix. 59.

une église rendrait témoignage à son pasteur; il faut encore que la vérité le lui rende; il faut que sa conscience soit d'accord avec la voix publique; il faut, en un mot, qu'il soit tel qu'on le croit, et qu'il se puisse estimer autant qu'on l'estime.

Si dans toutes les conditions, une bonne renommée obtenue par surprise et par ruse, des remercimens ou des éloges non mérités, les avances d'une confiance usurpée, embarrassent comme un bien mal acquis, et finissent par mettre au supplice, comme une écharde dans la chair, qu'on ne peut arracher, que sera-ce donc pour un pasteur, pour un homme, ministre à la fois de l'église qu'il trompe, et de Dieu qu'il ne trompe pas; pour un homme, appelé chaque instant de sa vie à prendre la parole au nom de celui qui disait: je suis la vérité! Un simple individu, s'il est fourbe par intérêt dans sa conduite, sa conversation et sa foi, peut se cacher, quand il sent la rougeur lui couvrir le front, peut s'en aller se remettre de son trouble, et réfaire son visage, et recrépir ses mensonges. Mais où s'en ira un ministre de Christ, puisque

2 Cor. XII. 7. Jean XIV. 6.

l'église est partout? Se cachera-t-il, quand ses disciples l'attendent pour leur instruction accoutumée; se cachera-t-il, quand on l'appelle à terminer une indécision pénible et grave, à diriger un choix entre deux devoirs ou deux intérêts, et à jeter de sa faible main dans la balance tout le poids de la religion; se cachera-t-il, quand un mourant va mourir, et le demande, et l'attend? Car ce n'est pas seulement dans nos fonctions publiques, dans ces parvis, que nous avons besoin d'être vrais, et de prendre notre propre sincérité pour encouragement et pour appui. Un pasteur l'est partout; son ministère le suit, pour ainsi dire, partout où il porte ses pas, où il élève la voix. Si nous n'étions que des menteurs, vos jeunes gens seraient des témoins aussi redoutables que vous-mêmes; comment oserions-nous leur parler de l'évangile, sans y croire; comment pourrions-nous en faire des chrétiens, sans l'être? Et dans le silence des méditations et des études, dans le cours de ce travail sans cesse renaissant, qui nous prépare à paraître en cette chaire, comment, si la vérité ne nous rendait pas témoignage, comment aurions-nous la constance de le reprendre sans

cesse, et la force de l'achever à temps? Chaque texte à chercher semblerait un reproche à subir; le choix même n'en serait plus libre; la prédication viendrait continuellement accuser, et démasquer peut-être le prédicateur; ce passage est trop précis, et pourrait le trahir; ce sujet est trop direct, et pourrait le confondre; cet exemple fournit trop d'allusions, qui se dirigeraient contre lui; il faut donc qu'il parcoure les pages saintes pour y chercher, non le conseil le plus salutaire, le récit le plus utile, le reproche le plus frappant, mais un mot vague, qui s'applique à tout, facile à revêtir d'un sens de convention, et qui surtout ne s'applique pas à lui-même. Un des droits les plus chers et les plus doux d'un ministre de l'évangile, est celui d'aller au milieu même de votre luxe et de votre opulence, solliciter vos dons; et comment demandera-t-il à d'autres d'être bienfaisans et généreux, si sa conscience ne lui rend aucun témoignage de charité; comment tendra-t-il la main pour les pauvres, si sa main, selon sa fortune, n'a jamais laissé tomber d'aumône..... Poursuivez ces rapprochemens terribles, et répondez-moi; comment

1 Cor. III. 6.

parlera-t-il de résignation, s'il n'a gardé aucun souvenir de résignation; de pardon, s'il n'a rien pardonné à ses frères; de prière, s'il n'est point accoutumé à prier; de paix, si son intérieur est une scène de querelles ou de tyrannie domestiques; de joie, s'il ne sait pas y prendre part; de tristesse, si son cœur est trop égoïste, insouciant, ou dur, pour en éprouver; de mort, s'il tremble de mourir; d'immortalité, s'il ne la voit pas en évidence dans l'avenir? Et en qui placera-t-il sa confiance, quand le soleil du Dimanche se lève, et que l'heure sonne de paraître ici..... Ici!..... Comment, selon l'usage des peuples chrétiens, désigne-t-on cette chaire d'où je vous parle? Elle se nomme la chaire de vérité! Représentez-vous un ministre, dont la foi est un mensonge et la piété une tromperie, couvert de cette robe sainte, qu'ont portée nos glorieux réformateurs, dont le monde a connu la sincérité, montant après une prière, montant ces vieux degrés usés par les pieds de tant de vénérables confesseurs de la foi, et arrivé ici devant vous, s'appuyant sur ce bois que si souvent leurs mains ont pressé, et alors, ouvrant sa bouche pour vous dire de

vous repentir, tandis qu'il ne se repent plus, et de croire en Christ, auquel il ne croit pas.... non, cette duplicité est impossible; les forces de la perversité humaine ne vont pas jusque là; ce temple est trop rempli de la présence du Seigneur; ce temple est trop rempli de sacremens et de tombeaux! La religion, la mort, l'immortalité nous environnent ici de toutes parts, et cependant nous devons ici vous parler devant Dieu, et en son nom.... M. F., vous le voyez, il faut que la vérité nous rende témoignage, et de quelque côté que tombent vos regards, où que vous suiviez le ministre de l'évangile, dans son travail, dans son intérieur, dans son temple, il lui est impossible de remplir ses devoirs, sans les considérer comme des devoirs, de vous faire croire sans croire lui-même, de vous exhorter sans vous conduire, de vous bénir seulement des lèvres, de vous toucher sans être ému, et d'essuyer vos larmes, sans pleurer avec vous.

Mais au milieu de tant de devoirs et de tant de travaux, comment cet indispensable témoignage que la vérité doit nous rendre, ce témoignage secret et sûr, sans cesse renouvelé au tribunal de notre conscience, ce témoignage de

foi, de zèle, de piété et d'amour, comment peut-il s'accorder avec le devoir de l'humilité, le sentiment de l'humaine faiblesse, et cette crainte d'insuffisance qui tourmentait les Moise et les Paul? M. F., il est vrai; en devenant pasteur, on ne cesse pas d'être homme; nous, qui devons soutenir vos pas dans le bon chemin, nous sommes aussi faibles que vous; les écueils que nous vous signalons le mieux, sont ceux où nous avons échoué les premiers; nos plus vives peintures du cœur humain sont prises du nôtre, et tous les devoirs du pasteur s'accumulent pour nous au dessus de ceux du simple fidèle..... Eh bien, malgré cette responsabilité immense, le témoignage que nous rend la vérité offre à notre faiblesse une ressource assurée, toujours prête, toujours proportionnée au devoir à remplir, aux efforts, aux obstacles, aux fatigues, à cette irritation quelquefois dévorante que donne l'inquiétude de ne pas finir sa tâche au moment fixé, à cet épuisement de l'esprit forcé de produire malgré lui, à cet accablement que fait éprouver quelquefois un travail tout intellectuel, où rien de moins élevé ne repose, et qui ne finit que pour recommencer à l'instant.

Cette ressource, c'est le sentiment, c'est la certitude, c'est la joie d'avoir fait selon ses forces ce que l'on pouvait faire, et avec quelle confiance alors on s'en remet à Dieu! Avec quelle confiance alors on lui abandonne, on lui rend son église! Avec quelle sécurité profonde, on lui renvoie les fidèles, comme à leur souverain pasteur, le seul qui donne l'accroissement, où nos faibles mains plantent et arrosent! Ici encore, jugez de tout notre ministère par nos discours; ce temple est la porte des cieux; cette chaire est la chaire de vérité; ce livre est la révélation; vous êtes l'héritage de Christ, et Dieu est ici, et ici, nous, prophètes sans inspiration du nouveau peuple de Dieu, nous devons, comme les prophètes anciens, vous redire ce que l'Éternel a dit! Mais malgré toute cette sainteté, quand on est monté dans cette chaire avec le sentiment d'avoir fait ce qu'on pouvait faire pour être écouté avec fruit, alors on commence avec calme, on poursuit avec joie, on finit avec entraînement, et si l'on n'a pas réussi, on sait que l'on voulait réussir; devant Dieu, c'est assez! Oui, quand

1 Cor. III. 6. 1 Rois XXII. 14.

nous avons fait tous nos efforts pour convertir, nous pouvons dire : Seigneur, sauve et sanctifie; tous nos efforts pour consoler, nous pouvons dire : Seigneur, délivre et console; tous nos efforts pour détacher vos ames de la poudre, nous pouvons dire : Seigneur, fais les revivre par ta parole! Et quelle tranquillité, quelle persévérance inspire un tel recours! Quelle joie d'espérer que Dieu daignera finir ce que nous commençons, graver par sa grâce quelques unes de nos directions dans les cœurs, compléter par la vue nos exhortations à la foi, confirmer par la possession nos promesses à l'espérance, et remplir dans le ciel nos annonces sur la terre, et réparer les malheurs que nous aurons adoucis, et tarir pour jamais les larmes que nous aurons laissées humides encore! Ainsi, d'efforts en efforts, soutenu par le témoignage que lui rend la vérité, par le sentiment d'avoir travaillé de son mieux à l'acquit de sa tâche, ainsi, d'efforts en efforts,... et peut-être, de consolations en consolations, d'amendemens en amendemens, s'avance le service d'un digne pasteur, et sa vie

---

Ps. cxix. 25.

avance avec son ministère. Toute sa génération l'accompagne, et lui rend témoignage; il aime son église, et il en est aimé; il retrouve, non sans joie, à ses instructions religieuses, ceux dont les mères pleuraient devant lui, en regardant couler l'eau sainte du batême; il voit s'établir au rang d'homme comme membres utiles de la société, ceux que ses leçons ont amenés à Christ; il voit cà et là s'ouvrir sur son passage des tombeaux, tout remplis pour lui de souvenirs, et où il aide à pleurer. Riche de ses œuvres, et plus riche de ses espérances, quand le moment vient, il se retire en paix vers le pasteur suprême de nos ames, et demande pour lui-même le pardon et le salut, qu'il a tant demandés pour ses frères. Dans la confiance que le sang de Christ a coulé pour tous, il dit avec joie: me voici, Seigneur, avec ceux que tu m'as donnés, et peut-être, avant que les dernières larmes de l'amitié aient coulé sur sa tombe, une main fidèle écrira de lui: tous rendaient témoignage à son ministère, et la vérité même le lui a rendu!

Heb. II. 13.

Tout m'avertit de resserrer les dernières pensées de ce discours, et de vous laisser à vos émotions. Je le puis en sûreté; j'ai compté et pesé, avec une impartiale franchise, vos devoirs et les nôtres; j'ai simplement exposé, sans réticence et sans exagération, ce que vous nous devez et ce que nous vous devons. C'est un contrat mutuel, dont il faut des deux parts remplir les obligations, pour retirer les avantages. L'honneur qui nous en revient, peut s'accepter sans orgueil; nous le savons assez; cette vaine fumée, qu'on appelle la gloire, ne doit pas se mêler à l'encens que nous brûlons sur les divins autels; le sanctuaire n'est pas un théatre dressé pour y briller; c'est ici la maison de Dieu, et non pas la nôtre, et certes, il faut plaindre celui qui n'est pas humble dans le temple; il ne le sera nulle part. Tout se réduit de nôtre côté, à remplir en pasteur le devoir, dont chacun doit s'acquitter dans sa sphère: que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père qui est

---

Mat. v. 16.

aux cieux; et du vôtre, tout se réduit à ne point refuser de voir cette lumière fraternelle, à ne point fermer les yeux, pour dire qu'elle est éteinte, à ne point lui demander un éclat, qu'elle ne peut avoir, et à sans cesse l'alimenter par une bienveillante confiance. Il faut du temps, nous serons les premiers à en convenir, pour que cette lumière luise, pour que le témoignage unanime s'obtienne, il faut du temps, et nous n'aurons pas la présomptueuse hardiesse de supputer combien; il faut du temps, et nous attendrons.... mais c'est à vous à ne pas nous laisser trop attendre; nous y perdrions tous. Un ministère doit vieillir, pour porter tous ses fruits; les premières semailles, malgré nous, ont répandues d'une main trop incertaine; le terrain est encore trop peu connu, pour que le sillon ait assez de profondeur, et la première moisson ne peut être la plus abondante. Mais enfin, le jour arrive, où fortement appuyés sur la confiance publique, qu'aucune calomnie n'oserait plus tenter de nous ravir, heureux d'avoir donné à une église chérie quelques preuves de dévouement et de fidélité, nos saintes fonctions prennent leur entier développement, et atteignent à toute leur utilité.

Alors nous sommes vraiment Ambassadeurs de Christ près de vous, revêtus d'une autorité d'autant plus sûre, que nul ne peut l'usurper, elle est librement accordée par votre confiance; et d'autant plus sainte, que nul ne peut en abuser; quiconque en abuse, la perd aussitôt. De quelle noble et légitime influence jouit un digne ministre de l'évangile, que son église a d'une voix placé à cette hauteur! Sa présence est partout une sanction; plus il apprend à bien exercer ce paisible empire, plus il l'accroît; il sait que les suites d'un seul mot bien placé peuvent s'étendre jusque dans l'éternité, et le banc des moqueurs cesse de rire devant lui. Père de famille, quand il a versé l'eau sainte sur le front de ses enfans, il comprend mieux, en ces momens augustes, vos prières muettes et vos larmes maternelles, et vous fait mieux saisir l'admirable bonté de cette parole: Laissez venir à moi ces petits enfans; car le royaume des cieux est à qui leur ressemble. A la table sainte, il sent que ce repas d'amour, veut de l'amour, qu'on en distribue les symboles avec

---

2 Cor. v. 20. Ps. I. 1. Mat. XIX. 14.

moins d'efficace à des étrangers, à des inconnus, que plus on connaît le troupeau que l'on sert, plus on a été admis dans les secrets des consciences, plus on a vu couler de larmes de joie, de repentir, de reconnaissance ou de deuil, plus on a vu se fermer de tombeaux, plus il est facile de prononcer à la table sacrée un de ces mots, qui pénètrent et qui restent dans le cœur. Et du haut de cette chaire, alors, un pasteur ose tout vous dire, creuser plus profondément, entrer plus dans les détails des passions et des devoirs, relever ainsi aux yeux du monde la folie de la prédication, et rendre plus acéré son aiguillon qui s'émousse; il ne garde plus de ménagemens, que ceux de la charité; il déploie tout entiers devant vous les deux hommes dont parle St. Paul; il ne dit pas vaguement à Jacob ses forfaits et à Israel ses iniquités; il fait mieux; il leur apprend à se les dire: il ne se borne plus à vous montrer Dieu présent dans toute la nature; il vous montre Dieu présent jour et nuit à vos côtés, dans vos ateliers et vos maisons, au milieu de vos

---

1 Cor. I. 21. Rom. VII. 22. Mich. III. 8.

affaires, de vos intérêts, de vos plaisirs, et l'imagination n'a point de pièges, le péché de turpitudes, l'incrédulité de mensonges, la foi de mystères, la mort de ténèbres, l'immortalité de triomphes, dont il craigne de vous dire, comme un apôtre à un apôtre: venez et voyez! Mais pour qu'il ose ainsi vous ouvrir la religion tout entière, il faut qu'il soit arrivé au point, que tous lui rendent témoignage; alors ce témoignage, qui doit commencer le jour même où un ministère commence, et se développer avec lui, est complet et unanime..... mais est-il garanti pour l'avenir; est-il scellé pour jamais? Non, et à Dieu ne plaise que nous vous le demandions d'avance! Non..... et quelle pensée grave et sainte s'élève en mon ame! Il y a donc pour chaque pasteur deux jours où l'on parle de lui à son église, deux jours, celui de son installation où le témoignage à lui rendre commence, et le premier dimanche après sa mort, où le témoignage est clos pour jamais! Il vient, il promet, il travaille.... il meurt, et ses collègues viennent vous dire que son travail

---

Jean I. 46.

est fini..... O quand je pense, qu'un jour, lorsque mon temps de service sera expiré, lorsque cette robe sainte sera remplacée par le froid linçeul, avant que mes enfans aient cessé de pleurer leur père, des collègues..... que peut-être je ne connais pas encore, viendront vous dire que ma faible voix est éteinte, et que nous ne nous retrouverons qu'au séjour de l'éternité,..... O M. F., tout ce qui peut donner du poids à la vie, et du calme à la mort, est là!.... Eh bien, que toute cette prévoyance sanctifie tout notre ministère! Qu'un regret de votre part soit le meilleur héritage, que nous laisserons à nos enfans! Que notre plus doux souvenir soit d'avoir été utile aux vôtres et à vous-mêmes, à vous, notre espérance, notre joie, notre couronne, à vous, qui aimez ce temple rebâti par vos dons, à vous, les descendans de confesseurs et de martyrs, à vous, dont les ancêtres ont apporté les premiers dans ces provinces les principes sacrés de la Réformation, à vous, les premiers protestans de votre patrie! Réjouissez-vous de tant de gloire, de foi, de sainteté, et montrez vous dignes de ces souvenirs. Pasteurs, Conducteurs et Fidèles, marchons ainsi tous ensemble

vers l'église qui contemple face à face, qui triomphe d'éternité en éternité, et si nos vœux se remplissent, si ce temple est pour nous la porte des cieux, si tous nous rendent témoignage, Dieu de grâce et de gloire, que ta vérité nous le rende au dernier jour!